

ROMANS

DE

ALEXANDRE BRONIKOWSKI.

TOME HUITIÈME.

HIPPOLYTE BORATYNSKI.

TOME CINQUIÈME.

Hippolyte Boratynski,

OU

LA POLOGNE

SOUS LE RÈGNE DE SIGISMOND-AUGUSTE II.

CHAPITRE PREMIER.

Plus d'une semaine s'était écoulée pendant laquelle Sigismond-Auguste Jagellon s'était efforcé d'épancher la joie de son cœur, en procurant à ses sujets, comme aux illustres étrangers qu'il avait à sa cour, tous les amusemens que son opulence et son bon goût pouvaient imaginer. Quand le temps était favorable, on faisait des promenades à la campagne, où l'on se livrait à des jeux chevaleresques. S'il pleuvait, on se réunissait dans les salons du château,

soit pour entendre des musiciens et des chanteurs italiens exécuter les morceaux les plus nouveaux, soit pour assister à la représentation de ces poëmes ampoulés, qui, composés de sentences ronflantes et de scènes tragiques, entremêlées de bouffonneries de Scaramouche et de Brighella, s'appelaient à cette époque des pièces de théâtre. Mais de quelque façon que la matinée eût été employée, un bal était la conclusion obligée de toutes les journées. Le roi avait entièrement abandonné ces manières froides et dissimulées qu'en opposition avec son caractère il s'était vu forcé d'adopter pendant le cours des dissensions. Il était redevenu ce que la nature l'avait fait. La douce gaieté, l'aimable affabilité de ses manières répandaient autour de lui le bonheur et l'aisance; mais en même temps il savait si bien conserver la dignité de son rang qu'un mot, un regard suffisaient pour faire rentrer dans le devoir quiconque aurait pu être tenté de s'en écarter, ne fût-ce que pour un moment.

Il aurait été difficile de trouver, entre deux époux couronnés, une plus grande sympathie que celle qui régnait entre Sigismond-Auguste et Barbe Radziwill. C'était la même gaieté, et cette même insouciance qui, retenue dans de justes bornes, est nécessaire au bonheur de la vie. Mais Barbe ne manquait pourtant pas de perspicacité; elle savait découvrir la moindre trace de malveillance, quelque soin qu'on prît de la cacher. Elle avait en outre le sentiment de son rang, et était fort susceptible sous ce rapport. Mais, comme son époux, elle était sensible aux marques d'un véritable attachement; et plus elle avait cru voir dans Hélène Odrowonz une rivale suspecte, ou plutôt un instrument volontaire de projets hostiles, plus la tranquille et ferme opposition que cette jeune personne avait offerte à ses projets lui avait assuré son amitié. Aussi mit-elle toute l'ardeur de la jeunesse et de la générosité à s'entendre avec le roi pour assurer son bonheur.

Tant que durèrent les fêtes, Hélène

Odrowonz fut la compagne inséparable de la reine, et elle jouit de sa liberté avec un double plaisir: car sa mère avait cessé de surveiller, comme auparavant, ses paroles, ses gestes, ses regards. Celle-ci l'accompagnait même fort rarement à la cour, donnant en quelque sorte à entendre par là que la fiancée d'Hippolyte Boratynski était un objet peu digne de l'attention de la fille du duc Conrad de Mazowie. Quand par hasard elles se voyaient sans témoins chez elles, ce qui était fort rare et seulement pour des momens fort courts, la mère évitait avec le plus grand soin toute conversation sur l'avenir; la fille ne cherchait pas non plus à faire tomber l'entretien sur un sujet par rapport auquel leurs idées étaient si différentes; et quand la nécessité les obligeait d'en parler, leurs communications à ce sujet étaient froides et laconiques. En attendant, la princesse avait répondu à l'invitation qui lui avait été faite d'assister à l'assemblée de Wysniec, qu'il était indispensable qu'une mère fût présente à une transaction qui réglait l'avenir de son

unique enfant. Bonne de Milan avait déclaré, de son côté, qu'elle n'aurait garde de ne pas se rendre à une fête si agréable, et qu'elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour coopérer aux vues généreuses de leurs majestés régnantes envers la fille de sa cousine bien-aimée.

Plusieurs jours d'un temps pluvieux avaient précédé celui fixé pour réunir la cour à Wysniec; mais un soleil brillant éclaira cette matinée, et parut avoir dispersé jusqu'au dernier nuage qui obscurcissait l'horizon. Des flots de lumière éclairaient la campagne et le fleuve au moment où les augustes convives traversèrent le pont qui sépare la ville de Cracovie du faubourg de Podgorzo. On s'était mis en route de bonne heure : car à cette époque on dînait communément à onze heures, et le roi tenait à ce que le repas ne fût pas retardé, parce que c'était entre le dîner et les amusemens de la soirée que devait avoir lieu la signature du contrat.

Le principal objet qui frappait la vue

dans le cortége était une très-grande voiture ouverte, attelée de huit chevaux ornés de plumets et de couvertures de velours. Nous ne ferons point la description matérielle de cette voiture, qui ressemblait à la plupart des lourdes machines dont on se servait dans le seizième siècle. Nous remarquerons seulement qu'elle contenait quatre banquettes, dont deux étaient placées comme elles le sont aujourd'hui, et les deux autres sur les côtés et contre les portières. Chaque banquette contenait deux places. Sur celle du fond, qui était le siége d'honneur, étaient assises sous un dais la reine régnante et la reine-mère; la première très-richement vêtue, et la seconde en grand deuil, mais portant l'une et l'autre un petit diadême sur leur coiffure. La conversation de leurs majestés n'était pas très-animée, et elles cherchaient à déguiser l'ennui de leur marche lente et solennelle, en causant soit avec les dames qui les accompagnaient, soit avec les chevaliers qui entouraient la voiture. Sur la banquette de devant étaient placée la vaivo-

dine de Podolie, en deuil comme la reine-mère et sans aucun ornement précieux, et sa fille, parée de sa jeunesse et de sa beauté à défaut de bijoux : car la chaîne byzantine était soigneusement renfermée dans l'écrin de sa mère. Les deux banquettes des portières étaient occupées, du côté de la reine régnante, par la trésorière et Lucie Ostrowog, et de celui de Bonne de Milan, par la starostine Falczeska et une autre de ses dames.

La princesse ne jugea pas convenable de parler ce jour-là plus qu'à son ordinaire, et Hélène, se livrant aux doux rêves de l'avenir, jetait de temps à autre un regard sur le staroste de Samborz, qui n'était pas loin d'elle, ou bien répondait aux paroles enjouées ou amicales que le roi, qui suivait la voiture à cheval, se plaisait à lui adresser. Le respect que leur inspirait la présence de leurs maîtresses empêchait les dames de la suite de causer ensemble, et la trésorière ainsi que la dame Falczeska se contentaient de se jeter par momens des regards à la dérobée. En dehors des portières se te-

naient six pages, au nombre desquels il y avait Stanislas Lacki.

Après avoir décrit la voiture occupée par les deux reines, qu'il nous soit permis de jeter un regard sur la cavalcade qui l'entourait.

Dans l'intérieur de son palais Sigismond aimait à se servir des habits commodes de l'Italie ou de l'Espagne, qui étaient mieux adaptés à la vivacité de ses mouvemens, à sa taille et à sa tournure, que le costume national de la Pologne, qui ne sied bien qu'à des hommes grands et fortement taillés. Mais il savait que dans les occasions publiques ses sujets aimaient à le voir dans ce dernier costume. Il portait donc un petit bonnet avec un grand plumet de héron ; un justaucorps de drap d'argent et un *jupon* ou surtout d'étoffe de soie très-épaisse, de couleur foncée. A une ceinture de drap d'or brochée de fleurs était suspendu un sabre à riche poignée dont le fourreau était ciselé d'or et d'argent. Le cheval qu'il montait était roux, court et bas, mais vif et plein de feu. Un

caparaçon turc tombait jusqu'aux jarrets. La queue était tressée jusqu'à la moitié de sa longueur, de même que la crinière épaisse et flottante. Des deux côtés de la selle se trouvaient des étriers d'or, sur lesquels les pieds du cavalier, recouverts de bottines rouges, reposaient dans toute leur longueur.

Parmi les autres cavaliers on remarquait d'abord le duc de Prusse, son fils Albert-Frédéric, le prince électoral de Brandebourg, et une foule de sénateurs, de dignitaires et de magnats. Le cortége était fermé par une compagnie des gardes à cheval du roi commandés par le staroste de Samborz.

Aux limites de son territoire, le grand-maréchal attendait l'auguste société, entouré de plusieurs gentilshommes et d'une foule de domestiques en livrées magnifiques. Quand il aperçut de loin le cortége, et quand une des personnes qui se trouvaient à côté de lui eut fixé son attention sur l'éclat dont il brillait, un sombre sourire se peignit sur les traits de l'amphitryon,

et celui qui lui avait adressé la parole ne reçut pas de réponse. Il fit un signe de la main à sa suite, et son coursier arabe, excité par l'éperon, s'élança d'abord avec vitesse en avant; puis, obéissant au frein, il amena d'un pas majestueux son cavalier à la portière de la voiture des deux reines. Le grand-maréchal, ôtant son bonnet, fit un compliment à la reine régnante dans lequel il dit que la terre de Wysniec, et plus encore son seigneur, devaient se féliciter de la présence d'une dame l'ornement du royaume. Barbe répondit en peu de mots; après quoi Kmita, faisant retourner son cheval d'un mouvement brusque, salua le roi, et alla se placer à la tête du cortége comme pour lui servir de guide.

On était arrivé dans une longue avenue percée dans un parc, où sous des arbres élevés on voyait errer des cerfs. De distance en distance étaient placés des chœurs de musique cachés dans l'épaisseur du bois, et qui chantaient au passage de la reine des airs en l'honneur du couple royal. Près de la grande porte du château, construite en

forme de tour, plusieurs centaines de vassaux du magnat étaient rassemblés en habits de fête; puis venaient les principaux domestiques, chacun avec les marques distinctives de son office. A un signe du châtelain les vastes battans de la porte, garnis de pointes de fer, tournèrent sur leurs gonds, et au même instant on vit paraître au haut du toit le drapeau royal, marque de la présence du souverain, surmontant la main d'argent tenant une croix de gueules, armes de la maison de Sceniawa.

Quand la voiture se fut arrêtée dans la cour, Kmita descendit de cheval, et, la tête découverte, il tint le marchepied pendant que la reine sortait. Les convives furent conduits d'abord dans une grande salle au rez-de-chaussée, où ils trouvèrent préparé le déjeuné d'usage, consistant en poisson salé, en frai d'esturgeon ou caviar, en viande fumée, en fruits secs et confits de Kiow, en liqueurs spiritueuses et en confitures de pêches, de cerises et de prunes jaunes. Dans les ailes du château, les personnes de la suite ainsi que les militair

trouvèrent une réception pareille, chacun selon son rang.

Dans un coin d'une des petites cours attenantes au bâtiment principal, se trouvait une pièce assez sombre et très-fraîche. Les murs dépouillés, et l'unique fenêtre, petite et enfoncée, qui admettait le jour, donnaient à cette pièce une apparence assez triste, ce qui n'empêchait qu'elle ne fût très-intéressante dans cette occasion. Elle était dans le voisinage de la glacière, à laquelle on arrivait par une porte basse, soigneusement défendue contre les rayons du soleil par les arbres plantés tout à l'entour. A cette époque déjà l'on trouvait, et l'on trouve encore aujourd'hui, en Pologne dans les maisons de campagne cet objet de luxe, beaucoup plus fréquemment que dans l'est et le nord de l'Allemagne, et presque aussi souvent qu'en France. La pièce que nous venons de décrire était garnie de planches, sur lesquelles quelque temps avant le dîner on devait placer des seaux remplis de glace pour rafraîchir l'eau et le vin dont on se servirait. Un corridor assez court conduisait de

cette pièce dans l'intérieur du château, et jusque dans un vestibule circulaire sur lequel on avait dressé le buffet, et d'où une porte ouverte communiquait avec la salle à manger.

C'était dans ce vestibule, élégamment orné et couvert de riches tapisseries, que se trouvaient, avec les domestiques supérieurs, les pages, dont le devoir était de verser à boire à leurs maîtres; ils attendaient que le son des trompettes et des cloches donnât le signal du dîner. Chacun d'eux tenait un œil attentif sur les vases qui devaient servir à l'usage de leurs maîtres, et qui étaient rengés sur le buffet selon l'ordre des dignités. Dans le nombre se trouvait Stanislas Lacki. Ses soins se portaient principalement sur une coupe d'or d'un travail exquis, mais dont la petitesse indiquait qu'elle était destinée à la main et à la bouche délicate d'une dame; à côté de cette coupe il y avait une carafe d'une eau très-pure, et une autre plus petite de vin doux des Canaries.[1] Il avait rempli l'une et l'autre lui-même.

Quoique la réunion dans cette pièce fût

nombreuse, on y entendait peu de bruit. La proximité des maîtres, qui en attendant le repas se promenaient dans les magnifiques jardins du grand-maréchal et qui de temps à autre s'approchaient des fenêtres cintrées du vestibule, imposait silence aux personnes de service, qui se contentaient d'après cela de se communiquer à l'oreille leurs remarques ou les nouvelles du jour, de recevoir en silence quelques ordres et d'y répondre par des monosyllabes. Cependant dans le nombre des assistans il s'en trouvait un qui portait sur la joue gauche une large balafre ressemblant à un coup de sabre, et qui était beaucoup plus bruyant que les autres. Plusieurs fois déjà il avait essayé d'entamer une conversation avec le jeune Lacki; mais celui-ci, à qui il était tout-à-fait inconnu et à qui ses manières grossières ne plaisaient pas, le renvoya sans beaucoup de façons, sous le prétexte que son service exigeait tous ses soins. Le balafré se tourna pour lors vers les autres, mais il reçut partout pour réponse qu'il embarrassait des per-

sonnes qui n'étaient pas oisives comme lui. Il paraissait en effet être le seul qu'une simple curiosité eût attiré dans la salle du buffet, et bientôt on commença à se demander ce qu'il y était venu chercher.

Sur ces entrefaites le grand-maréchal, en hôte soigneux, après avoir fait le tour de la salle à manger, se présenta dans celle du buffet pour en examiner l'ordonnance; car on était revenu de la promenade, et les augustes convives n'allaient par tarder à se mettre à table. L'aspect de Pierre Kmita ne parut pas fort agréable à l'étranger. Une pâleur jaune couvrit sa figure, et il regarda autour de lui pour voir s'il ne pourrait pas se retirer, comme il était venu, sans que personne l'aperçût. Trouvant toutes les issues fermées, il essaya de se cacher derrière le groupe des pages, qui se tenaient séparés du reste des serviteurs; mais ces jeunes gens bien nés n'étaient nullement disposés à le recevoir dans leurs rangs. L'un d'eux le repoussa même si vigoureusement que l'équilibre lui manqua et qu'il

alla tomber précisément contre la personne qu'il cherchait à éviter.

A peine les regards du grand-maréchal se furent-ils arrêtés sur celui qui s'approchait de lui d'une manière si peu cérémonieuse, que le couroux se peignit sur ses traits. Il porta la main à son sabre. Le misérable plié en deux, et tremblant comme le lièvre qui voit l'aigle planer au-dessus de sa tête, n'attendait que la mort. Pierre Kmita, qui jugeait sans doute cet homme indigne de ses coups, laissa tomber son bras et dit froidement à ses domestiques :

« Que l'on s'empare de ce malheureux. Il y a long-temps que je lui ai promis une récompense. Demain il saura que Kmita sait tenir sa parole. En attendant qu'on l'enferme dans la tour. »

Les domestiques des grands seigneurs sont pour l'ordinaire assez portés aux actes de violence ; mais ils le deviennent encore plus quand une grande réception augmente momentanément leur importance, et surtout quand l'autorisation de leurs maîtres eux-mêmes semble leur assurer l'impu-

nité. Outre ces motifs la plupart des domestiques du grand-maréchal en voulaient depuis long-temps au ci-devant écrivain et huissier de la chancellerie Waclaw Siewrak, car c'était lui qu'ils venaient de recevoir l'ordre de saisir. Aussi s'empressèrent-ils d'obéir à la parole de leur maître avec une promptitude plus qu'ordinaire. Mais un grand danger donne une sorte de courage aux plus lâches. Waclaw se défendait donc et criait qu'on n'avait pas le droit de mettre la main sur lui parce qu'il appartenait à la suite de S. M. la reine-mère. Les laquais ne faisaient pas grande attention à ce qu'il disait, et le grand-maréchal, occupé à donner des ordres autre part, paraissait avoir déjà oublié un personnage si peu digne de remplir ses momens. Déjà on l'avait entraîné jusqu'auprès de la porte quand, d'une voix qui se faisait entendre au-dessus du bruit qui régnait dans la salle, il s'écria :

« Au nom du ciel, Monseigneur, écoutez un seul mot. Il vaudrait mieux pour vous que votre château de Wysniec fût réduit en cendres, avec vos granges, votre

brasserie et votre distillerie, que de ne pas entendre ce que j'ai à vous dire. Un seul mot, après quoi Votre Seigneurie pourra faire de moi tout ce qui lui plaira. »

Le grand-maréchal ayant consenti d'un air de mépris à entendre ce qu'il avait à dire, le misérable s'approcha de lui en rempant à plat ventre. Il embrassa les genoux du magnat, de qui le premier mouvement fut de le repousser comme un chien, puisqu'il en imitait les manières; mais deux ou trois mots qu'il adressa à voix basse au terrible seigneur parurent changer les dispositions de celui-ci. Il lui fit signe de se lever et lui permit de lui dire encore quelques phrases à l'oreille. Ce que Siewrak disait ne paraissait pas être fort agréable à Pierre Kmita. Une vive contrariété, du chagrin et même une sorte d'humiliation se peignirent sur ses traits; il changea plusieurs fois de couleur. En attendant, la défense de Siewrak parut le satisfaire, car quand il eut fini le vaivode dit :

« C'était une erreur; qu'on le laisse aller. » Puis se tournant vers Waclaw, il

ajouta : « Si ce que tu m'as dit est vrai, tu peux aujourd'hui manger dans mon office et boire de mon vin ; mais pour l'avenir je ne te tiens pas quitte... rappelle-toi cela, coquin. »

L'instant d'après, le grand-maréchal ayant aperçu le jeune Lacki, son ton et l'expression de ses traits changèrent subitement ; il s'efforça même d'y mettre de l'affabilité ; mais il y était si peu accoutumé qu'elle ne ressembla, dans la bouche du vieillard hautain, qu'à une politesse équivoque.

« Vous êtes bien zélé à remplir vos devoirs, M. le Starocisc de Pinsk, lui dit-il ; c'est fort bien ; les commencemens sont petits, et l'on s'élève par degrés. A ce que j'ai entendu dire, le jeune et brave gentilhomme qui sait si bien combattre les aurochs et les vagabonds nocturnes, offrira pour la dernière fois aujourd'hui la coupe à sa maîtresse, et je le félicite d'avance de la nouvelle qu'il recevra avant la fin de ce repas. »

On sait que le grand-maréchal n'avait

jamais été bien avant dans les bonnes grâces du page. La réconciliation qui venait d'avoir lieu entre ce magnat et l'auguste maîtresse de Stanislas, n'avait pas effacé de la mémoire de ce jeune homme susceptible et un peu réfléchi le souvenir du passé. Il répondit donc par une révérence muette au compliment de Kmita, qui en attendant lui donna une grande importance aux yeux de ses camarades, à plusieurs d'entre lesquels il inspira même de l'envie.

Quand le maître de la maison fut parti, les domestiques ne purent s'empêcher de regarder de travers ce Waclaw Siewrak, qui avait su se tirer de leurs mains au moment où ils se préparaient à donner sur sa personne des preuves de leur zèle. Mais lui prit un air plus important que jamais, et il demanda avec insolence une coupe du meilleur vin pour se rafraîchir le gosier, desséché par la poussière qu'ils lui avaient fait avaler.

Cependant l'attention fut bientôt détournée par le son de la cloche suivi d'une

fanfare, laquelle, jointe au bruit des sabres et des éperons contre le carreau, et au frolement des robes des dames, annonça que l'illustre société se dirigeait vers la salle à manger. Les pages s'y élancèrent aussitôt avec promptitude et grâce pour prendre leurs places derrière les siéges de leurs maîtres. Stanislas Lacki, après s'être muni des deux carafes et de la coupe que nous avons décrites, alla se placer derrière le fauteuil doré qu'allait occuper la jeune reine.

CHAPITRE II.

Les convives du grand-maréchal entrèrent dans la salle, précédés des maréchaux; c'est ainsi qu'on montre en Pologne les maîtres-d'hôtel des grandes maisons, tenant en main le bâton d'ébène garni d'argent, marque de leur office. La reine Barbe avait à droite son mari, et à gauche le maître de la maison. Elle s'appuyait légèrement sur le bras de ce dernier, que couvrait la riche manche pendante de son surtout. Le maréchal de la cour rendait le même service à la reine-mère. On voyait venir sur le même rang le duc de Prusse;

la princesse Anne de Mazowie avait pour conducteur le duc de Poméranie, et la fille marchait entre le prince de Brandebourg et son futur époux le staroste de Samborz. Le reste des convives s'étaient rangés conformément à leurs dignités ou à leurs goûts. L'évêque de Cracovie, comme chef du diocèse dans lequel Wysniec était situé, fit la prière, et l'on s'assit ensuite à plusieurs tables dans l'ordre que nous venons d'indiquer.

Le chemin que les convives avaient fait avait excité leur appétit. Ils en donnèrent des preuves en vidant en silence les grands vases d'argent qu'on leur présenta au commencement du repas, et qui étaient remplis de barszcz, qui est une espèce de soupe aigrelette faite de betteraves rouges ou bien de gruau de Cracovie et de manne de Pologne, qui est la graine du chiendent pied-de-poule, accommodée avec du safran ou avec le fruit de l'églantier cuit dans du vin fortement épicé.

Le premier service achevé, le maître de la maison fit un signe, auquel on enleva

d'un seul coup les couvertures de coton noir qui cachaient les plats de fantaisie, et l'on vit sur la table non couverte une foule de plats de sucrerie représentant des animaux, des temples et des jardins, tous ornés des chiffres de Sigismond et de Barbe, ainsi que des armes de la couronne et du grand-duché. Devant chacune des personnes royales se trouvait une corbeille en filigrane d'or, remplie de pain coupé en petits morceaux. Quant aux autres convives, il y avait une corbeille semblable, mais en argent, pour quatre. Au même instant, les domestiques du vaivode présentèrent aux convives des serviettes, savoir, aux plus distingués, en étoffes d'or et d'argent, et aux autres, en soie; serviettes qui, selon l'usage des temps, appartenaient aux domestiques après avoir servi une fois.

Jusqu'à ce moment le grand-maréchal s'était tenu debout derrière la chaise du roi, et, le premier service terminé, il se disposa à remplir dans sa propre maison l'office d'écuyer-tranchant. Il prit de la main de son majordome le petit plat d'or,

y trempa un morceau de pain, le porta à sa langue, et le jeta ensuite dans une corbeille d'argent tenue par un autre domestique. Il offrit après cela les mets avec une profonde révérence au roi, qui essuyait à sa serviette de drap d'or les mains qu'il venait de laver. Quelques seigneurs de sa suite remplirent le même service auprès de la reine. Le roi Sigismond-Auguste ayant indiqué, en posant son couteau et sa fourchette, qu'il avait assez mangé du premier plat, Pierre Kmita prit une coupe richement travaillée, versa un peu de son contenu dans sa main, et le porta à sa bouche, après quoi il présenta la coupe au monarque. Pendant que le roi buvait, tous les convives se levèrent; mais ils reprirent leurs places après qu'il eut fini, à l'exception du maître de la maison, qui demeura debout derrière le roi, comme s'il avait eu l'intention de remplir les devoirs d'écuyer-tranchant et d'échanson. Pendant tout le cours du repas, les reines et les autres dames avaient refusé de boire du vin, conformément à l'usage, qui ne permettait aux

femmes d'user que d'eau pure, ou bien d'eau bouillie avec de la fleur d'orange ou de la chicorée, à l'exception des santés, auxquelles elles buvaient quelques gouttes de vin doux ou d'hypocras.

Cependant le roi ne tarda pas à se retourner vers le maître de la maison, en le priant de vouloir bien ne plus se donner de peine, lui indiquant par là qu'il avait satisfait aux devoirs de l'étiquette. Pierre Kmita se plaça en conséquence vis-à-vis de la table du roi, et le repas, qui jusqu'alors avait été grave et cérémonieux, devint plus gai. Les langues se délièrent; on rit, et maintes plaisanteries, plus ou moins fines, se firent entendre à travers le choc des verres et le bruit des assiettes. La reine-mère elle-même parut se laisser aller à l'impulsion du moment. Elle répondit aux discours enjoués du roi, et adressa même de temps à autre la parole à Barbe, de sorte que Sigismond-Auguste commença à se flatter que le temps, la nécessité et l'habitude diminueraient peu à peu l'inimitié qui empoisonnait son bonheur domestique.

La jeune reine se livra moins à une si douce illusion : car il est difficile à une femme d'en tromper une autre ; mais elle ne voulut point dissiper celle de son époux, et elle répondit avec amabilité aux prévenances de sa belle-mère.

Cependant le repas tirait à sa fin. On venait de servir le dessert, qui avait amené avec lui le moment du *vivat* solennel, qui devait être bu à la ronde : le maître de la maison se leva pour présenter au roi la grande coupe ; le majordome éleva son bâton ; les trompettes firent entendre quelques sons détachés, préludes de la grande fanfare qu'elles devaient sonner au moment où le roi porterait la coupe à sa bouche. Les pages se tenaient prêts à obéir au signe de leurs maîtresses ; et Barbe, prenant la parole, dit au sien d'un ton plein de douceur :

« Veuillez, M. Lacki, nous rendre encore une fois ce petit service ; ce sera la dernière, et nous prenons cette occasion de vous assurer de notre reconnaissance et de l'intérêt que nous prenons à vous. »

Les jeunes gens s'empressèrent autour du buffet, afin de remplir les coupes qui étaient destinées aux dames. Stanislas Lacki se disposait de son côté à verser le contenu de la carafe, qu'il avait soigneusement surveillée, dans la petite coupe dont nous avons parlé, et qu'il commença par examiner et essuyer avec un linge fin. Déjà les gouttes dorées tombaient dans le métal brillant, quand tout à coup il se sentit poussé si violemment que les vases qu'il tenait en furent ébranlés, et qu'une partie de la liqueur précieuse se répandit sur le tapis qui couvrait le buffet. Il tourna la tête avec colère, et il vit à ses côtés ce même homme à qui le maître de la maison avait avant le dîner préparé pour le lendemain un si agréable divertissement. Loin de s'excuser de sa maladresse, il se carrait d'un air grossier et riait en le regardant avec malice. Stanislas était sur le point de lui reprocher vivement son insolence; mais l'autre l'en empêcha en prenant le premier la parole.

« En vérité, mon jeune Monsieur, dit-il, on voit bien que vous n'êtes pas né pour le

service ; vous remplissez bien maladroitement votre office d'échanson. Vous autres gentilshommes, vous savez boire, mais non pas servir à d'autres. »

Le page allait lui répondre, et ses camarades se pressaient autour d'eux pour voir comment cette dispute se terminerait, quand le premier coup de trompette ayant retenti dans la salle à manger, les pages s'empressèrent de se rendre où leur devoir les appelait, et le jeune Lacki demeura à peu près seul avec Siewrak ; car les domestiques occupés au buffet avaient trop à faire à répondre aux demandes continuelles qui leur étaient adressées, pour songer à ce qui se passait dans le reste de la salle. Cette circonstance augmenta l'impudence de Waclaw ; et Stanislas, qui tenait toujours fermement en main la carafe et la coupe, l'ayant menacé, il s'écria :

« Frappez toujours. Il n'y a rien d'étonnant à voir deux domestiques se battre ; et vous portez la livrée comme moi. »

« Va-t'en, insensé, dit le page, ou tu t'en repentiras. »

« De quoi me repentirai-je ? balbutia l'autre en se rapprochant toujours ; s'il ne s'agit que de faire le coup de poing, je suis tout prêt, mon petit monsieur ; mais quant à votre sabre il n'en sera rien pour aujourd'hui, attendu que la paix du roi a été proclamée au château ; et je ne pense pas que vous ayez envie de perdre votre jolie main blanche. »

A ces mots, le jeune homme ne put plus retenir sa colère ; il posa ce qu'il tenait dans ses mains tremblantes, et s'avança d'un air menaçant vers son grossier adversaire, en lui disant :

« Prends garde à toi, misérable, de peur que je n'oublie que l'arme d'un gentilhomme se souillerait en te touchant. »

« Je vous ai déjà dit, noble seigneur-page, qu'il ne peut pas être question d'armes aujourd'hui ; nous ne sommes pas dans les bois ; restez donc tranquille, et faites votre service ; ou bien, si vous ne savez pas comment vous y prendre, je vais vous donner une leçon. »

En parlant ainsi, il étendit la main vers

la carafe. Mais en ce moment Stanislas s'étant rappelé, à la vue de la balafre de Siewrak et à ce qu'il venait de dire du bois, l'aventure du parc de Lobzow, et commençant à songer que ce pouvait bien être le même homme à qui il avait eu affaire dans cette occasion, il le repoussa avec force, et posa en même temps la main sur son léger sabre : mais avant qu'il pût le tirer, l'importun se retourna vivement, et renversa comme par hasard la carafe, de manière que tout le contenu en fut répandu par terre; après quoi il sortit de la salle par une porte latérale, en riant et en se moquant du page.

Un désir trop vif de punir cet ivrogne fit oublier un moment à Stanislas son devoir; il courut après lui le sabre nu, et le poursuivit pendant quelque temps dans les corridors, dont les détours ne tardèrent pas à dérober à ses regards l'objet de sa colère. Ce ne fut qu'avec peine qu'il retrouva, dans une maison dont il ne savait pas les êtres, le chemin de la salle du buffet. Quand il y rentra, il la trouva déserte,

et la coupe de sa maîtresse avait disparu. Inquiet et embarrassé, il s'approcha de la porte de la salle à manger, s'imaginant que quelqu'un de ses camarades s'était chargé de le remplacer; mais il vit que tous les convives avaient leurs coupes à la main, et attendaient pour boire que la reine eût reçu la sienne. Il remarqua aussi que Barbe semblait le chercher avec étonnement. Comment se justifier d'avoir manqué à un service que la reine lui avait demandé avec tant de bonté pour la dernière fois? Il commença, selon toutes les apparences, à se douter que cette aventure, ainsi que l'ivresse prétendue de l'étranger, n'avait été que le tour d'un filou qui voulait s'emparer de la précieuse coupe. Il se mit donc encore une fois à sa poursuite, résolu de le trouver et de le ramener avec lui pour servir à sa justification.

Il ne fut pas plus heureux que la première fois; car il ne rencontra personne dans les corridors tortueux qu'il parcourut. Le son prolongé des trompettes contribua à lui ôter sa présence d'esprit en le persua-

dant que tout le monde attendait après lui. Il s'égara en conséquence tout-à-fait, et en sortant du labyrinthe de passages et d'escaliers dans lequel il s'était engagé, il se trouva dans la galerie dont nous avons parlé plus haut. De plus en plus troublé, au lieu d'entrer par la porte qui conduisait dans la salle du buffet, il prit celle qui était à l'extrémité opposée, et se trouva dans une espèce de petit vestibule qui communiquait à une pièce obscure dont la porte petite et basse était entrebâillée. Comme il se dirigeait vers cette porte dans l'espoir de trouver quelqu'un qui lui montrerait le chemin, il entendit les voix de deux personnes qui s'entretenaient dans une langue étrangère, qu'il reconnut bientôt pour être de l'italien. Le sujet de leur conversation était d'une nature assez étrange.

« Hâtez-vous, disait une de ces voix qui rendait un son creux comme si elle sortait de dessous terre, et qui tremblait comme celle d'une personne agitée par la fièvre. Hâtez-vous. Il fait aussi froid ici que sur la

cîme de l'Etna. Hâtez-vous, au nom du diable, afin que je puisse recevoir la lumière du soleil. »

« C'est bien, c'est bien, répondit l'autre voix, qui paraissait être plus rapprochée; prenez patience. Vous voulez que je compte les gouttes.... sept.... huit.... »

« Onze, reprit la première voix; onze, entendez-vous? Pas une de plus ni de moins. Cette fois la vieille a réussi, ce qui, par parenthèse, ne lui arrive pas toujours; mais hâtez-vous d'en finir. Le maudit jeune homme pourrait venir; car votre domestique est maladroit, et ne fait les choses qu'à moitié. Il fait en outre si froid ici! froid comme dans le tombeau. »

— « Huit.... neuf.... dix.... Dans le tombeau il fera peut-être plus chaud pour vous, maître. »

— « N'entendez-vous pas du bruit là-haut, comme d'un pied léger qui marcherait sur le pavé? »

— « Onze.... Maintenant c'est fini. Vous pouvez le prendre. Je ne voudrais pas être la personne à qui ceci est destiné. »

A ces mots un bras tremblant se fit voir au-dessus d'une trappe qui s'ouvrait dans une cave, et une main livide de froid écarta les doigts pour saisir un objet qu'on lui tendait.

« Vous tremblez si fort que vous le répandez. Courez maintenant bien vite, avant que le page ne se débarrasse de lui. Entendez-vous les trompettes ? »

Stanislas, qui comprenait un peu l'italien, sans cependant que la langue lui fût très-familière, avait entendu avec surprise cette conversation. Comme il regardait par la porte de la petite pièce obscure, il distingua que l'objet qu'un des deux étrangers donnait à l'autre était la coupe de la reine. D'un saut, il s'élança au milieu de la pièce. Le bras disparut à l'instant, et Stanislas, saisi par le froid, demanda d'une voix altérée mais avec résolution, au sombre vieillard qui se présenta à lui et qui lui lançait des regards effrayans :

« Que faites-vous de cette coupe, esclaves du péché ? »

« Pourquoi ta mauvaise étoile t'a-t-elle

conduit ici, fils du malheur ? demanda à son tour le vieillard. Que viens-tu chercher en ce lieu ? »

— « Je viens chercher la coupe de ma reine. Donnez-la-moi, je la veux, ou craignez mon sabre. »

Stanislas avait élevé la voix au point que ses dernières paroles retentirent avec éclat. Aussitôt le vieillard, en grinçant des dents de colère, répéta :

« Te craindre, enfant ! »

Et au même instant il saisit du bras gauche, avec une force gigantesque, le jeune homme et le serra contre lui. Vainement Stanislas essayait de se servir de ses armes. Il ne pouvait faire aucun mouvement, et se borna à prononcer des menaces et des plaintes. Tout à coup, un poignard brilla dans la main du Napolitain, et en moins d'un instant la lame disparut tout entière dans la poitrine du jeune gentilhomme. Ses plaintes se changèrent en un faible murmure, et la rougeur de la colère fut remplacée sur ses joues par la pâleur de la mort.

Il n'eut plus que la force de dire, d'une voix à peine intelligible :

« *Voici* la seconde fois.... Adieu, mon cousin Hippolyte.... Barbe, adieu ! »

A ces mots l'œil du fidèle Stanislas s'éteignit et ses membres délicats demeurèrent sans mouvemens dans les bras de l'assassin. Celui-ci se penchant sur son oreille, lui dit :

« Tu t'appelles Lacki, je crois. Va donc retrouver ton père, et dis-lui que, toi aussi, tu as connu Hassan, quoique près d'un demi-siècle après lui. »

Du fond de la cave on entendit alors ces mots :

« Hélas ! du sang et toujours du sang. Donnez, donnez : car l'effroi me saisit ; je ne puis plus rester dans cet horrible lieu. »

« Le voici. Prenez, lâche scélérat. Ce garçon a rendu notre compte un peu plus difficile à solder. »

Il prit ensuite le page, et le traînant par ses beaux cheveux jusqu'à la trappe, il le précipita dans la cave glacée.

En attendant, l'amphitryon avait pro-

posé, selon l'usage, la santé du roi et de son auguste maison , et l'usage voulait que le monarque et sa famille y répondissent en buvant à la santé de leur hôte , des sénateurs et des membres de l'ordre équestre de la république. Barbe attendait toujours son page, et le cherchait de tous côtés des yeux avec étonnement. Les assistans avaient formé un cercle autour d'elle, et les chœurs de musique s'efforçaient de remplir l'intervalle par diverses courtes fanfares. Dans ce moment un bras revêtu des couleurs de sa livrée, qui était bleu et argent, lui présenta sa coupe accoutumée sur son plateau d'or. Pressée de boire pour ne pas faire attendre plus long-temps la société, elle ne regarda pas les traits de son échanson, qui disparut dans la foule. Les trompettes sonnèrent, et le roi prononça des paroles de remerciement. Les trompettes se firent entendre encore une fois, et toutes les coupes fûrent vidées.

D'autres santés suivirent celle-là , pendant plus d'un quart d'heure , jusqu'à ce qu'enfin le roi porta celle des futurs époux.

Tous les assistans, excepté la mère de la fiancée, trinquèrent avec joie, et en faisant aux jeunes gens les complimens les plus flatteurs. La jeune reine s'approcha d'un pas lent et gracieux de la future, qui était à la fois surprise et inquiète de ne pas voir en ce moment, auprès d'elle, son amant. Barbe voulait lui offrir ses félicitations avec moins d'éclat, mais plus de sincérité que le reste des convives. Elle venait de lui tendre les bras pour la presser contre son sein, quand ses bras retombèrent sans force, sa tête s'inclina, et ses lèvres décolorées laissèrent échapper ces mots :

« Soutenez-moi, Hélène ! je me sens mal à mon aise. »

La jeune personne effrayée s'efforçait d'empêcher que la reine ne tombât, quand sa mère s'avança et dit avec froideur :

« Sa majesté paraît indisposée. Il faudrait la remettre entre les mains de ses femmes, qui sauront mieux la secourir que toi, Hélène Odrowonz. »

Le bruit et la foule avaient été cause que le roi ne s'était pas aperçu de l'accident

qui était arrivé à son épouse ; mais la demoiselle Ostrorog étant accourue et Hélène ayant jeté un grand cri, le roi y vola à son tour, prit sa bien-aimée dans ses bras et la pressa contre son cœur.

« Je souffre beaucoup, lui dit Barbe à l'oreille. Je me sens malade, malade jusqu'à la mort. »

Le roi était pétrifié ; il porta son œil perçant sur le grand-maréchal ; mais il ne vit sur les traits de celui-ci que l'expression du saisissement et de la douleur. Le monarque rebaissa ensuite les regards sur la reine, qu'il tenait toujours dans ses bras, comme s'il avait craint de montrer des soupçons en les dirigeant sur quelque autre personne de la société.

« Les indispositions des jeunes femmes, dit le duc de Prusse à la reine-mère, sont plus souvent des motifs de joie que de chagrin, et je crois pouvoir en conséquence féliciter Votre Majesté sur les suites probables de celle de votre auguste bru. »

« Nous acceptons votre compliment, dit la reine-mère, et nous désirons comme

vous que l'indisposition de la reine régnante puisse avoir des suites avantageuses pour la maison de Jagellon. »

Cependant les souffrance de Barbe devenaient de plus en plus vives. L'inquiétude la plus cruelle remplaçait par degrés la joie qui avait régné jusqu'alors à la fête. Les convives se mêlaient, on se faisait des questions les uns aux autres sans recevoir de réponses, et le murmure sourd était devenu peu à peu un bruit confus, quand tout à coup le staroste de Samborz se présenta au milieu de l'assemblé. Il était pâle, sanglant : ses yeux étaient égarés et ses cheveux en désordre ; en un mot il offrait une image vivante de l'effroi et de l'horreur. Placé vis-à-vis de la reine, il avait seul, par le plus grand hasard, remarqué que ce n'était pas son cousin qui avait présenté à sa majesté la coupe du *vivat*, et il était sorti pour le chercher et même pour lui reprocher une négligence à laquelle il n'était pas accoutumé de sa part. Arrivé dans la salle du buffet il avait entendu de loin plusieurs personnes qui se parlaient. Guidé par le

son de leurs voix il était parvenu d'abord dans le corridor, et de là dans la petite pièce obscure, où il trouva quelques domestiques qui se montraient avec étonnement les uns aux autres des taches de sang qui souillaient le plancher. Un sombre pressentiment vint tout à coup dissiper le bonheur dont l'âme d'Hippolyte était remplie. Il suivit les traces funestes ; elles le conduisirent jusqu'à la trappe de la cave ; il y descendit, et vit avec une horreur qu'il nous serait impossible à décrire le corps de son malheureux parent, doublement glacé par la mort et par le froid du souterrain.

« Justice ! s'écria-t-il pénétré de la plus profonde douleur et en se jetant aux pieds de Sigismond-Auguste, justice, mon seigneur et roi ; le meurtre a souillé la maison que votre présence aurait dû rendre sacrée. Mon ami, mon parent a été assassiné ; Stanislas Lacki a été assassiné dans le château du grand-maréchal. Je vous demande justice et vengeance contre l'assassin de celui qui a sauvé la vie de votre reine. »

Tous les assistans restèrent muets à ce

discours. La douleur que Barbe éprouva en apprenant la mort de son jeune sauveur se joignit dans son âme à un cruel pressentiment. Une légère convulsion agita ses membres, et elle perdit connaissance. Une émotion pareille à la sienne remplit le cœur de son époux; il ne leva pas les yeux, et deux grosses larmes qu'il laissa tomber sur la tête de la belle évanouie furent toute la réponse qu'il fit à l'accusation du staroste de Samborz. Ce spectacle attendrit tout le monde. Boratynski ne pouvant plus retenir ses larmes, se jeta en sanglotant dans les bras de sa fiancée tremblante.

D'un pas lent et soucieux, Bartholomée Sabinus s'approcha de la table abandonnée du roi. Il prit la coupe de Barbe et l'examina attentivement. Quand il eut fini, il tressaillit et leva les yeux au ciel. Nicolas Radzivill, frère de la reine, et le grand-maréchal, l'accostèrent en même temps et lui demandèrent :

« Qu'avez-vous découvert, M. le Docteur? »

— « J'espère qu'il n'y a rien, mon Révérend ? »

« Rien, Messieurs ; avec l'aide de Dieu, rien, » répondit-il, ce qui n'empêcha pas qu'il ne cachât le vase dans les larges plis de sa robe de prêtre.

Cependant le prince Nicolas jeta un regard foudroyant au maître de la maison ; mais le vaivode, d'ordinaire si susceptible, le supporta en silence ; et s'avançant, la tête baissée, vers le roi, qui se préparait à quitter le château théâtre de pareils crimes, ce vieillard orgueilleux dit au monarque d'une voix tremblante et avec une soumission à laquelle il n'était point accoutumé :

« Mon très-gracieux Seigneur, m'accuserez-vous aussi du malheur qui va déshonorer à jamais ma maison ? Dites que non, je vous en supplie, dites que vous ne le croyez pas. Je suis prêt, moi, le doyen du sénat, de me présenter devant le tribunal ; et si mes seigneurs et frères me trouvent coupable, que ma tête blanchie tombe sous la main du bourreau, que l'é-

cusson des Sreniawa soit exposé sur l'échafaud. »

« Nous avons bien des reproches à vous faire, Pierre Kmita, répondit Sigismond-Auguste à demi-voix et en détournant la tête; mais pour cette action-ci, *vous* n'en êtes pas capable. Vous êtes un chevalier et un Sarmate. »

Après avoir parlé ainsi, le roi s'empressa de suivre ceux qui portaient son épouse dans la voiture qui le matin l'avait amenée dans tout l'éclat de la jeunesse et de la santé.

« Pauvre Stanislas, dit Hippolyte en baignant de larmes le corps de son cousin. C'est ainsi que toi-même tu t'es nommé un jour dans un songe prophétique, et tu avais bien raison! L'arbre de ta vie s'est trop tôt flétri. Tu meurs, hélas! le jour de mes fiançailles; tu vas rejoindre ton père, qui, à ton insu, t'attendait déjà dans le tombeau! » Peu de temps après on déposa les restes du jeune homme dans le caveau de Pinsk, où le vieux Jean Lacki l'avait précédé dès le lendemain de la fête. On chercha vainement dans le château royal, ainsi que dans

la ville de Cracovie, le docteur Leonardo-Monti et son associé napolitain. Le bruit se répandit qu'ils s'étaient sauvés avec de grands trésors, que Bonne de Milan ne retrouvait plus.

CHAPITRE III.

De tristes jours suivirent le fatal festin de Wysniec. Des mois entiers s'écoulèrent dans un sombre silence, pendant lequel on attendait avec inquiétude ce qui allait encore arriver. Tout l'art des médecins fut employé pour soutenir la vie chancelante de Barbe. Par momens une faible espérance réjouissait son époux et les nombreux amis qu'elle s'était acquis depuis le peu de temps qu'elle occupait le trône ; et la malade, quoiqu'elle ne partageât point une si flatteuse illusion, n'avait garde de dissiper

celle du roi : car elle savait que sa conservation lui était devenue doublement précieuse, tant à cause de l'amour qu'il lui portait que parce qu'elle lui permettait de croire à l'innocence d'une personne qu'il lui aurait été trop pénible de condamner.

Peu de temps après le triste événement qui avait répandu le deuil à la cour, la reine-mère avait quitté sa résidence de Cracovie pour celle de son château de Gomolin, et ne revint plus que fort rarement dans la capitale et pour des momens très-courts. Pierre Kmita n'y paraissait aussi presque jamais, et il avait surtout soin de ne jamais s'y montrer quand Bonne de Milan s'y trouvait. Il était venu une seule fois la voir à Gomolin, et les domestiques rassemblés dans l'antichambre rapportèrent que la conversation entre leur maîtresse et le grand-maréchal, dont les paroles n'étaient pas parvenues jusqu'à eux, n'avait pas tardé à prendre le ton d'une discussion très-vive, et qu'en sortant de chez la reine le vaivode portait sur son visage toutes les marques de la colère et de l'horreur. Jamais, à compter

du jour fatal, Pierre Kmita ne remit le pied dans son château de Wysniec, lequel après sa mort, comme il ne laissa point d'héritiers de son nom, passa dans la famille de Stadnicki, qui le possède encore aujourd'hui.

Les jours de bonheur et d'espérance étaient passés aussi pour notre héros et son amante. Personne ne songeait à renouveler leurs fiançailles, si cruellement interrompues. La princese, qui n'avait pas quitté Cracovie, où d'ailleurs elle vivait fort retirée, ne parlait jamais du consentement qu'elle avait donné; et Hélène elle-même, qui passait la plus grande partie de la journée près du lit de la reine, détournait ses yeux d'un avenir heureux : car un triste pressentiment lui montrait sa félicité prête à s'ensevelir dans le tombeau déjà ouvert pour celle qui en avait été la créatrice.

Pierre Boratynski avait exécuté son projet. Les derniers événemens hâtèrent son éloignement d'une cour que le malheur et le crime avaient dévastée. Quand son frère, accablé de douleur, l'embrassa en rece-

vant ses adieux, il lui dit avec un profond soupir :

« Tous mes efforts ont été inutiles, et il ne me reste que le sentiment du bien que j'ai voulu faire. Je crains aussi, mon frère, que l'édifice de bonheur que j'ai vu commencer avec tant de confiance ne s'achève jamais, et que bien des peines ne t'attendent encore. Si les événemens réalisent mes pressentimens, prends aussi le bâton d'une bonne conscience, et reviens me trouver dans ma solitude. Tu n'y trouveras point un palais pour te recevoir; ce n'est que le simple château de nos ancêtres; mais du moins le crime ne l'habite pas. Laisse-moi, mon frère, ajouta-t-il en voyant que ses tristes discours serraient le cœur d'Hippolyte. Maintenant je ne puis t'offrir aucune consolation. Un temps viendra peut-être où je serai plus heureux. Jusqu'à ce moment, adieu. »

Quelques efforts que fît le roi sur lui-même pour écarter les soupçons qui, malgré lui, se présentaient à son esprit, il y avait des momens où il lui était impossible

de s'en défendre. Le royaume entier les partagea ; mais ce ne furent jamais que des soupçons. Aucune preuve ne vint les appuyer, et Sigismond n'eut point à ajouter à ses malheurs celui de se voir obligé d'accuser d'un crime affreux aux yeux de la Pologne et de l'Europe, sa mère, la veuve d'un glorieux monarque. Quoi qu'il en soit, après plusieurs alternatives d'espérance et d'inquiétude, les médecins déclarèrent au commencement du printemps suivant, que leur art ne pouvait plus rien pour protéger la vie de l'infortunée reine, et que le moment de sa mort approchait.

C'était le 9 mai 1551, vers 5 heures du soir, qu'un messager de la cour se présenta chez la vaivodine de Podolie, pour dire que la reine demandait la demoiselle Hélène. La princesse, qui jusqu'alors n'avait accordé qu'à contre-cœur à sa fille la permission qu'elle lui demandait chaque jour de se rendre chez la malade, montra plus de condescendance. Elle semblait prévoir que cette visite serait la dernière. Aussi, lorsqu'aux informations qu'elle prit d'un

ton cérémonieux sur la santé de sa majesté, elle ne reçut pour réponse qu'un mouvement trop expressif des épaules; et pendant qu'Hélène effrayée se couvrait en pleurant de son voile, Anne de Mazowie s'étendit en longues protestations de la part qu'elle prenait au malheur dont le royaume était menacé.

D'un pas pressé Hélène Odrowonz courut au château, qui naguère encore retentissait des sons de la joie et brillait de l'éclat des fêtes, et qui maintenant s'offrait à elle triste et sombre dans le calme du jour qui baissait. Son pas retentissait solitaire dans les longues galeries autrefois remplies de courtisans affairés et richement vêtus, ou si elle y rencontrait quelqu'un, il passait devant elle les yeux baissés, le visage triste, et la saluait d'une muette inclination de la tête. En arrivant dans l'antichambre de l'appartement de la reine, l'huissier ne la nomma point à haute voix, comme aux jours de la pompe; mais il l'annonça presque à l'oreille de la première femme de chambre, qui, en se couvrant d'une main les yeux rouges

des larmes qu'elle avait versées, montra de l'autre la porte intérieure. Quand Hélène l'eut traversée, elle distingua les voix de deux personnes qui se parlaient et qui paraissaient fort émues. Elle reconnut dans l'une des deux la voix affaiblie de la malade qui parlait d'un ton suppliant à un homme qu'Hélène ne reconnut pas sur-le-champ parce qu'il était caché par l'ombre du rideau. Celui-ci n'interrompait que rarement la reine, et toujours d'une voix affaiblie, comme une personne qui cherche à vaincre son émotion. Hélène voulut par discrétion se retirer; mais l'œil de la reine, accoutumé à l'obscurité, la reconnut, et elle lui dit de rester.

« Nous avons fini, mon cher Généralissime, dit la reine en tendant sa main toujours blanche, mais maigrie, au comte de Tarnow, et je vous rends de grand cœur le témoignage que, si vous avez servi d'ami et de père à mon cher Sigismond dans des momens bien difficiles, vous avez été mon soutien dans le plus difficile de tous. »

» Quand on possède autant de courage que ma reine, répondit le comte, on trouve en soi-même un meilleur soutien que celui que je pourrais offrir. »

— Ne me rendez pas fière, noble Jean ; pensez-vous donc qu'il ne m'ait point été difficile de combattre ce qui naguère encore remplissait toute mon âme, et de contempler d'un œil désabusé ce que l'approche de la mort a seule pu me montrer sur son véritable jour ? »

— C'est la lumière du ciel qui vous éclaire déjà de ce côté-ci du tombeau. Oui, Madame, déjà depuis quelque temps je sentais la nécessité que vous avez comme moi reconnue, et je vous avouerai que j'étais venu dans l'intention de réfuter les objections que je craignais de vous entendre faire, et de vous prier de laisser au royaume, dont vous avez été pendant si peu de temps la mère, un motif pour bénir doublement votre souvenir, auquel il attachera une si haute idée d'abnégation. Mais..... rien n'empêche que mademoiselle, qui partage sous tant de rapports les

vertus de son auguste amie, n'entende ce que j'ai à vous dire.... je me sens humilié devant vous. Je ne voyais dans ma reine que son sexe : je croyais avoir à combattre ses faiblesses, et il a suffi d'un mot. Vous le saviez et moi aussi. Je croyais devoir retenir ce mot d'une juste colère dans le sein de l'illustre victime, et j'ai trouvé... O Mademoiselle, jetez un regard sur cette mourante, et apprenez à souffrir innocemment comme elle et à tresser la palme de la paix dans la couronne d'épines de la souffrance.»

« Puisse Hélène être plus heureuse que moi! dit la reine avec une émotion trop vive pour sa position. Mais non; je suis injuste envers ma destinée : puisse-t-elle être aussi heureuse que moi, et puisse son bonheur durer plus long-temps!... Et qu'ai-je donc fait pour mériter à ce point vos éloges? ajouta-t-elle d'un ton presque gai; je n'ai renoncé qu'à ce que la mort invariable va bientôt m'arracher malgré moi. Vous croyez voir en moi plus qu'une femme, M. de Cracovie. N'y a-t-il donc

point de vanité à vouloir être encore aimée quand je ne serai plus? En faisant rentrer la paix dans la maison des Jagellons, par laquelle j'ai passée comme une ombre, n'est-ce point un monument superbe que j'élève sur ma tombe? Qu'est-ce que je perds puisque je conserve le cœur qui a toujours été à moi? »

« Son cœur et les nôtres vous suivront, dit Tarnowski.

« Soyez donc heureux jusque là, reprit Barbe en lui tendant de nouveau la main. Soyez heureux, et restez le fidèle ami de mon époux : désormais aussi un peu pour l'amour de moi....... Soyez heureux, Jean de Tarnow. »

Le castellan s'étant penché sur la main que la reine lui tendait, Barbe ajouta :

« Je sens des gouttes tomber sur ma main. Ce sont des bijoux plus précieux que ceux de la couronne que je perds. »

« Ce sont des gouttes de rosée du mont Hermon, » reprit le généralissime d'une voix

étouffée. Puis s'étant retourné il sortit de la chambre en se couvrant le visage.

« Assieds-toi près de mon lit, Hélène, dit la reine après une pause. Assieds-toi, et causons comme nous le faisions autrefois quand il ne régnait pas autant d'obscurité et de silence dans cet appartenant qu'aujourd'hui. La violence des douleurs s'est apaisée. Les forces ont renoncé au combat, et les médecins assurent que le vainqueur ne tardera pas à prendre possession de sa conquête sans plus de résistance. Ne pleure pas si douloureusement, Hélène. J'ai toujours été disposée à la gaieté. Elle a été pour moi une fidèle amie tant que j'ai vécu. Il n'est donc pas juste que je la repousse de mon lit de mort. Je viens de mettre ordre à mes affaires dans ce monde. Je viens de léguer ce que j'avais de plus cher; mais ce n'est pas à toi que je l'ai laissé, pas à toi à qui on ne l'avait jamais destiné. Je sais d'ailleurs que mon Hélène ne porte pas si haut ses vues. C'est un bonheur plus modeste qu'elle préfère à

celui dont ce moment démontre le peu de solidité. Puisses-tu l'obtenir! »

« Comment pourrais-je penser maintenant à moi et à mon avenir? répondit Hélène. Comment l'oserais-je même, puisque toutes mes espérances vont descendre avec vous dans le tombeau? Vous me laissez après vous sans appui; car mon seul ami succombe à l'excès de sa propre douleur. Ne songez pas à *mon* bonheur, en ce moment qui détruit toute notre joie et toute notre espérance. Les rayons vivifians de votre bonté pouvaient seuls le faire éclore. Mais que m'importe? N'ai-je pas devant moi le plus bel exemple d'abnégation? et quand Barbe meurt, Hélène Odrowonz peut-elle se plaindre? »

« C'était un jour bien malheureux, reprit la reine après quelques momens de silence, que celui de tes fiançailles. Une tempête cruelle a éteint le flambeau de ton hymen, et je ne serai plus là pour le rallumer. Je voulais causer avec toi comme en des temps plus heureux; mais la mort

inspire des pensées plus graves. Quand elle a touché nos yeux, les brillantes couleurs dont les objets se paraient disparaissent soudain. C'est du froid tombeau glacé de ce fidèle et malheureux enfant qu'est sorti le souffle glacé qui a flétri ma vie et, à ce que je crains aussi, ton bonheur. J'ai renoncé, mais trop tard. Un esprit prophétique parlait par la bouche de ton futur époux, Hélène, lorsqu'en me montrant la colline sous laquelle repose Wanda, il me dit qu'elle avait précipité à la fois sa couronne et sa vie dans les flots de la Vistule pour conserver la paix du royaume : et moi aussi je renonce à la couronne; mais je ne le fais pas volontairement comme elle. Il n'y a point de mérite dans mon action; car j'y suis forcée par la destinée. Que mon expérience soit donc un exemple pour toi, Hélène, mais puisse l'avenir te le rendre inutile. J'ai fait ce que je devais, parce que je ne veux pas que ma mémoire devienne un prétexte de discorde comme l'a été ma vie. L'union et la paix doivent rentrer dans la maison du roi, quand l'intruse

en sera sortie. Je sais que j'emporte avec moi tout le bonheur de sa vie, mais j'espère lui laisser en place le doux sentiment d'avoir rempli son devoir, et ce devoir deviendra un sacrifice d'expiation pour celle qui ne sera plus. Quand tout sera rentré dans l'ordre, peut-être te réussira-t il de construire avec les ruines du brillant édifice de mon bonheur celui plus modeste du tien ; mais si cela n'était pas, si la voix sévère de la nécessité retentissait à ton oreille aussi clairement qu'elle le fait maintenant à la mienne, alors, Hélène, songe à moi et renonce. »

« Je suis prête, s'écria la jeune personne baignée de larmes. Puisse le souvenir de ce moment soutenir mes forces, si je balance à l'heure décisive. »

« J'entends venir quelqu'un, dit Barbe. Il ne me reste qu'une chose à faire en ce monde. Elle est à la fois douce et pénible... En attendant, il n'est pas juste que celle qui s'est arrogée sur toi le titre de mère quitte son enfant sans lui laisser une marque de son amour. Je désire que ce que tu

recevras de moi facilite l'ouvrage que la mort ne m'a pas permis d'achever. »

Pendant que la reine parlait ainsi, Bartholomée Sabinus se présentait à la porte. Il s'avança lentement dans la chambre, jeta les yeux sur l'horloge, dont l'aiguille marquait sept heures. Il fit ensuite un signe en étendant la main, et l'on vit paraître les chanoines de la capitale ayant à leur tête les évêques de Cracovie et de Cujavie. Ils se rendirent sans bruit dans l'oratoire de la reine, où ils s'agenouillèrent toujours en silence. Barbe regarda pour lors avec amitié la jeune personne qui ne cessait de pleurer, et posa la main sur son front. Hélène s'éloigna et alla se mettre à genoux derrière les ecclésiastiques. Les évêques s'approchèrent du lit, et Samuel Maciejowski adressa à voix basse une question à la malade, à laquelle celle-ci répondit assez haut :

« Pas encore, mon père. Le monde a encore des droits sur moi. »

En ce moment parut dans la chambre un homme enveloppé dans un sombre manteau. Il s'avança à pas chancelans vers le

lit, et les prélats s'éloignèrent. La reine s'entretint avec lui pendant plus d'un quart d'heure à voix basse; mais cependant avec feu. Il s'était agenouillé près d'elle. Les discours qu'elle lui tenait n'étaient interrompus que par de courtes exclamations et des paroles de refus. Cependant la voix de Barbe devenait plus touchante; elle paraissait supplier, et les refus de l'homme agenouillé devenaient moins fréquens et moins péremptoires. A la fin ils cessèrent, et la reine s'écria :

« Grâces soient rendues à Dieu et à vous, mon cher époux ! »

A ces mots les évêques se rapprochèrent de nouveau, pour apporter à la reine les derniers bienfaits de l'Église. Cette cérémonie terminée, l'archidiacre fit un signe aux chanoines, qui commencèrent les prières des agonisans. Le roi demeurait toujours immobile devant celle que la mort allait lui enlever; et comme l'aiguille de l'horloge atteignait la huitième heure, Sigismond-Auguste se leva, se pencha encore une fois sur son épouse décolorée,

quitta ensuite la chambre du même pas qu'il y était entré, et les cloches de la cathédrale annoncèrent, par leurs coups lents et mesurés, que Barbe Radziwill n'était plus.

CHAPITRE IV.

Les plaintes de la douleur et les éclats de la joie se touchent souvent dans le monde, de même que la simple chaumière s'appuie contre les murs brillans d'un palais. Le lecteur ne s'étonnera pas d'après cela que nous le conduisions des sombres appartemens où Barbe Radziwill vient d'expirer dans la salle commune de l'auberge de l'Aigle, à Cracovie, où les doux rayons d'un soleil de printemps se réfléchissaient dans les cruches d'étain et sur les visages des

veuis.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis la mort de la reine. Son corps était encore exposé sur le lit de parade, et un grand nombre d'habitans de la capitale, poussés, les uns par la douleur, les autres par la curiosité, étaient allés contempler ce spectacle à la fois sinistre et solennel. Le premier sentiment paraissait être le plus général parmi les bons bourgeois de Cracovie, et c'était pour dissiper les pensées tristes que leur avait laissée la vue des restes d'une reine si belle et sitôt enlevée à leur amour, qu'ils s'étaient réunis à l'Aigle-Blanche et qu'ils cherchaient à noyer leur chagrin dans le vin ou l'hydromel. En attendant, dans le nombre des buveurs il y en avait aussi qui n'avaient vu dans la salle tendue de noir qu'une figure couchée, ornée de très-beaux diamans, avec beaucoup de velours, de soie, d'or, et des cierges allumés. Enfin, il s'en trouvait quelques-uns qui, au fond du cœur, se réjouissaient du départ de la Lithuanienne pour sa patrie éternelle, et qui ne cachaient leur joie sous un air indifférent, que parce qu'ils ne jugeaient

pas prudent de contredire sitôt le sentiment de la majorité.

Au nombre des personnes sincèrement affligées, se faisait remarquer un jeune towarzysz, qui avait peut-être, dans cette occasion, plus de motifs que les autres pour se livrer à ses réflexions sur l'instabilité du bonheur humain ; car il était assis sans faire beaucoup d'attention à ce qui se passait autour de lui, séparé du reste de la société et dans le coin le plus obscur de la salle. Il ne manquait encore que la valeur d'une seule coupe à la cruche qu'il avait devant lui, et cette coupe même il la tenait à la main sans la porter à sa bouche et sans remarquer que des larmes y tombaient. Un bourgeois d'un âge mûr, d'un air distingué dans sa classe, qui portait un habit d'une couleur sombre, et qui le considérait depuis quelque temps, s'approcha de lui, et lui dit d'un ton amical :

« Il paraît, M. le gentilhomme, que ce que vous avez vu là haut vous a vivement touché, car je vous ai fort bien remarqué dans la chambre mortuaire, ainsi que le

jeune seigneur vêtu de noir qui se tenait, comme les autres, devant le cercueil, un cierge dans sa main tremblante. Vous lui avez parlé, et il pleurait si fort que l'on serait tenté de croire que son bonheur était couché dans ce beau cercueil tout orné d'écussons, comme celui de notre roi, que Dieu nous conserve long-temps ! Bien des personnes se sont imaginé que c'était un des parens de la défunte ; mais d'autres ont dit qu'il était seulement à son service, et qu'il avait eu en elle une maîtresse bien douce, de même que son cousin, dont la mort tragique à Wisniec, il y a à peu près un an, a fait beaucoup de bruit dans le temps. La pauvre reine doit être bien contente dans le ciel de voir qu'elle a laissé après elle sur la terre des cœurs si reconnaissans. »

« Oui vraiment, maître Grzegorz, répondit le jeune homme en se détournant pour essuyer ses yeux, elle en a laissé, et je crains même qu'il n'y en ait beaucoup qui ne se doutent pas encore aujourd'hui de la perte qu'ils ont faite. »

« C'est très-possible, reprit le bourgeois d'un air pensif. Il arrive bien souvent que le ciel reprend ce qu'il y a de bon, et que la terre a bien de la peine à se débarrasser du mauvais. »

— « Celui que vous avez remarqué, mon brave maître, a bien des motifs pour pleurer la défunte : si le roi perd en elle une tendre épouse, le staroste de Samborz perd une généreuse bienfaitrice. »

« Et nous tous nous avons perdu une bonne maîtresse, une mère. »

« C'est ce dont nous nous apercevrons, dit le jeune homme, quand la marâtre viendra ; et elle ne tardera pas. »

« Et cependant, observa une personne assise à une table voisine, et qui depuis quelque temps remplissait les fonctions d'orateur du parti des indifférens, et cependant d'après les couleurs que vous portez, on voit que vous appartenez à la maison de l'illustre seigneur castellan. D'après cela, M. le gentilhomme, vous devez savoir

mieux qu'un autre que la défunte, au moment de mourir, a fait jurer à votre patron qu'il veillerait à ce que le roi ne passât jamais à de troisièmes noces. »

« Hem ! il paraît que vous êtes bien instruit, mon voisin, dit celui qui avait parlé le premier ; mais je doute que dans votre tonnellerie vous puissiez savoir bien précisément ce qu'une reine a dit, sans témoins, au premier seigneur laïque du sénat. J'avoue d'ailleurs qu'une conduite si intéressée me paraît peu dans le caractère de la dame Barbe, qui, pendant sa vie, a toujours cherché à faire du bien à tout le monde, tandis que malheureusement on ne lui a pas rendu la pareille. N'est-il pas vrai, M. le Towarzysz ? »

« Non vraiment ; une pareille recommandation n'aurait pas été dans son caractère, dit vivement Walenty Bielawski, qui, par son intimité avec le jeune Boratynski, se trouvait mieux instruit que les autres de ce qui s'était passé. Et ne suffit-il pas qu'elle ait été pendant sa vie la victime de la malveillance et de l'inimitié, sans qu'un vain

bavardage aille encore, après sa mort, dénaturer ce qu'on est hors d'état de comprendre ? »

« Je suis bien de votre avis, dit le premier bourgeois ; et puisque Sa Majesté avait promis à son couronnement d'être fidèle à la république, elle n'aura certainement pas voulu contribuer après sa mort à une chose qui lui sera fort désavantageuse. Je ne puis m'empêcher de songer au jour où elle se montra à nous sur le balcon dans toute sa beauté, parée avec une magnificence royale, et où elle nous salua comme ses concitoyens.... Il n'y a pas long-temps de cela, et cependant tout est fini.... Que la paix de Dieu soit avec son âme ! »

En disant ces mots il fit le signe de la croix, et s'éloigna avec un salut amical de Bielawki, lequel ne prit plus de part à la conversation.

« Et cependant, continua l'indifférent, le roi a juré de ne jamais quitter le deuil ; pour cela, ce sont des témoins qui me l'ont dit. »

« Il est bien possible, interrompit Grzegorz l'armurier, qu'il conserve extérieurement les marques d'une douleur que son cœur n'oubliera jamais ; mais cela n'a aucun rapport avec ce que le bien de l'état peut exiger de lui et avec les devoirs que, roi, il est obligé de remplir. »

« Que nous importe le bien de l'état? répondit le tonnellier. Nous abandonnons cela à la noblesse. »

« Nous ne sommes, à la vérité, que des bourgeois, observa un troisième; mais des bourgeois de la capitale, qui est entrée depuis quelque temps dans l'honorable ligue de la grande hanse. Nos priviléges nous autorisent à regarder un peu plus loin que nos ateliers, et même de mettre une supplique au pied du trône quand cela est nécessaire pour le bien de la ville. »

« Et cette ville, dit un quatrième, est la première du royaume. »

« Qu'importe à la ville de Cracovie que le roi soit marié ou non? demanda l'indifférent. Oui, c'est comme je vous l'ai dit.

Il a juré de porter du noir toute sa vie; et comment cela pourrait-il s'accorder avec un nouveau mariage? »

« Allons, allons, toute chose a son temps, interrompit une personne qui n'avait pas encore parlé, et qu'à son habit bigarré on reconnaissait pour ne pas appartenir à la bourgeoisie. Faut-il absolument que ce soit une Lithuanienne? N'y a-t-il pas dans d'autres pays assez de princesses aussi belles et d'une naissance plus illustre que la veuve du vieux Gastold? Chacun son tour. »

Les hommes, parmi lesquels la conversation avait commencé, levèrent les yeux, et regardèrent, avec assez d'humeur, celui qui osait parler d'une manière si peu respectueuse de la feue reine. Cependant un d'eux reprit :

« Il faut avouer pourtant que c'est un fort beau spectacle qu'un corps exposé sur un lit de parade. Comme le cercueil était brillant, et que le poêle était beau! »

« Oui, il était du plus beau satin noir, » dit un tailleur.

« Et la couronne, que la défunte avait sur sa tête, observa un orfévre, ainsi que le sceptre et le globe, posés à côté de ses mains (1) : comme ils étaient brillans de pierres précieuses! Ce serait pourtant dommage que l'on enterrât toutes ces belles choses avec elle. »

— « Vous parlez de choses auxquelles vous n'entendez rien. Ces diamans sont ceux de la couronne. Aucun Lithuanien n'en peut disposer ni sur la terre ni dessous. »

« C'est vrai, dit le premier bourgeois ; elle a laissé ses diamans là ; mais j'en ai vu briller beaucoup dans les yeux des assistans, qui l'accompagneront, je vous en réponds, jusqu'au tombeau. »

« Et il faudra bien qu'elle s'en contente, dit l'homme à l'habit bigarré ; car où pour-

(1) Ceci est conforme à la description de cette solennité qui nous a été conservée par Sigismond-Auguste lui-même dont les lettres sont parvenues jusqu'à nous.

(*Note de l'Auteur.*)

rait-on s'en procurer sur-le-champ de vrais pour couronner la nouvelle reine? »

« La nouvelle reine! » s'écrièrent plusieurs voix à la fois, et le brave homme, qui avait parlé le premier au towarzysz, s'adressant particulièrement à celui dont les discours avaient donné lieu à cette exclamation, lui dit :

« Je sais, depuis long-temps, mon ami l'Écrivain, ou quoi que vous soyez maintenant, que vous n'avez jamais manqué de nouvelles; mais leur authenticité a toujours été assez douteuse. »

Cependant les autres, dont la curiosité avait été excitée, prièrent le nouvelliste de dire tout ce qu'il savait, et ils demandèrent à l'hôte une cruche de ce qu'il avait de meilleur pour M. l'huissier de la chancellerie.

« Je vous demande bien pardon, Messieurs, je vous demande bien pardon, dit celui-ci en prenant ce qu'on lui offrait; mais il y a long-temps que je n'ai plus aucun droit à ce titre. Je suis maintenant

comme qui dirait un domestique de bonne maison sans place. Mais qu'importe, ajouta-t-il en frappant de toute sa force de son poing sur la table ; quand on a pour soi la loi et les prophètes, on peut bien se donner un peu de loisir. »

« Nous savons, dit avec une extrême politesse le tonnelier qui était celui qui avait combattu le plus vivement la nouvelle du nouveau mariage du roi ; nous savons que vous avez été pendant quelque temps au service de la Milanaise. »

« Au service du diable, interrompit Waclaw, que sa dernière coupe avait mis dans cet état d'ivresse auquel il se livrait si volontiers. Au service du diable, vous voulez dire, M. le Tonnelier. »

« Et quand on se trouve chez des personnes si augustes, continua l'autre, on apprend bien des choses que nous n'avons point l'occasion de savoir. »

— « Taisez-vous donc, voisin, et laissez parler M. Siewrak. A votre santé, M. le valet de chambre. »

« Il a été question pendant quelque temps de la demoiselle de Podolie, dit un des bourgeois d'un air important. Serait-ce celle-là dont vous voulez parler? »

« Que voulez-vous dire avec votre demoiselle de Podolie? dit Siewrak en frappant sur la table. Non ma foi! Nous en avons eu assez d'une de ce genre. »

— « Qui est-ce donc? »

— « Vous imagineriez-vous, par hasard, qu'un homme comme moi dit ce qu'il sait pour une cruche d'hydromel? Croyez-moi, quand vous rentrerez chez vous, si on vous demande ce qui en est, dites hardiment que vous n'en savez rien. »

— « Encore une cruche pour M. le valet de chambre. »

— « Je m'étais bien douté tout de suite qu'il n'en savait pas plus que nous. Vous verrez qu'il boira votre hydromel et que vous n'en saurez pas davantage. »

« Je ne sais rien? s'écria Siewrak, dont les yeux commençaient déjà à lui rouler

singulièrement dans la tête. Sachez, mon ami, que si vos oreilles avaient entendu seulement la dixième partie de ce qui est arrivé jusqu'aux miennes, elles vous bourdonneraient comme le grand soufflet de votre forge quand il perd le vent. Je ne sais rien? moi qui ai eu le nez partout, moi de qui la tante est la bonne amie du diable, qui prédit le vrai ou le faux, selon qu'on la paie bien ou mal. »

« Voilà en vérité une bien bonne garantie de l'exactitude de vos nouvelles! » dit l'armurier.

« Je ne sais rien? dit l'autre en s'échauffant de plus en plus; hé bien! pour vous prouver que je sais quelque chose, je vous dirai qu'il n'est point question de la demoiselle de Podolie. Des personnes de cette espèce retournent chez elles comme elles sont venues, et c'est ce qui ne tardera pas à arriver pour elle. »

Quelques-uns des bourgeois observèrent que la mère était si orgueilleuse qu'elle mériterait bien cet affront; mais qu'ils en

seraient fâchés pour la jeune personne qui était bien aimable. Cependant, l'éclat des paroles de Siewrak, dont l'ivresse allait en augmentant, avait fini par troubler la rêverie dans laquelle Bielawski était tombé depuis que maître Grzegorz l'avait quitté. Il leva la tête, et en reconnaissant Waclaw il parut écouter avec plus d'attention la suite de son discours.

« Oui, continua celui-ci, les gens dont on n'a plus besoin on les envoie promener comme j'ai envoyé ce jeune homme à Wysniec, dans un endroit où il s'est enrhumé au point qu'on a été obligé de l'emporter. Sachez que je suis un bachelier ès-lettres. »

« Le jeune homme! à Wysniec! » dirent les assistans.

« M. le bachelier tient des discours un peu énigmatiques, observa l'armurier d'un air assez mécontent, et il me paraît qu'il vaudrait mieux pour lui et pour nous qu'il ne parlât pas plus clairement. »

« Énigmatique, dites-vous? reprit Siewrak, à qui cette observation avait rendu

un peu de présence d'esprit. Je conviens que ce sont des énigmes pour vous et vos pareils, mais dont vous pourriez trouver vous-même le mot, si vous avez assez d'esprit pour cela. D'ailleurs, il ne convient pas de dévoiler de pareils mystères à des oreilles vulgaires, quoiqu'il me soit ordonné de causer et de boire, et qu'il n'y ait rien qui me convienne mieux que cela. Cependant, comme dit ma tante : Trop est malsain. »

« Écoutez-moi, Monsieur et ami, dit le tonnelier : je vous conseille, quand vous buvez avec des bourgeois de Cracovie, de ne pas vous servir d'expressions du genre de *vos pareils* et *oreilles vulgaires*, si vous n'avez pas envie que vos propres oreilles en souffrent. »

— « Laissez-le tranquille, compère. Il a été au service de Kmita, et on ne peut pas se fier à lui. »

« Et qui êtes-vous donc? dit Siewrak d'un air dédaigneux ; misérable peuple qui êtes obligé de lever plusieurs milliers de fois par semaine le marteau ou l'aiguille ou le

maillet pour pouvoir vous amuser une fois le dimanche, tandis qu'un homme comme moi gagne plus d'un seul pas que vous dans tout un mois, et a même le plaisir de boire pour l'argent des autres ? Vous faites les fiers, vous vous vantez, et cependant si monseigneur Kmita passait devant vos sales ateliers, et faisait un peu la mine, comme il lui arrive souvent, vous seriez tous à genoux dans la boue, vos bonnets de cuir à la main et criant : Dieu conserve l'illustre vaivode ! quoiqu'au fond du cœur vous l'envoyiez au diable, à qui il appartient, à l'amant de ma tante Ursule. Quant à moi, c'est autre chose : nous sommes bons amis depuis long-temps, et il suffit que je dise un mot pour que mon Vieux se taise à l'instant. Ah ! ah ! il parlait de prison, de pendaison, et que sais-je encore ? Mais à peine lui eus-je dit, je ne me rappelle plus précisément ce que c'était, Lithuanie contre Pologne ou Pologne contre Lithuanie, qu'il changea de ton, et me dit que je pouvais manger de son pain et boire de son vin ; et je vous réponds que j'ai profité de

la permission. Je mangeais et je buvais encore quand l'illustre société n'en avait plus envie, ni le maître de la maison lui-même. »

Les bourgeois écoutaient attentivement l'infatigable bavard, les uns avec un étonnement toujours croissant, les autres avec une sotte admiration. En attendant l'armurier, à qui l'intérêt que le jeune Bielawski commençait à prendre à ces discours n'avait pas échappé, fit un signe d'intelligence au towarzysz, après quoi il se retourna vers Siewrak en lui disant :

« Vous nous racontez là des choses fort surprenantes, et qui ne peuvent manquer d'être vraies, vu la manière positive dont vous les assurez ; mais, dites-moi, n'avez-vous pas peur du vaivode ? Vous parlez de lui en termes fort étranges, et l'on assure qu'il a les bras très-longs. »

— « Quelque longs qu'il les ait ils n'arriveront pas jusqu'en Italie. »

— « Jusqu'en Italie ! Vous avez donc le projet de voyager ? »

« Je vais suivre mon maître le très-savant

docteur Monti, dit Siewrak d'un air important; il m'a précédé, et je vais me rendre où mon devoir m'appelle. Il m'a laissé en partant une bourse bien fournie pour mes frais de voyage, et l'on dit qu'en Italie le vin est aussi commun que la petite bière l'est ici. Or pour de l'argent et du vin il n'y a rien que Waclaw ne fasse. »

« Mais on dit, observa maître Grzegorz, que le docteur et son compagnon ont amplement puisé en partant dans le trésor de la reine Bonne. Il paraîtrait d'après cela que vos frais de voyage viennent de la même source. »

En disant ces mots il frappa sur la poche de l'ivrogne et fit sonner les pièces de monnaie qu'elle contenait.

« Avec votre permission, repondit Waclaw en le repoussant, ne vous approchez pas de si près, s'il vous plaît. Cela ne me porte pas bonheur quand une main étrangère touche à mon argent. Et quant à ce que vous dites, d'où cela me vient, je ne vous dirai pas non : qu'est-ce que cela me fait ? »

« Vous avez raison, répondit le tailleur ; c'est votre maître seul qui doit en porter la responsabilité : cependant à votre place je ne me fierais pas à cet Italien ; il a quelque chose de faux dans l'œil, et l'on assure qu'il sait faire autre chose que de manger du pain. D'un autre côté, si ce n'est pas un fripon, il est du moins furieusement ladre ; je m'en suis aperçu quand j'ai eu occasion de lui livrer de l'ouvrage. »

« Il est possible, dit Siewrak avec fierté, qu'avec vous et pour le misérable ouvrage que vous avez fait pour lui il ait jugé convenable de marchander, et qu'il ait pris en considération les coupons qui chez les gens de votre état ne laissent pas d'augmenter considérablement les profits; mais avec moi cela n'est pas le cas, car vous sentez que le génie se paie autrement qu'un simple travail manuel. Je ne dis point que ce docteur et son secrétaire, qui porte à sa ceinture un instrument si brillant et si affilé, ne soient des gens un peu étranges. Je n'aime ni cet instrument, dont j'ai manqué une fois de faire la connaissance de plus près, ni la

pharmacie du savant docteur: mais il y aurait de l'ingratitude à lui d'en faire l'essai sur Waclaw Siewrak, le neveu de celle qui lui fournit des simples, de l'illustre Ursule du cimetière des juifs. Mais maintenant nous n'avons plus rien à craindre; nous pouvons nous réjouir : car tout est terminé. »

En entendant ces derniers mots Walenty Bielawsky se leva, paya son écot, et sortit sans bruit de la salle, après avoir fait un signe à Grzegorz. Celui-ci continua ses questions.

« Qu'est-ce qui est terminé, M. le Bachelier? Vous contez si agréablement que l'on n'est jamais fatigué de vous entendre. »

« Vous trouvez? répondit l'autre d'un air moqueur; puis il jeta autour de lui un regard vague, et dit en balbutiant: Mais ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela. Allez questionner ma tante; elle vous instruira bien mieux que moi : car c'est une femme d'une haute science, et d'une science

qui rapporte bien de l'argent, je vous en réponds. Je lui en ai remis une fois une boîte toute pleine, et qui pesait au moins autant que votre enclume, maître. Voulez-vous aller avec moi lui faire une visite ? Il faut d'ailleurs qu'avant de partir pour l'étranger j'aille lui demander sa bénédiction et celle de son amant, que je ne veux pas nommer. Si vous avez un florin d'or à y sacrifier, elle vous dira tout ce qui doit vous arriver, pourvu toutefois qu'à un homme de votre espèce il puisse arriver quelque chose qui vaille la peine d'être dit. »

« Vous avez donc l'intention de quitter bientôt notre bonne ville de Cracovie, mon honnête ami ? » demanda l'armurier en s'approchant du neveu de la marchande de simples un peu plus qu'il n'était nécessaire, et en se plaçant devant lui dans toute sa largeur.

« Pas de ces dénominations familières, s'il vous plaît, reprit Siewrak en se relevant avec peine sur son banc. Un autre peut être votre honnête ami ; mais ce n'est

pas moi ; et quant à votre bonne ville, elle peut sauter en l'air ou être engloutie par un tremblement de terre une fois que j'en serai dehors, c'est-à-dire demain matin : car je n'ai plus rien à faire ici maintenant. J'ai bien bu, comme ma tante me l'a recommandé ; mais je sais par ses leçons que trop est malsain. »

L'armurier venait de jeter un regard sur la porte, à la suite duquel il crut pouvoir donner un peu de liberté à Siewrak. Il lui dit en s'éloignant :

« Prenez garde en effet qu'en cette occasion trop de zèle ne vous devienne nuisible. »

— « Qu'est-ce que cela veut dire ! Je crois en vérité que vous voulez vous moquer de moi... Mais adieu, Messieurs ; frappez et causez à votre aise, pendant que le bachelier ès-lettres boira le falerne à plein verre, et coulera sa vie *in dulci jubilo*, ainsi qu'il convient à un homme de génie. »

A ces mots Waclaw voulut quitter d'un

pas chancelant la salle; mais avant qu'il arrivât à la porte, il reçut un coup assez rude sur l'épaule, et une voix qui n'était pas des plus douces lui dit :

« Tout doux, tout doux, M. l'ex-huissier de la chancellerie, écrivain et valet de chambre; il ne faut pas que vous vous mettiez si promptement en voyage. Vous feriez bien de vous rafraîchir d'abord un peu. »

Notre homme surpris leva les yeux et vit devant lui un sergent de la maréchaussée, entouré de plusieurs visages sombres et barbus : c'étaient des archers du tribunal de la starostie. Le vin qu'il avait bu n'empêcha pas Siewrak de reconnaître dans le sergent le bedeau de l'université, avec lequel, deux ans auparavant, il avait vidé plus d'une cruche dans cette même auberge le jour de la sédition des étudians. Il le salua de la manière la plus amicale, en lui disant que sans doute il venait lui offrir de payer une cruche pour lui, mais qu'il arrivait trop tard. Le lendemain il lui ferait raison.

« Demain, reprit le sergent, il se pour-

rait que vous fussiez déjà en route pour aller retrouver en Italie votre digne camarade le docteur. Je ne suis donc pas venu trop tard aujourd'hui, mais au contraire tout juste à temps. Est-ce bien lui, M. le Towarzysz? »

« C'est lui-même, répondit Bielawski qui avait accompagné la garde; et vous n'avez qu'à faire votre devoir. »

« Tout à l'heure, M. le gentilhomme, dit d'un ton prudent le sergent ; il est d'abord nécessaire que j'interoge l'honorable compagnie, afin de savoir sur quoi je puis fonder les *species facti*. Quels sont les *gravamina* que les maîtres et les bourgeois de Cracovie ont à alléguer contre ce personnage suspect? »

« Plus qu'il n'en faut, s'écria l'armurier Grzegorz; et les autres s'empressèrent de confirmer ce qu'il disait. Il a non-seulement tenu des discours peu respectueux sur le compte de sa défunte majesté, mais il a avoué en outre des choses dont la dixième partie suffirait pour le conduire à la potence. »

— « Et vous êtes donc disposés, maître Grzegorz, et vous autres aussi, à soutenir ce que vous dites partout où il sera nécessaire? »

« Nous le sommes tous!... tous! » fut la réponse unanime.

— « C'est fort bien! c'est excellent! Les témoins sont honorables et en nombre suffisant. D'après cela, ajouta le sergent en touchant l'épaule de Siewrak : De par le roi! »

« C'est-à-dire? » demanda l'ivrogne, à qui la frayeur rendait peu à peu la raison.

— « C'est-à-dire, maître Waclaw, que le roi vous fait savoir par ma bouche qu'il désire qu'avant que vous alliez rejoindre les voleurs vos camarades en Italie, vous passiez quelque temps dans les caveaux de la starostie. »

« Eh! M. le bedeau, dit Siewrak, vous n'en userez pas ainsi envers moi, avec qui vous avez bu autrefois à la même table. »

« Ah, pour moi, reprit le sergent, si je

laissais aller tous les fripons avec qui je bois, les rats et les souris, vos futurs commensaux, se dévoreraient les uns les autres de faim et d'ennui. »

« Chacun son tour ! » s'écrièrent les bourgeois, en répétant les paroles que Wacław avait prononcées plus tôt.

« Je vous recommande particulièrement cet homme, dit Bielawski. D'après ses discours et d'après des renseignemens qu'un gentilhomme d'une haute naissance et d'un grand crédit donneront, ainsi que moi, en temps et lieu, il paraît qu'il ne manque pas de complices, lesquels il pourra être fort utile de faire connaître. »

« N'ayez pas peur, Monsieur, répondit le sergent avec cet air d'importance qui convenait à son office, nous ne manquons pas d'instrumens de torture de toutes les espèces, à l'aide desquels plus d'un muet a appris à parler, et qui savent bien faire jaser le bavard. »

A ces mots, un signe mit les poignets des archers en mouvement; et ils se mi-

rent à traîner vers la porte le serviteur de confiance du docteur italien Leonardo Monti, un peu plus rapidement qu'il ne l'aurait voulu.

« Songez bien à ce que vous faites, s'écria celui-ci au désespoir; j'ai de bien grands seigneurs et de bien grandes dames pour protecteurs, et ils vous sauront gré... »

— « Ils parleront pour vous quand il en sera temps. Tâchez seulement que ce soit avant qu'on n'ait retiré l'échelle de dessous vos pieds. »

A ces mots, les archers et leur prisonnier s'éloignèrent, et les honnêtes bourgeois crièrent après eux :

« Puisse-t-il en arriver autant à tous les espions et à tous les vauriens ! »

Le soir même de cette journée, la mère Ursule se promenait avec quelque inquiétude en long et en large dans sa chaumière, située près du cimetière isolé des Israélites. Elle paraissait se disposer à entreprendre un voyage; car elle avait près d'elle une malle

qui, remplie en apparence de chiffons fanés et de vieux outils rouillés, cachait apparemment, sous un extérieur si modeste, bien des objets que l'on ne se serait pas attendu à y trouver, car elle y jetait de temps à autre un regard soucieux, comme si elle avait pensé que cette affaire pouvait bien ne pas être sans danger pour elle. Après avoir, pendant quelque temps, passé d'un endroit dans un autre, faisant la revue de tout ce qu'elle possédait, elle s'arrêta ; et posant son doigt décharné contre son nez, elle dit à demi-voix :

« Maintenant ils peuvent venir et visiter; ils trouveront ce qu'ils doivent trouver, et pas davantage. La nuit tombe déjà ; ils ne peuvent pas tarder long-temps... Paix !... N'entends-je pas marcher?... Non, ce n'était que le vent qui gémit sur la bruyère et dans les sapins qui croissent sur les tombeaux. Mais pourquoi suis-je si inquiète? Ne dirait-on pas que des êtres invisibles se glissent autour de moi, et que des visages long-temps oubliés me regardent de ces murs noircis par la fumée? Il me semble

que ces visages, que ces ombres me raillent et me chassent dans un lieu plus sombre encore, et cela pour long-temps... Pour long-temps! Que dis-je?... peut-être pour toujours... Mais la chose est faite; il est trop tard maintenant pour revenir sur ses pas... Il a parlé comme il le devait... Et comment ne l'aurait-il pas fait, l'insensé! qui s'immisça follement dans les affaires les plus importantes et les plus secrètes, tandis qu'il n'y a personne qui ne puisse délier sa langue à l'aide d'une coupe de vin... Il a parlé pour sa perte! Qu'importe? Mais fallait-il que ce fût par mon ordre? Ursule, Ursule, tu joues un mauvais jeu!... Mais d'où vient mon inquiétude, puisque tout s'est arrangé ainsi que je l'avais combiné moi-même? N'ai-je donc pas toute ma vie joué un jeu dangereux, risquant tout pour forcer le sort à me donner ce qu'il m'avait refusé, lorsqu'il me dota de la misère, de l'abandon et d'une horrible laideur? Faut-il que je tremble, maintenant que je viens de mettre mon dernier enjeu, et que je suis sur le point de gagner, avant de des-

cendre au tombeau, ce qui a été depuis ma jeunesse le but de tous mes efforts?... Au bord du tombeau, ai-je dit? C'est un vilain mot, et qui résonne bien mal dans cette chambre. Je voudrais qu'ils fussent déjà arrivés; car dans une affaire de ce genre l'incertitude est affreuse. La solitude et la conscience sont de terribles compagnons. La conscience! d'où vient donc qu'aujourd'hui je prononce malgré moi tant de mots dont j'ai depuis si long-temps oublié le sens?... Paix!... J'entends marcher dans le sable... Tout est de nouveau tranquille... Ce n'était sans doute qu'un renard courant après sa proie... Que le diable s'y fie, dit mon neveu Waclaw, qui aujourd'hui, au lieu de se mettre en route pour l'Italie, vient d'entreprendre le voyage de la potence, qui l'attend depuis long-temps... Et moi! qu'est-ce qui m'attend donc?... Serait-ce quelque chose de pis que la potence?... Les flammes du bûcher consumeront-elles mes os?... Que le diable s'y fie, a dit mon neveu; et qu'ai-je répondu? Fiez-vous au diable... Oui, voilà

ce que j'ai dit. Le diable est un fidèle allié, pourvu que l'on sache s'assurer de lui à sa manière... Mais, Madame, penseriez-vous par hasard me jouer un tour de votre façon? Prenez garde! tout a été fait ainsi que vous en êtes convenue avec votre très-humble servante; ceux qui viendront trouveront ce que vous avez voulu. Mais d'autres objets se trouveraient encore si vous jugiez convenable de vous moquer de moi, très-auguste maîtresse; des objets qui tacheraient terriblement votre manteau de pourpre, au point qu'il pourrait bien tomber, et vous faire voir au monde telle que vous êtes. Cette malle renferme ce qui doit satisfaire votre cœur généreux; ce qui doit envoyer une seconde fois votre mortelle ennemie dans un exil triste et honteux. Ursule parlera ainsi que vous le lui avez ordonné; mais Ursule a une autre cachette encore. Prenez garde qu'elle ne dirige de ce côté les regards des curieux... Dans le cimetière voisin, il y a un tombeau que moi seule je sais reconnaître. Là j'ai fait au vieux rabbi Scholem un oreiller pour

reposer sa tête décharnée; de beaux papiers, noirs sur blanc, et de superbes bijoux qui vaudraient pour vous plus qu'un royaume. Si l'usurier mort savait sur quoi il est couché, il ne rendrait rien de ce que je lui en ai donné, quelque prix que vous lui en offriiez; pas même pour tous les trésors que vous vous êtes acquis en vendant les places et les dignités de l'état... Non, reine, je ne vous crains pas. L'auguste Bonne et la bohémienne sont égales en ce moment; et celle qui a le plus à perdre est celle qui risque le plus...Paix!... Pour cette fois ce sont eux! »

Des coups redoublés à la porte la convainquirent de la vérité de sa supposition. Elle commença donc son chant habituel, mais d'une voix bien plus criarde et plus enrouée que de coutume. Ces paroles mystérieuses furent interrompues par les mots suivans prononcés d'un ton d'autorité :

« Ouvrez de par le roi! »

Comme elle balançait, la porte vermou-

lue de sa chaumière fut enfoncée, et la petite chambre se remplit d'archers et de soldats. Le staroste de Samborz et Walenty Bielaswki entrèrent avec eux.

« Que désirez-vous, Messieurs? demanda la vieille en feignant beaucoup d'effroi ; que venez-vous chercher si tard chez une pauvre femme qui ne subsiste que par les aumônes des âmes charitables? »

« Les aumônes ne sont pas légères, répondit le procureur du tribunal de la starostie[1], avec lesquelles on peut remplir de pareilles malles, et la justice se croit le droit de s'informer du genre de ces aumônes, ainsi que du nom de ces âmes charitables et des motifs d'une générosité si peu ordinaire. »

« Hélas! Monsieur, dit Ursule en pleurant, vous voyez ici tout ce que possède ma misère : ce ne sont que des chiffons que je viens de rassembler dans cette malle, parce que j'avais l'intention d'aller passer mes derniers jours dans un climat plus chaud,

et qui convînt mieux à mes membres vieillis. »

— « La Pologne est donc trop froide pour vous, bonne femme? Mais n'ayez pas peur; elle pourrait bien devenir sous peu trop chaude. »

La vieille ayant pour lors recommencé ses plaintes et ses larmes, Hippolyte Boratynski ordonna au chef de l'escouade de la conduire dans les prisons de la starostie; et invita le procureur à rester avec lui et quelques témoins dans la maison, pour en faire la visite. La vieille ayant reconnu sa voix, fit entendre un rire de mépris infernal, et dit :

« Cherchez, cherchez toujours, mon gentilhomme; visitez à loisir la propriété d'une femme sans défense. Bien des personnes en cherchant rencontrent ce qu'elles ne voudraient pas trouver. Cherchez, Monsieur au fond de cette malle; vous trouverez peut-être le bâton de pèlerin que je vous ai promis. La vieille Ursule ne ment

jamais. Rappelez-vous votre jeune cousin à qui j'avais annoncé son sort. »

Hippolyte lui dit de se taire. Les archers l'entraînèrent ; mais ses cris de fureur se firent entendre encore long-temps sur la bruyère. On se mit ensuite à faire l'examen. Une foule de vieux chiffons et d'objets sans valeur furent d'abord retirés et scrupuleusement enregistrés; mais au fond on trouva des choses d'un plus grand prix : c'étaient ou des vases d'argent, ou de petites bourses avec de la monnaie, et enfin, Hippolyte mit la main sur un objet dur, renfermé avec soin dans une enveloppe de soie. Il le prit, l'approcha de la lampe, et après avoir défait l'enveloppe, il le contempla avec surprise. Il réfléchit pendant quelque temps ; car ce qu'il tenait lui était connu, sans qu'il pût se rappeler où il l'avait vu. Au bout de quelques momens, la mémoire parut lui revenir; il tressaillit, ses joues se décolorèrent, et sa main trembla visiblement.

Le procureur prenant l'objet, dit :

« N° 127. Avec votre permission, M. le

Staroste. N° 127. Une éméraude de grand prix, montée en diamans, et paraissant avoir été détachée avec force d'une parure plus considérable, et qui ne s'est pas trouvée. »

CHAPITRE V.

Le lecteur se rappelle sans doute le salon en bois de cèdre, dans lequel nous l'avons introduit le jour où nous lui avons fait faire la connaissance d'Anne de Mazowie et de son aimable fille. Un temps assez long s'est écoulé depuis cette époque jusqu'à celle où nous allons l'y ramener. Il retrouvera la princesse entourée, comme alors, de rouleaux de parchemin et d'autres écrits répandus sur la table de marbre rouge. A côté d'elle se trouve la jeune Hélène penchée sur un de ces écrits et le baignant de

ses larmes. Sa mère, sans prendre aucune part à son attendrissement, jette autour d'elle un regard vague, et tourne par momens avec impatience les yeux sur un homme qui se tient debout à une distance respectueuse, et de qui le manteau noir et court, coupé à l'allemande, la large fraise non plissée, et l'écritoire attachée à sa ceinture, indiquent un officier de justice d'un rang inférieur.

Cependant, au bout de quelque temps, la princesse, rompant le silence, dit à sa fille d'un ton sec et presque dur :

« Je ne veux pas blâmer, Mademoiselle, les sentimens que vous inspire la marque de souvenir que vous venez de recevoir de l'amitié de sa majesté; mais je vous ferai observer qu'il convient peu à des femmes de notre rang de se livrer ainsi à leur attendrissement en présence d'étrangers, et je crois qu'il est temps de donner congé à Monsieur, que vous avez rendu assez long-temps témoin de votre reconnaissance. »

Hélène leva à ces mots les yeux sur sa

mère, étonnée de l'entendre parler ainsi dans un pareil moment. Ses larmes s'arrêtèrent, comme si elle eût craint de se livrer, en présence de tant d'insensibilité, à la sensation, à la fois douce et cruelle, qui remplissait son cœur. Prenant donc une plume, elle écrivit quelques mots au bas d'un rouleau de parchemin. Pendant ce temps, l'étranger, répondant à un discours qui ne lui avait pas été adressé, disait :

« J'ai en effet été témoin de la manière dont mademoiselle a reçu ce que je lui ai remis, et je ne manquerai pas d'en faire part à celui qui m'a envoyé, ainsi que de tout ce que j'ai vu et entendu ici. »

Hélène ayant fini se leva et remit à cette personne l'écrit, en lui disant d'une voix encore tremblante, mais avec un visage calme :

« Allez, Monsieur, et portez au roi avec ce peu de lignes l'hommage d'une reconnaissance qui lui est due aussi bien qu'à celle que la mort nous a enlevée. Puissent,

ajouta-t-elle d'une voix plus basse, puissent ses généreux projets s'accomplir. Veuillez dire encore que je prie sa majesté de me conserver ses bontés et de ne point cesser de me protéger. »

« Quant à cette assurance, reprit l'étranger d'un ton lent et en appuyant particulièrement sur les mots, je suis spécialement chargé de vous la donner, ainsi que de vous prier, au nom de mon auguste maître, de vous rappeler sa promesse dans tous les cas où vous pourriez vouloir ou devoir en faire usage. »

« Il s'inclina pour lors avec cérémonie devant la princesse, qui lui rendit son salut par une légère inclination de tête; après quoi il fit une révérence plus amicale à la fille et quitta l'appartement.

« Vous voilà devenue riche, Mademoiselle, dit la princesse de Mazowie après un court silence et d'un ton ironique. Vous pouvez vous croire indépendante de votre mère, qui n'a rien à vous offrir que le souvenir de la race d'où vous sortez, trésor

dont je me suis aperçue plus d'une fois que vous méconnaissiez la valeur. »

— « Moi! me croire indépendante de vous, ma mère! Comment pouvez-vous avoir une pareille pensée? Le riche don que je viens de recevoir m'est cher à cause de la personne de qui je le tiens, mais bien plus cher encore par l'idée qu'il me procure le bonheur de pouvoir embellir la fin de vos jours, qui n'ont été que trop souvent troublés par les soucis. Maintenant je puis vous offrir une ombre au moins de l'éclat qui entoura votre berceau et auquel vous avez renoncé, avec courage à la vérité, mais non pas sans regrets. »

Au lieu d'être touchée par un discours dicté par la piété filiale, Anne se leva vivement de son siége et dit d'un ton mordant :

— « Il faut avouer que l'on est devenu bien généreux à Cracovie. Déjà plus d'une fois on a osé offrir une aumône à la fille du duc Conrad, et maintenant son propre enfant se permet de lui jeter une part du don avilissant d'une personne abhorrée! »

Hélène pouvant à peine croire ce qu'elle entendait, pressa sa poitrine de ses deux mains, et regardant la princesse d'un ton suppliant n'eut que la force de prononcer ces mots :

« O ma mère ! »

Celle-ci continua :

«Mais je n'en suis pas encore là. Vous imaginez-vous que je n'aie pas remarqué la condition que la magnanime reine a attachée à son legs ?»

« Comment pouvez-vous appeler une condition, dit Hélène en fondant en larmes, ce qui n'est que le désir bienveillant d'une âme généreuse qui vent étendre ses bienfaits au-delà du tombeau? Oui, c'était le vœu de la défunte, et c'est aussi le mien, ma mère. Fermerez-vous encore le cœur à ma prière et aux dernières paroles de mon père mourant? La voix de deux morts s'élève déjà du fond de leurs tombes pour vous supplier de ne pas renverser le bonheur d'une vivante, et cette vivante est votre unique enfant! »

— « Que voulez-vous de moi, Mademoiselle ? La propriétaire de tant de riches terres, l'héritière de la reine, la protégée du glorieux Sigismond-Auguste, que peut-elle désirer d'une femme exilée et sans asile sur la terre ? Allez invoquer la protection que le monarque vous a promise, afin de mettre une fille en état de braver sa mère. Foulez aux pieds la mémoire de vos ancêtres. Vous n'avez pas besoin de *mon* consentement. Jetez-vous à la tête d'un simple gentilhomme, vous qui étiez destinée au trône. Traînez une existence indigne dans la bassesse et l'obscurité, indifférente si la bénédiction de votre mère vous y accompagne, ou bien..... »

« Ne prononçez pas ce mot affreux, s'écria la jeune personne. Puis détournant la tête elle ajouta avec le ton de la plus profonde douleur : Reprenez-les ces dons, magnanime infortunée, reprenez-les ! La semence de vos bontés est tombée sur un terrain stérile. Elle ne portera point de fruits. Je n'accepte que l'autre legs que vous m'avez fait à votre lit de mort : car je

vois que c'est tout ce qui me reste sur la terre. »

« Je ne sais pas, reprit la princesse qui avait retrouvé, du moins en apparence, une sorte de calme, je ne sais pas quel est cet autre legs que vous avez reçu de Barbe : mais il y en a un qui vous était destiné d'avance, et auquel son amitié n'aura sans doute pas songé..... C'est la main de son époux. »

« Est-il possible, ma mère, que vous pensiez encore à cela ? Ainsi, la volonté bien prononcée du roi, le choix de mon cœur confirmé depuis peu, en un mot tous les indices de l'impossibilité n'ont pu vo s faire renoncer à un projet dont l'exécution n'a jamais été qu'un rêve de l'orgueil maternel. »

« La jeunesse rêve, mais non pas l'âge mûr, Hélène Odrowonzowa, reprit la princesse d'un ton sévère ; et bien des choses paraissent impossibles à l'inexpérience, qui sont au contraire faciles pour une prudence consommée. Et quand auriez

vous voulu que j'y eusse pensé si ce n'est à présent? Il n'y avait que cette Lithuanienne entre vous et le trône. Elle n'y est plus, et l'ancien espoir reprend son empire. »

« N'écoutez pas, dit Helène tout bas, les yeux tournés vers le ciel, n'écoutez pas ces paroles impies, ô vous qui fûtes la véritable mère de la pauvre Hélène! fermez l'oreille aux blasphèmes de l'ingratitude, afin que le bien que vous avez voulu me faire ne se tourne pas pour moi en malédiction. Puis, s'adressant à sa mère, elle ajouta : Avez-vous donc oublié que vous parlez à une fiancée que la cour et la ville connaissent déjà comme l'épouse future du staroste de Samborz? »

— « Quand cela serait vrai, la cour et la ville ne tarderaient pas à oublier ce titre modeste, quand vous l'auriez échangé contre le plus élevé de tous. Mais vous ne l'êtes pas, grâces à l'événement envoyé par le ciel pour empêcher inopinément l'exécution d'un projet qui devait à jamais précipiter dans l'obscurité le nom des Piast. »

— « Comment, ma mère! vous bénissez l'événement qui coûte à la Pologne des flots de douloureuses larmes? Vous dites que c'est le ciel qui a envoyé le meurtre d'un enfant innocent, et peut-être un crime plus grand encore! O ma mère! cessez de pareils discours. Il me semble, en les entendant, qu'ils appellent le malheur sur nous, et que déjà sa main destructrice s'étend sur votre tête chérie. »

« Le roi est libre, et vous l'êtes aussi, dit la princesse; le temps est donc arrivé de reprendre d'anciens projets et de rappeler certaines promesses. »

A ces mots, Hélène se leva, essuya ses yeux, et répondit avec une fermeté soudaine :

« Quel que soit le motif qui vous engage à reprendre ces projets, quelles que soient les promesses qui vous ont été faites, ni les uns ni les autres ne me concernent. La volonté de mon père, l'irréprochable inclination de mon cœur, l'ordre du roi, mon tuteur, et votre consentement, ma

mère, m'ont destinée à être l'épouse d'Hippolyte Boratynski, et je la serai jusqu'à la mort. Voudriez-vous séparer ce que le ciel et la terre ont joints? Mais si pourtant vous le voulez, si ma félicité ne vous intéresse pas, si votre cœur se détourne des prières d'une enfant tendre et fidèle, alors, ma mère, je remettrai mon bonheur dans vos impitoyables mains, conformément à l'ordre que celle que vous outragez m'a donné dans ses derniers momens, celle que vous haïssez parce qu'elle aimait la malheureuse, la solitaire Hélène. Oui, je vous remettrai ma félicité; mais non pas mon honneur. Vous jugez qu'il est indigne de moi d'être l'épouse d'un homme irréprochable et d'une naissance noble, si elle n'est pas illustre; vous voulez jeter le poids de la grandeur, que vous avez perdue, sur ce cœur qui le dédaigne, et c'est en m'avilissant que vous désirez rappeler dans ma personne l'éclat de notre race! Vous pouvez me conseiller d'offrir, avec un front d'airain à mon roi, un cœur qui ne m'appartient plus! Vous voulez qu'en retour des plus grands biens

que la terre puisse offrir, un trône et la main d'un homme vertueux, je donne la dissimulation et l'hypocrisie! Oh! croyez-moi, si je pouvais être assez faible pour céder à vos désirs, Sigismond-Auguste ne m'aimerait point; il me mépriserait. Vous croyez, ô ma mère! m'ouvrir la route de l'honneur et de la gloire : tremblez que je ne trouve au contraire au bout l'ignominie. »

La princesse avait écouté avec attention le discours de sa fille, qui déjà commençait à éprouver un peu d'espérance; mais Anne ne tarda pas à reprendre, toujours également inébranlable :

« Et qui es-tu, jeune fille, pour t'opposer aux desseins de ta mère et de ceux qui la soutiennent? Le ciel et la terre, dis-tu, t'ont destinée pour épouse à ce Boratynski? Tu te trompes; moi aussi j'ai entendu leur voix; c'est elle qui m'a montré la route que tu dois suivre, et il est de mon devoir de t'y guider. Prends courage. Il est trop tard; le dé est jeté, et tu as gagné une couronne. Rejette donc loin de toi la guir-

lande flétrie de myrtes pour t'emparer du bijou précieux que, dans peu d'instans peut-être, tu vas recevoir. Oui, dans peu d'instans peut-être, les images de l'avenir deviendront présentes, et la maison ruinée se relevera plus belle que jamais. »

« Ne parlez pas ainsi, ma mère, dit d'un ton suppliant Hélène, de qui la fermeté passagère s'était changée tout d'un coup en un effroi inexplicable. Ne regardez pas ainsi devant vous de cet œil fixe qui m'effraie. On dirait que vous apercevez soudain un objet caché qui vient de rejeter son voile, et qui fait sur vous l'effet de la tête de Méduse. »

« Aurais-je donc tant fait, dit la princesse en elle-même, pour reculer maintenant que le chemin est tracé? Non; quoi qu'il arrive, je le parcourrai jusqu'au terme. »

En cet instant, un domestique entra. Il annonça le vaivode de Lublin, et, avant que la princesse pût trouver un prétexte pour ne pas le recevoir, ce seigneur se présenta dans le salon. Les manières du ma-

réchal de la cour n'étaient point celles qu'on lui voyait d'ordinaire ; une sévérité inusitée avait remplacé le sourire sur ses lèvres, et quand son œil, qui errait vaguement autour de lui, tomba sur la jeune Hélène, un léger nuage parut obscurcir un moment sa physionomie. Il commença à parler avec une incertitude qui ne lui était pas habituelle.

« Madame, dit-il, ma visite.... à cette heure peut être indue..... L'ordre du roi sera mon excuse. »

En parlant ainsi, il jeta encore un regard sur Hélène, comme si sa présence eût empêché la communication qu'il venait faire.

« Toute personne, répondit Anne, que mon royal maître m'envoie doit être bien venue à quelque heure qu'elle se présente; et si ce qu'elle a à me dire ne peut pas m'être convenablement annoncé en présence de ma fille, elle se retirera. »

Hélène obéissant à un signe de sa mère s'éloigna, pour se livrer dans la solitude à la douleur dont son âme était remplie.

« Nous sommes seuls, M. de Lublin,

dit la princesse en regardant avec étonnement le courtisan embarrassé, et qui semblait chercher en vain des paroles. On dirait que la communication que vous venez me faire n'est pas agréable; mais ne craignez rien. Si Anne de Mazowie a peu à espérer elle croit n'avoir rien à craindre. »

— « Puissiez-vous en dire autant, Madame, après m'avoir entendu. Le roi en sera aussi charmé que moi. »

— « Parlez-donc, afin que je puisse réjouir le cœur compatissant de M. le maréchal de la cour. »

— « Ce que j'ai à dire est d'un genre un peu étrange, fort peu important en apparence. Sa majesté a cependant cru devoir en charger un de ses serviteurs les plus dévoués. Il s'agit uniquement, madame la Princesse, de vous demander si vous connaissez ce bijou. »

C'était le chaînon de son collier que la princesse avait donné avec tant de regret dans une heure fatale. Ses yeux se troublèrent, et un froid glacial serra son cœur.

« L'expression de vos regards, continua

Firley, confirme malheureusement un fait dont personne ne peut douter après avoir vu une seule fois la parure dont ce bijou faisait partie. »

« Et quand je le reconnaîtrais? » demanda Anne en s'efforçant de montrer sa froideur et sa fierté habituelle, mais d'une voix étouffée et le sein oppressé.

— « A dire vrai, Madame...., on pourrait croire que la personne chez qui cet objet a été trouvé....., qu'un pareil présent fait par vous...., que la destruction d'une parure à laquelle vous attachiez avec raison tant de prix....., que ces circonstances, réunies à d'autres, se rapportent à des choses du moins fort étranges. »

« Et à quoi pense-t-on que tout cela se rapporte? » demanda la princesse en réunissant toutes les forces de son âme contre la tempête qui approchait.

— « Ne le demandez pas, Madame; c'est un mot important, que je voudrais ne pas prononcer: car, si je le faisais je ne pourrais plus le rappeler, et ses suites seraient..... la honte et la mort. »

Anne frémit et demeura muette. Elle commençait à se douter que son ennemie avait profité du seul instant où, après tant d'années de méfiance et de précautions, elle avait cédé momentanément à la faiblesse de son sexe pour préparer le coup qui venait la frapper. Quoiqu'elle ne fût pas coupable de l'acte, une voix intérieure lui disait qu'elle ne l'avait ni repoussé ni ignoré, et quoique la surprise ne lui permît pas de mesurer toute l'étendue du malheur qui la menaçait, elle sentait cependant qu'il lui serait bien difficile de sortir d'une pareille accusation avec tout l'éclat de son honneur. Le vaivode toujours balançant continua :

« Cette affaire est trop importante pour que l'on n'accorde pas à toutes les personnes qui y sont compromises les moyens de se justifier. D'après cela, vous serez, si vous le désirez, confrontée avec l'individu qui vous accuse. »

La vaivodine n'ayant rien répondu à ce discours, Firley poursuivit ainsi :

« Comprenez-moi bien. Le roi ne désire

pas que vous le soyez. Je ne remplis point auprès de vous en ce pénible moment des fonctions judiciaires. Je suis venu au contraire comme un médiateur chargé par mon maître de vous détourner de toute démarche publique dans le cas où vous ne vous sentiriez pas parfaitement innocente. »

« Je remercie le roi, répondit la princesse en s'efforçant de soutenir le sentiment de l'humiliation par l'orgueil de la naissance. Je remercie le roi de ce qu'il épargne à la fille des Piast la honte d'être placée en face d'une voleuse, et je crois que ma dignité m'ordonne d'accepter une faveur que je pourrais exiger comme un droit. »

« Si j'étais votre juge, et je ne le suis pas, je vous ferais remarquer que votre discours démontre que votre accusatrice ne vous est pas inconnue; mais je ne dois pas m'emparer d'un mot prononcé inconsidérément pour prouver ce qui auparavant n'était déjà que trop clair. »

« Si cela vous était si clair, un homme d'état aussi expérimenté que le vaivode de Lublin aura sans doute vu non moins cela

rement que, si je connais cette vieille femme, chose que je crois au-dessous de moi de nier, et si de cette circonstance on tire des conclusions que je ne veux point chercher à deviner, ces mêmes conclusions doivent s'étendre aussi sur d'autres personnes, et que, par suite de l'enquête par laquelle votre magnanime maître croit humilier la race des anciens rois, l'honneur de sa propre maison pourrait bien être compromis. »

« Je vous comprends, Princesse, dit Firley après un moment de réflexion, et je ne vous conseillerais pas de vous fier à un pareil espoir. La déposition de l'accusée ne parle que de vous. Il n'est question que de vous dans tous les renseignemens que l'on a obtenus. Ce n'est pas à moi à décider jusqu'où peuvent s'étendre les soupçons de mon maître; en attendant, si la supposition que vous admettez en faisait partie, et si elle était fondée, ce que je suis loin d'avouer, je ne vois pas quel avantage vous en pourriez tirer. Vous n'ignorez pas, Madame, que par sa position élevée le trône attire les

regards du monde, et que le scandale qui part du trône est un scandale pour le monde entier. Croyez-vous que le roi Sigismond-Auguste ignore qu'il est de son devoir de maintenir la pourpre sans tache afin qu'elle ne soit pas avilie aux yeux du peuple? Soyez sûre, Madame, qu'il écoutera la voix de ce devoir, quelque douloureux qu'il puisse être pour son cœur, et qu'il ne violera pas celui que lui imposent à la fois la voix du sang et le serment solennel qu'il a prêté à une mourante. Vous gardez le silence, madame de Podolie? Vous sentez que ces motifs ne parlent pas pour vous comme pour celle à qui vous avez fait allusion. N'arrachez donc pas le voile à des choses que le roi ne veut pas, n'ose pas voir. Ne vous épuisez pas en vains efforts pour appeler le châtiment sur la tête de celle qui ne peut en recevoir de ce côté-ci du tombeau. Une ombre épaisse couvre encore ce qui s'est passé. Un hasard.... dirai-je heureux ou malheureux? a fait tomber dans les mains du staroste de Samborz ce bijou accusateur, et la fidélité qu'il de-

vait à son maître a seule pu ouvrir la bouche de l'infortuné, que désormais l'honneur fera vis-à-vis de tout le monde. »

En entendant prononcer le nom d'Hippolyte un effroi soudain s'empara d'Anne de Mazowie. Ses joues pâles se couvrirent d'un vif incarnat; ses yeux brillèrent. Le vaivode continua :

« C'est pourquoi... je pense, Madame, qu'il n'est pas convenable de tirer cette affaire de l'obscurité dans laquelle il vaut mieux qu'elle demeure ensevelie à jamais, puisque, pardonnez mon observation, vous ne pourriez tirer aucun avantage de sa publicité, si je dois en juger d'après tout ce que je vois. Vous n'êtes pas d'ailleurs sans protection auprès du monarque, que vous pouvez à bon droit appeler magnanime. Il se doute des piéges qui vous ont été tendus. Votre haute naissance vous donne en outre des droits à la faveur de Sigismond-Auguste, qui ne verrait qu'avec regret une maison qui a si long-temps occupé le trône humiliée dans ses descendans. Votre fille lui est chère, et il ne voudrait pas la dés-

honorer dans la personne de sa mère. En conséquence, si vous avez un seul mot de prière à adresser au roi... je vous répète que je ne me présente à vous ni comme juge, ni comme accusateur, ni comme témoin... Si vous croyez avoir besoin de la clémence du roi... vous n'êtes pas une accusée d'un rang ordinaire... En ce cas, confiez-moi votre demande, et moi, Jean Firley, je vous garantis qu'elle n'aura pas été exprimée en vain. »

Le maréchal avait mis toute la douceur qu'il avait pu dans un discours dont le but avait été de tranquilliser la princesse; mais celle-ci répondit :

« Quoique je ne doute pas de la validité de votre garantie, M. le Vaivode, et d'autant moins qu'elle vous a été sans doute dictée par celui de la générosité duquel vous me répondez d'une manière si positive, cependant Anne de Mazowie ne vous importunera pas d'une pareille commission, et ne sollicitera pas la clémence d'un Jagellon, dont la fille de Piast ne saurait avoir besoin. En attendant, si vous craignez,

serviteur zélé, de reparaître devant votre maître sans lui porter de réponse, vous pouvez lui apprendre que la fille du duc Conrad vous a dit que ce qui est arrivé n'est qu'une juste rétribution de ce que ses ancêtres ont fait aux miens ; que le sang de mes frères crie encore vengeance à la face du ciel, et que tout est permis contre l'ennemi de sa race. »

« Ce sont là les paroles, dit Firley surpris, que je dois rapporter au juge qui tient le glaive prêt à vous frapper ! »

— « Ces paroles, et point d'autres. »

— « Vous le voulez, il le faut donc. Je vous arrête de par le roi. »

La seule réponse qu'il reçut fut un regard dédaigneux.

« Prenez encore cette nuit pour réfléchir, reprit-il ; ce n'est pas à l'oreille d'un ennemi que vous avez confié le mot inconsidéré que votre colère a proféré, et celui à qui je dois le rapporter possède la plus belle vertu des rois. »

La fille des Piast, comme si elle était encore environnée de tout l'éclat de son

rang et d'une réputation sans tache, fit au maréchal un geste pour qu'il se retirât, et Firley la quitta rempli d'étonnement en voyant sa tranquillité en face d'une accusation si grave, tranquillité à laquelle le citoyen d'une république aristocratique et le chef d'un parti ne pouvait s'empêcher d'accorder une certaine admiration.

CHAPITRE VI.

Plus les efforts avaient été grands qu'Anne de Mazowie avait faits pour cacher en présence du maréchal de la cour la sensation horrible que lui faisaient éprouver une si profonde humiliation et le renversement de toutes ses espérances, plus elle la ressentit avec force quand elle se retrouva seule avec sa conscience. Sa tête se penchait sur sa poitrine; sa démarche n'était plus ferme et fière comme autrefois. Elle s'avança vers la fenêtre en chancelant, comme si elle eût craint d'entendre les pas

de la femme courageuse que le malheur n'avait jamais pu faire fléchir, tant que le crime ne s'y joignit pas. Elle jeta les yeux sur la cour devenue déserte, et à la lumière de la lune elle aperçut les hallebardes des soldats qui cernaient sa maison. Elle entendit donner la consigne de ne laisser entrer ni sortir personne de cette maison sous aucun prétexte sans un ordre par écrit. Alors le sentiment de sa honte la saisit avec une double force, et elle murmura tout bas :

« Voilà donc où j'en suis venue! La descendante de Boleslas III est prisonnière dans la ville de ses pères!... Elle est prisonnière et elle se sent coupable!... Jagellons, vous avez vaincu! Et toi aussi, monstre couronné, plein d'hypocrisie, tu as vaincu!... Hélas! pourquoi faut-il que je l'avoue? La fille des Piast est tombée d'une manière indigne d'elle! Il avait raison ce prêtre quand il me disait de ne pas traverser ce seuil, au-delà duquel la trahison et le malheur seuls m'attendaient! Je n'ai pas voulu l'écouter. Aveugle et insensée que

j'étais, je me suis livrée sans défense à ma cruelle destinée. Oui, j'étais insensée ; car comment ai-je pu croire que la vérité pouvait parler où règne le mensonge? Et cependant tout n'était pas mensonge ; le bien seul l'était : le mal s'est vérifié. »

Elle venait de voir passer un homme à l'approche duquel les coups de hallebarde frappés contre la terre indiquèrent un militaire d'un grade élevé. Après avoir échangé quelques mots avec le poste, il s'était éloigné et paraissait contempler dans une triste rêverie et les bras croisés, la partie de la maison habitée par Hélène. Un rayon de la lune qui tomba sur sa figure lui fit reconnaître le staroste de Samborz.

« Non, tout n'était pas mensonge, répéta la princesse avec la joie du désespoir. *Une* prédiction était vraie. Celui qui contemple ces murs qui renferment celles qu'il a livrées à la destruction, n'est-il pas l'homme qui se disait l'ami de la maison, qu'il renverse avant qu'elle ne se soit relevée de ses ruines ! Il voulait appuyer sa cabane contre les piliers de cette maison, et main-

tenant qu'elle est tombée, il regarde de loin son ouvrage... Son ouvrage! Qu'ai-je dit? N'est-ce pas bien plutôt le mien? Jamais je ne me repentirai des projets que la vengeance et une juste fierté ont fait naître. Je ne me repens que d'une chose, c'est d'avoir pu un seul instant croire à la sincérité d'une hypocrite Italienne, et d'avoir mis moi-même les armes à la main de ma mortelle ennemie! »

Nous ne répéterons pas le reste de ce monologue, dans lequel l'infortunée princesse, déçue dans tous ses projets, dupe et sans défense, exhalait ses regrets et sa colère. L'image de Boratynski se présenta encore une fois à ses yeux dans les ombres de la nuit. Sa vue augmenta sa fureur; elle se demanda s'il venait insulter à son malheur en lui montrant une insultante pitié.

« Qu'il vienne! s'écria-t-elle, et je lui ferai voir que les ruines de ma maison sont encore trop illustres pour lui servir d'asile. »

D'un pas ferme, elle se dirigea vers la chambre d'Hélène. Les premiers mots

qu'elle prononça dissipèrent le sommeil dont les pavots bienfaisans commençaient à fermer les yeux de sa malheureuse fille. Elle déroula sans pitié devant ses regards l'affreux tableau du présent et de l'avenir; et ce ne fut que quand elle eut étouffé jusqu'au moindre rayon d'espérance dans le sein d'Hélène, qu'elle s'éloigna pour aller, dans la solitude de son propre appartement, invoquer tout l'orgueil de son âme pour soutenir les événemens que la matinée suivante devait amener.

Elle arriva, cette matinée, après une longue nuit privée de sommeil, et avec elle le vaivode de Lublin. Cette fois, il entra dans la chambre de la princesse sans se faite annoncer. Il la trouva pâle, troublée; et sa robe qui était la même qu'elle portait la veille au soir, indiquait qu'elle n'avait pas même essayé de trouver le repos qui l'avait fui. En attendant, son regard et son maintien étaient redevenus impérieux; le ton de sa voix était mesuré, et elle paraissait décidée à tout faire ou à tout supporter.

« Vous n'avez pas d'excuse à m'offrir, M. le Maréchal de la cour, répondit-elle au discours qu'il avait essayé de faire en entrant. La chambre d'une prisonnière ou son cachot sont de droit ouverts à ceux qui viennent lui annoncer des arrêts judiciaires, ou bien, si vous l'aimez mieux, aux médiateurs officieux. »

« Madame, reprit Firley en s'efforçant de vaincre sa susceptibilité, vous avez hier rejeté trop positivement ma médiation pour que vous puissiez vous attendre à retrouver en moi aujourd'hui autre chose qu'un juge, autant au moins que le haut rang que j'occupe près de la couronne, ainsi que le caractère de celui que je représente auprès de vous, me permettent d'employer cette expression. »

« Je ne doute pas, répondit Anne, que vous ne me fournissiez l'occasion de me louer du choix que votre maître a fait du vaivode de Lublin, ainsi que de la clémence avec laquelle il condamne le dernier rejeton d'une race dont la présence ne saurait être agréable à la sienne. »

« Je vous apporte en effet, Princesse, une grâce. S'il en était autrement, je ne me serais pas chargé de la commission, et peut-être n'aurais-je pas paru ce matin devant vous, si le maréchal de la couronne avait jugé convenable de rapporter textuellement les paroles prononcées par une dame dans un moment de colère. »

— « Je vous ai déjà déclaré que je ne désire point les égards du roi, et bien moins encore ceux de son serviteur, fût-il un des premiers, comme vous vous vantez de l'être, et un de ceux en qui il met le plus de confiance. C'est pourquoi je vous prie d'annoncer sans détour à la princesse de Mazowie ce que le roi Sigismond lui ordonne. »

« Le roi Sigismond pense que le séjour de sa capitale ne saurait vous être agréable après ce qui est arrivé, et il en conclut que vous devez désirer d'habiter une province éloignée. Il vous accorde en conséquence d'avance son approbation de la résolution que vous prendrez. »

« Il faut convenir, Monsieur, que ce

n'est pas inutilement que vous avez visité les cours de l'Occident, d'où bien des nouveautés ont été apportées dans notre patrie. Il serait difficile en effet de prononcer un arrêt d'exil en paroles plus flatteuses. Cependant, M. le Vaivode, qu'arriverait-il si je n'avais point d'envie de m'en aller et si je ne voulais pas profiter de l'approbation si généreusement accordée d'avance par le roi? »

« Alors, Madame, répondit Firley dont la patience commençait à s'épuiser, je crois que le roi ordonnerait. »

— « Il ordonnerait! C'est là un mot auquel mon oreille est peu accoutumée. Une femme de la plus haute naissance se verrait bannie sans avoir été entendue et sur le témoignage d'une misérable inconnue! »

— « Il est vrai qu'on a de la peine à se persuader qu'aucune liaison ait pu exister entre l'illustre veuve de mon collègue Léon Odrowonz, entre la fille et la sœur des ducs de Mazowie, et la misérable inconnue dont vous parlez. En attendant, comme

cette liaison est incontestable, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même de ses suites. »

— « En vérité ! sachez donc qu'à cette cour il ne manque pas de grands, d'augustes exemples d'un pareil oubli de son rang, et que mon intention est de les mettre dans tout le jour qui leur convient. »

— « Vous paraissez, Madame, faire de nouveau allusion à une chose dont il ne peut ni ne doit être question : car je vous répète qu'il n'a jamais été question que de vous dans la pénible commission que j'ai reçue, et dont je vous assure, quelque honorable qu'elle soit, que j'aurais volontiers cédé le soin à un autre. »

« Quoiqu'il soit au-dessous de ma dignité, dit la princesse, de souffrir une confrontation avec cette misérable femme, j'y consens néanmoins afin que chacun reçoive le lot qui lui est dû. »

« Il est trop tard, répondit Firley ; hier on vous l'offrait, et vous l'avez refusé : aujourd'hui..... la vieille s'est évadée. »

« Evadée ! s'écria la princesse. Puis elle ajouta plus tranquillement et d'un ton dédaigneux : Mais on a fait sagement d'éloigner un témoin si bien instruit, soit qu'on l'ait fait par la fuite ou par tout autre moyen plus certain encore pour assurer le silence de ceux qui ne *doivent* pas parler. L'un et l'autre est facile à ceux qui jouissent du pouvoir. »

« Il est possible, dit le maréchal de la cour sèchement, qu'il ait plu à sa majesté de l'ordonner ainsi ; mais il n'appartient ni à vous ni à moi de juger les actions ou les motifs du roi. »

— « Il ne me conviendrait pas de me plaindre quand la ruse guide l'épée de la justice et l'éloigne de la tête des vrais coupables pour la faire tomber sur celle qu'il plaît d'accuser. On a su prudemment dérober à la honte ceux qui pouvaient la faire rejaillir sur le juge lui-même ; mais la fille des Piast est une victime que l'on peut immoler sans danger. »

— « C'est précisément pour que l'épée

de la justice ne vous atteigne pas que celui que vous outragez a agi comme il l'a fait. Quant aux moyens que vous supposez, mon royal maître les dédaigne. La bouche de l'accusatrice n'est point fermée. Il serait facile de la faire comparaître, si cela était nécessaire, pour vous convaincre d'une faute que tant de circonstances donnent lieu de soupçonner. Cessez donc, Madame, de combattre imprudemment une longanimité qui, loin de vouloir vous punir, accorde à l'illustre accusée un repos qui convient à son âge et à son état de veuve, qui lui donne pour prison un château magnifique, pour fidèle société sa fille, et son gendre pour gardien. »

Comme le maréchal achevait ces mots, Hélène entrait à pas lents dans la chambre. Elle entendit la fin de son discours, qui démontrait à la fois la magnanimité de Sigismond et l'intérêt qu'il ne cessait de prendre à elle ; mais l'espérance ne pouvait plus entrer dans ce cœur que la cruauté de sa mère avait brisé la veille au soir. Muette et tranquille, elle se tenait la tête penchée,

et un sourire de tristesse brilla à travers les nuages qui obscurcissaient son front. La princesse regardant sa fille avec un air de hauteur lui dit :

« L'avez-vous entendu, Mademoiselle ? Si le noble staroste de Samborz, car c'est lui que le roi me destine pour geôlier, vous trouve encore digne de recevoir sa main de chevalier, le seigneur Sigismond, dans sa grâce inépuisable, veut bien accorder à l'héritière du duc Conrad un asile dans le royaume de ses ancêtres. »

Un profond soupir fut toute la réponse d'Hélène ; mais Firley reprit d'une voix plus élevée et même avec un peu de vivacité :

« Il n'y a que vous seule, madame de Podolie, qui puissiez méconnaître avec tant d'opiniâtreté les intentions d'un monarque qui avec la plus noble abnégation cache sa mortelle douleur au fond de son cœur grièvement blessé, qui ne veut point rendre le mal pour le mal, et qui dompte ses sentimens d'homme et de roi, afin que la

vengeance puisse cesser d'étendre autour de lui ses ravages. »

« Le roi est jeune encore, dit Anne, et je conçois qu'il renonce à une haine qui trouble ses plaisirs ; mais pour moi, il ne m'est pas aussi facile d'oublier un sentiment que je nourris depuis tant d'années et qui doit son origine à mes griefs. Je refuse donc le pénible bienfait du roi, l'asile qu'il m'offre et le gardien qu'il me donne. »

« Je vous plains, Mademoiselle, dit le vaivode en se tournant vers Hélène. Votre malheur me touche infiniment : car en ce cas, Madame, ajouta-t-il en s'adressant à la princesse, les états soumis à Sigismond II ne vous accordent point de demeure, et il faudra que vous cherchiez au-delà de leurs frontières un lieu où vous puissiez continuer à vous livrer à vos pensées criminelles et à vos vaines illusions ; un lieu où tôt ou tard le repentir vous trouvera, qui ne manque jamais d'atteindre les cœurs ingrats et endurcis. »

— « Il n'y a qu'un prince qui puisse avoir

le droit de parler en ces termes à une princesse ; où est le roi ? »

— « Il est parti ce matin pour Wilna, afin de se joindre au convoi funèbre de la reine Barbe, qui doit reposer dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Du reste, Madame, vous voyez en moi celui que le roi a chargé non-seulement de vous signifier ses volontés, mais encore de les exécuter. »

La princesse lui jeta un regard plein d'un feu sombre ; après quoi elle dit :

« Et Zebrzydowski ! Me sera-t-il permis de revoir encore cet ancien serviteur de ma maison ? »

« L'évêque de Cujavie est en route pour Vienne, pour y faire, d'après la résolution du roi et le désir des états, la première demande de la main de l'archiduchesse Catherine, veuve de François Gonzague, duc de Mantoue. »

Quand le vaivode, après avoir prononcé ces mots, leva les yeux sur la dame de Podolie, il frémit en voyant l'expression qui

se peignait sur sa physionomie. Il recula de quelques pas, et il dit :

« Ma commission est terminée. D'après l'ordre du roi, je vous remets dans les mains de celui à qui votre garde est confiée. Puisse-t-il obtenir ce que j'ai vainement désiré. »

A ces mots, il s'inclina profondément, jeta un regard de compassion sur Hélène, et se retira. L'instant d'après, le capitaine de la garde entra. C'était Hippolyte Boratynski. Il s'approcha d'un pas tremblant, les yeux fixés sur la princesse, et comme s'il eût voulu juger, par l'accueil qu'il allait recevoir dans ce moment décisif, du sort qui était réservé à son amour. Hélène s'avança vers lui; ses bras s'ouvrirent involontairement; elle paraissait vouloir se jeter sur le sein qui seul pouvait lui offrir une protection ; mais bientôt ses bras retombèrent d'eux-mêmes, et elle demeura immobile, la tête penchée et offrant l'image du désespoir. La princesse alla au-devant d'Hippolyte, et lui dit avec une apparente modération :

« Vous voilà donc, vaillant Staroste de Samborz ? Venez-vous, M. Boratynski, vous réjouir de l'effet de votre zèle empressé ? Prétendez-vous vous rendre encore plus digne des louanges et des récompenses du roi en exécutant avec cruauté ses ordres tyranniques sur des dames sans défense ? ou bien, ainsi que je crois le deviner d'après vos traits, votre intention est-elle de vous excuser, et d'augmenter encore le malheur que vous avez causé par une pitié dont je vous dispense ? »

« Je n'ai aucune des intentions que vous me supposez, Madame, dit Boratynski d'une voix incertaine. Des événemens bien funestes ont eu lieu, et mon cœur succombe presque sous leur poids. C'est le hasard qui m'a entraîné dans les circonstances qui ont marqué ces derniers jours. Mais mon devoir a parlé, et je ne m'en plains pas ; car il m'a soutenu dans des momens bien pénibles, et il me procure aujourd'hui le plus beau droit, celui de pouvoir réparer comme homme le mal que j'ai été obligé de faire comme citoyen. Je

ne viens point remplir un ordre tyrannique. Comment le pourrais-je contre vous, à qui j'ai toujours porté un respect filial, contre la mère d'Hélène! Mon roi ne m'a point imposé un devoir si pénible. Dans sa bonté, il m'a accordé la joie de vous emmener loin d'ici, où tant de souvenirs pénibles doivent vous frapper. Il m'a permis d'être votre appui et votre soutien dans des jours de douleurs. Il vous confie aux soins d'enfans tendres et respectueux, afin que, sous la douce influence de l'amour et de la fidélité, votre cœur profondément blessé puisse recouvrer la santé, car les plaies du cœur ne sont point inconnues au roi. »

« Je vous dois une réponse à une offre pareille, dit Anne avec fermeté, mais sans amertume. Je pardonne à votre jeunesse, et à une passion que mon mari avait imprudemment nourrie par son approbation, si vous croyez qu'il dépende de vous de guérir les blessures de mon cœur; mais vous vous trompez. Je connais mon droit. Vous vous doutez, je pense, jusqu'où j'ai porté mes espérances, et vous voyez ce que j'obtiens.

Vous ne devez donc pas être étonné si je ne regarde pas comme un dédommagement suffisant ce que je n'aurais jamais voulu accepter. Ne froncez pas le sourcil, M. de Samborz; ne prenez pas un air si sombre. Vous êtes un honorable gentilhomme : plus d'une demoiselle polonaise serait heureuse de votre main ; mais elle n'est pas destinée à la descendante du duc Conrad, à celle à qui même de loin on a fait voir une couronne. Et ce qu'heureuse elle n'aurait pas voulu prendre, il ne lui convient pas de l'accepter après avoir été dédaignée. »

« Dédaignée! interrompit Hélène d'une voix tremblante. O jamais je n'ai désiré ce que l'on a feint de vouloir me forcer à accepter. Je n'ai point été dédaignée, ma mère; et, heureuse, je n'ai jamais cessé de désirer ce qu'un amour fidèle m'offre aujourd'hui, que je suis infortunée. »

« Tu n'as que trop raison de dire que tu es infortunée ; mais songe que la fierté, dont le bonheur peut se passer, ne doit jamais abandonner les malheureux afin de les préserver de l'abaissement. Les choses

en sont venues où elles devaient venir. La race des Piast va disparaître du pays de ses aïeux. Qu'elle s'éloigne donc avec dignité, et qu'elle ne se laisse pas souiller aux yeux du monde par l'humiliante pitié de ses ennemis. »

« Vos paroles sont cruelles, dit Hippolyte. Vous opposez une fierté dédaigneuse à un fidèle attachement, et les images depuis long-temps effacées des temps passés à la vie heureuse qui vous est offerte par ma main. Mais il n'en sera pas ainsi ; vous ne détruirez pas votre propre bonheur et celui d'Hélène. Je réclame celle qui est mon épouse devant Dieu et devant les hommes. Personne ne me l'arrachera. »

A ces mots, il saisit la main d'Hélène et l'attira sur son cœur. Celle-ci, les yeux baignés de larmes, tourna un regard suppliant vers sa mère, qui dit :

« Eh bien, je la laisse décider elle-même. Si elle m'abandonne pour former un lien qui m'est odieux, elle sait quelle est la dot que je lui destine. Qu'elle choisisse donc entre l'exilée et vous, entre l'amour et la

malédiction d'une mère, à qui l'on a tout ôté et que l'on veut priver encore de son unique enfant. »

A ce discours, Hélène se débarrassa lentement des bras de son amant, et, s'approchant en silence de la princesse, elle se pencha sur la main que celle-ci lui tendait; mais Hippolyte s'écria :

« Tu peux donc ainsi me quitter, Hélène? Tu oublies les paroles que toi-même as prononcées : Nous resterons fidèles jusqu'à la fin ! »

« Et ne sommes nous pas à la fin ? répondit-elle d'une voix presque éteinte. Le devoir vient de me montrer le but au-delà duquel il n'y a point d'espérance. Puis levant au ciel ses yeux baignés de larmes, elle ajouta : Regarde-moi, bienheureuse, regarde-moi. N'est-ce pas là ce que tu voulais dire. Donne-moi maintenant ton second legs, la patience et la résignation, afin qu'elles me soutiennent pendant une vie entière sans joie et sans espoir. »

« Allez donc, s'écria Boratynski dans l'excès de sa douleur, et en s'adressant à la

princesse : Poursuivez votre route funeste en foulant aux pieds les seuls cœurs qui vous aient aimée. Sacrifiez aux épouvantables idoles de l'ambition et de la vengeance cette innocente colombe. Finissez ainsi que vous avez commencé. Demeurez l'ennemie de vous-même et du genre humain, dont vous vous séparez dans votre coupable orgueil ; et quand un jour vous vous trouverez seule, quand pas une voix aimante ne répondra dans le vaste désert que vous vous serez fait à votre cri de désespoir, puisse alors mon image menaçante se présenter à vos yeux, et vous reprocher la perte de tout ce que j'avais de cher au monde. »

« Épargnez ma mère, dit Hélène. Songez qu'elle n'a plus que moi, qu'elle est âgée et qu'elle a tout perdu. Mais toi, tu es jeune encore, tu as une longue vie devant toi. L'espérance te sourit ; tu resteras dans ta patrie. Tu y seras un homme respecté et un brave chevalier ; mais ne m'oublie pas. Songe que je vais habiter des terres tristes et inconnues. N'oublie pas celle qui

n'aura point d'asile et qui songera toujours à toi. »

« Ma fille, dit Anne d'une voix affaiblie, qui indiquait que son âme, quoique inébranlable, éprouvait involontairement le pouvoir de la nature, ma fille a fait le choix qu'elle devait faire. Suivez son exemple, Chevalier. La nécessité vous sépare : elle a reconnu sa voix. Ne rendez donc pas plus difficile à celle que vous aimez le sacrifice qu'elle fait ; car..... je sens que c'en est un pour elle. »

Hippolyte s'avança encore une fois pour saisir son amante dans ses bras ; mais elle s'éloigna.

« Oui, c'est un sacrifice, dit Hélène d'une voix douloureuse. C'est celui d'une vie entière et qui n'est encore qu'à son aurore ; mais je l'abandonne cette vie ; car quel charme pourrait-elle avoir si le repentir l'empoisonnait ? Laisse-moi donc, Hippolyte. Renonce à celle qui ne pourrait jamais être à toi sans partage ; ne la retiens pas ; car même dans tes bras le désespoir la surprendrait au souvenir de sa mère

exilée et malheureuse. Je te quitte maintenant avec toute la pureté de mon cœur, et tu te rappelleras toujours sans regret une amante qui ne t'a abandonnée que pour rester digne de toi. Adieu, Hippolyte, adieu. Nous nous reverrons au-delà du tombeau. »

La princesse quitta le jour même la capitale dans le plus grand secret. Un blâme universel l'accompagna. La profonde douleur de son amant, et la compassion de toutes les personnes vertueuses suivirent la malheureuse Hélène.

CHAPITRE VII.

Les vues de Bonne de Milan étaient remplies : elle avait détruit le bonheur de tous ceux qui l'entouraient, et sur les ruines de ce bonheur s'élevait l'édifice de ses propres projets. Catherine d'Autriche était arrivée pour remplacer une sœur charmante et l'aimable Barbe. Sigismond-Auguste, qui avait renoncé à toute espérance de félicité, lui donna une main que n'accompagna pas son cœur. Les fêtes du mariage et du couronnement de la nouvelle reine furent très-brillantes; mais la froideur de l'é-

poux, jointe aux habits de deuil qu'il ne voulut pas déposer, même dans un jour si solennel, étaient peu d'accord avec la pompe de la fête. Aussitôt qu'elle fut terminée Hippolyte se présenta devant le roi pour prendre congé de lui :

« Vous partez, lui dit Sigismond, pour cacher dans la solitude la douleur d'une espérance déçue. Vous fuyez le lieu où vous ne trouvez plus ce que vous avez perdu, et vous cherchez le repos près du foyer domestique d'un frère, d'un ami, dans le château de vos encêtres. Notre destinée est moins heureuse. Dans ce palais, qu'il ne nous est pas permis de fuir, tout nous offre le souvenir du passé et la comparaison avec le présent. Nous envions votre sort, M. le Staroste, quoique vous ne soyez pas heureux, nous vous envions l'avantage de pouvoir en liberté exhaler vos douleurs dans le sein de l'amitié, tandis que la dignité de notre rang ne nous permet pas la plainte, qui ne rencontrerait qu'une froide compassion, ou pis encore peut-être. Allez donc, nous ne vous retenons pas. Vos

services seraient trop chèrement achetés à nos yeux au prix de votre repos. »

Après ces adieux touchans, Hippolyte Boratynski quitta la cour pour n'y plus retourner. Il passa le reste de ses jours au château de Boratyn, loin de ce monde, qui à la fleur de ses ans avait déjà trompé toutes ses espérances. La mort lui ayant enlevé son frère Pierre, il reporta son avenir sur ses enfans que ce frère lui avait recommandés. Ses années s'écoulèrent dans une vie simple et patriarcale. La satisfaction d'avoir rempli tous ses devoirs soutint son courage jusqu'au moment où il alla rejoindre dans un monde meilleur la bien-aimée de son cœur, qui déjà l'y attendait.

De toutes les personnes qu'il avait connues dans le temps de sa vie agitée, il ne conserva de relations qu'avec Walenty Bielawski, qui, plus heureux que lui, avait épousé sa chère Tofia, avec qui il habitait la ferme que le vieux Étienne leur abandonna.

En attendant, si la reine-mère s'était

flattée que Sigismond-Auguste, détaché de tous ses liens, se soumettrait à la tutelle à laquelle il n'avait pas offert une très-vive oposition lors de sa plus tendre jeunesse, elle fut bientôt désabusée. Les malheurs qui l'avaient frappé, sans changer le fond de son caractère, avaient néanmoins endurci son cœur par les cicatrices qui s'étaient formées sur les plaies profondes que ces malheurs y avaient faites. Vainement cherchait-il parfois dans l'éclat des fêtes et de la dissipation à s'étourdir sur ses peines; tout lui annonçait qu'il n'y avait plus de bonheur pour lui sûr la terre. Des motifs politiques l'avaient engagé à placer Catherine sur le trône à côté de lui; mais dès les premiers jours de leur union il ne lui cacha point que c'était à eux et non au choix de son cœur qu'elle devait le titre de reine. Le mauvais état de sa santé et son extérieur peu agréable augmentèrent l'aversion du roi pour elle, et bientôt elle alla au point que la nouvelle reine s'éloigna de la cour pour se retirer dans la ville de Radow.

Des raisons puissantes avaient engagé Si-

gismond à cacher aux yeux du monde les crimes de sa mère; mais son éloignement pour elle en prit des racines d'autant plus profondes. Toutes les tentatives de Bonne de Milan pour recouvrer son ancien pouvoir sur son fils furent inutiles et n'eurent pour résultat que de l'humilier davantage. La mère et le fils ne se remontraient presque jamais sans se dire mutuellement les paroles les plus dures. Peu à peu Bonne cessa de se montrer à la cour. Elle se retira d'abord à Gomolin, et ensuite à Varsovie. Ce ne fut pourtant que fort tard que cette femme ambitieuse se convainquit que ses efforts seraient vains, et que dans ce fils qu'elle s'était flattée de trouver si facile à mener, elle ne verrait désormais qu'un maître sévère, que le sentiment de sa dignité empêchait seul de se livrer à son indignation; et lorsque enfin elle ne put douter de l'anéantissement total de son crédit, elle résolut de quitter la Pologne, et de se fixer pour le reste de ses jours dans sa principauté héréditaire de Bari, dans le royaume de Naples. Son départ, ou pour mieux dire l'en-

lèvement de ses trésors, éprouva une grande résistance de la part du sénat et de l'ordre équestre; mais le roi, à qui sa présence était fort à charge, parvint à écarter ces obstacles, et elle quitta Varsovie le 1er février 1556, après avoir fait partir en secret, deux ans auparavant, pour l'Italie, les richesses qu'elles possédaient, et qui étaient fort considérables pour le siècle. On assure que l'argent comptant seul qu'elle emporta du royaume se montait à sept millions de florins polonais, somme qui, d'après la valeur du marc d'argent, vaudrait aujourd'hui plus de cinquante millions de francs. La plus grande partie de ces richesses provenait de la vente des places et des dignités de l'état pendant, les dernières années du règne de Sigismond le Vieux.

Le voyage de Bonne de Milan dans le royaume de son fils ressembla à une fuite. Elle faisait de longues journées avec toute la rapidité et les plus courts repos possibles. Elle cherchait surtout à éviter les regards du peuple, qui, selon l'usage, instruit à moitié seulement de ce qui s'était

passé, ajoutait foi aux relations les plus exagérées qu'on lui faisait sur l'auguste voyageuse. Aussi, quand par hasard elle était reconnue, l'accueil qu'elle recevait n'était rien moins que flatteur, et les cris qui suivaient sa voiture ne ressemblaient guère à des souhaits pour un bon voyage. En approchant des frontières de la Silésie elle apprit avec effroi qu'une troupe d'environ cent cinquante gentilshommes l'attendaient dans un bois, sous le prétexte de témoigner leur respect à la mère de leur monarque; mais, selon toute apparence, avec l'intention secrète de visiter ses effets et de s'approprier une partie de ce que, d'après le bruit général, elle enlevait à la république, et par conséquent à ces gentilshommes eux-mêmes. Plus on avançait, plus les avis devenaient inquiétans. En approchant de Cracovie, on assura que l'on avait vu plusieurs troupes de cavaliers se diriger vers l'ouest, et leur nombre était décuplé dans la bouche des nouvellistes. Le fait était vrai; mais les habitans des environs de la capitale ignoraient que ces

troupes avaient été envoyées au contraire par le généralissime pour prévenir un attentat possible contre la personne de la reine. En attendant, ces divers rapports l'inquiétaient au point qu'elle se crut entourée d'ennemis qui en voulaient sinon à sa vie, du moins à ses trésors. Afin de mettre ceux-ci en sûreté aussi bien que celle-là, on envoya les effets au-delà des frontières par des chemins de traverse, pendant que Bonne de Milan prenait une autre direction. Voyageant à cheval et avec une suite fort peu nombreuse, elle se hâta de gagner la Moravie afin de se rendre à Olmutz, où elle avait donné rendez-vous aux personnes chargées de conduire ses bagages.

Pendant une des journées les plus tristes de la fin de l'hiver, la reine-douairière de Pologne traversait la Haute-Silésie. Une pluie froide, mêlée de neige à demi fondue, tombait depuis le matin d'un ciel couvert de sombres nuages, et les chemins étaient devenus impraticables. Harassé de fatigue, de froid et d'humidité, on arriva vers le soir dans les montagnes boisées qui,

aux environs du château de Friedland, séparent le margraviat de Moravie de la principauté de Teschen. Les branches des sapins sous lesquelles on passait se débarrassaient de leur humide fardeau sur les têtes des voyageurs pressés; la boue, en rejaillissant du terrain, avait couvert les cavaliers et leurs chevaux d'une épaisse croûte. Certes, personne, à la vue de ces voyageurs dans un état si étrange, n'aurait reconnu la reine de Pologne, la veuve du monarque qui avait autrefois régné sur ces contrées. Le village de Friedland lui-même, qui ne consistait qu'en un petit nombre de misérables cabanes, n'offrait point de retraite où une dame du rang de Bonne Sforce pouvait convenablement passer la nuit.

Ne voulant point se faire connaître, et pensant peut-être que dans l'état où on la voyait, ces bons paysans, accoutumés à ne se figurer une reine qu'une couronne sur la tête, n'ajouteraient pas de foi à ses assurances, Bonne se contenta de faire demander dans la hutte où l'on s'était mis momentanément à l'abri, si le château était

habité et si l'on croyait que le propriétaire consentirait à donner un asile à des voyageurs saisis par le froid et l'humidité. La réponse fut douteuse. Le château et le territoire de Friedland appartenaient au duc de Ratibor, qui n'y venait jamais. Il y donnait à la vérité, depuis quelques années, l'hospitalité à une dame étrangère; mais il était fort incertain qu'elle voulût l'accorder à son tour aux voyageurs : car elle vivait dans la retraite la plus absolue, surtout depuis un malheur qu'elle avait en dernier lieu éprouvé, et qui l'avait précipitée dans la plus profonde douleur.

On ne laissa pourtant pas de s'adresser au château, et la dame fit répondre que les étrangers y seraient reçus sans difficulté s'ils voulaient se contenter d'un asile et de ce que pouvait offrir une maison nullement préparée, non plus que celle qui l'habitait, à recevoir des hôtes.

C'était avec une sensation pénible que la reine avait appris qu'elle se trouvait dans les états d'un prince de la maison de Piast, dont elle connaissait et l'aversion pour sa

personne et les motifs qui y avaient donné lieu; ce ne fut qu'à regret qu'elle se décida à entrer dans une maison qui lui appartenait. Mais la nécessité ne lui permettait pas de balancer. Elle résolut d'accepter l'invitation peu pressante qu'on lui faisait, après avoir recommandé aux personnes de sa suite une extrême discrétion sur son rang.

Ni l'aspect du château, ni l'accueil que les voyageurs y reçurent, ne leur donnèrent une haute idée des agrémens qui les y attendaient. Le pont-levis se baissa à la vérité à l'approche de la reine; mais personne ne vint au-devant d'elle qu'un vieil intendant dont le visage peu gracieux et les manières bourrues faisaient suffisamment connaître combien peu il était charmé de son arrivée. Il la conduisit en lui éclairant avec une lanterne sourde, par une vaste cour, qui, de même que les bâtimens dont elle était entourée, portait toutes les marques de l'abandon. Pas une voix, pas un pas humain ne retentit, et une seule lumière brûlait dans un étage souterrain d'une

espèce de tour contiguë à l'aile la plus éloignée de la partie où ils étaient.

Le sombre guide conduisait en silence les voyageurs par plusieurs longs passages, dont les rampes de fer paraissaient n'avoir pas servi depuis long-temps, dans une suite d'appartemens vastes, et qui ne contenaient d'autres meubles que ceux que l'on a coutume d'abandonner aux outrages des temps et de la poussière dans les demeures délaissées, parce qu'ils ne valent pas la peine d'être emportés. Les seules choses qui, dans cette habitation inhospitalière, offrissent un aspect réjouissant, étaient les feux qui de toutes parts brillaient dans les larges et hautes cheminées. Les voyageurs fatigués oublient à leur chaleur et à leur éclat, ce qu'ils avaient souffert pendant la penible route qu'ils venaient de faire, ainsi que la nuit incommode qu'ils allaient passer.

Les effets de la tempête, de la neige fondue et des mauvais chemins rendaient difficile de distinguer la maîtresse d'avec ses serviteurs : aussi le silencieux intendant ne parut-il pas s'inquiéter beaucoup de con-

naître le rang des nouveaux arrivés. Il leur dit en peu de mots qu'ils n'avaient qu'à s'arranger le mieux qu'ils pourraient, pendant qu'il allait chercher le peu de rafraîchissemens qu'il était en état de leur offrir dans un lieu où l'on voyait si rarement des étrangers. En effet, les mets dont il revint bientôt après couvrir une grande table de chêne placée dans une des premières pièces, n'offrirent-ils pas une bien grande variété. Les minces restes d'un assez maigre repas, et une cruche de sliwowica (eau-de-vie de prunes), ce fut là tout ce que l'on offrit à la reine de Pologne et à ses courtisans délicats; et si d'un côté le vieillard ne crut pas nécessaire de les exciter à faire honneur à ce festin, de l'autre il ne remarqua pas non plus l'orgueilleux dédain avec lequel les principaux d'entre cette troupe errante abandonnaient à leurs domestiques ce qui leur était ainsi présenté.

Livrée à de tristes réflexions auxquelles les objets dont elle était entourée donnaient une teinte plus sombre encore, la reine résolut de passer la nuit dans un fauteuil

près du feu, pendant que sa suite s'occupait, sous la direction de la dame Falczeska, starostine de Kobryn à tirer les vêtemens humides des sacs qui les renfermaient pour les faire sécher devant les cheminées. L'intendant était encore dans l'appartement, d'où il enlevait les restes du souper auquel on avait à peine touché, et il remarqua la riche broderie dont était orné le velours bleu qui servait de couverture à l'un de ces sacs. A la vérité la dame Falczeska s'empressa de se placer devant lui pour lui dérober la vue des armoiries royales; mais cette précaution parut superflue : car ses traits ne présentèrent pas la plus légère marque de curiosité, et il répondit avec son laconisme accoutumé et même avec un peu de grossièreté à la question que lui fit la dame d'atours, où sa maîtresse avait appris une pareille manière de recevoir des voyageurs de distinction?

Déjà les personnes de la suite de la reine commençaient à se livrer, dans les premières pièces de l'appartement, au sommeil dont ils avaient si grand besoin. Deux

d'entre eux veillaient appuyés sur une hallebarde et faisaient l'office de gardes de la porte. La dame Falczeska que rien ne pouvait empêcher de maintenir les priviléges de son rang, s'était placé seule dans l'avant-dernière pièce, où elle cherchait en vain le repos que le siége incommode sur lequel elle était assise ne lui permettait pas de trouver. La reine ne dormait pas non plus : elle ne pouvait pas se trouver à son aise sous le toit d'un Piast. Cette maison déserte lui paraissait l'emblême de la ruine d'une famille, dont sa main avait achevé la perte. Des fantômes semblaient glisser le long de ces murs dépouillés et la regarder d'un œil accusateur. D'autres images se joignaient encore à eux. Elle sentait qu'à son tour, une juste rétribution avait commencé pour elle ; et vainement cherchait-elle, dans un avenir qui lui promettait toutes les jouissances de la grandeur et du luxe, au sein de sa patrie, à repousser le désir de la puissance et de l'autorité qui pouvaient seules satisfaire son âme et qu'elle avait perdues pour jamais. Elle

venait de descendre d'un trône qu'elle avait occupé pendant trente-huit ans; fugitive, poursuivie par la haine d'un peuple qu'elle avait dédaigné, elle ne trouvait d'asile que ce château désert, où l'hospitalité lui était offerte à regret et où elle n'osait prononcer son nom de peur de se trouver entourée d'ennemis. A cette pensée, un frisson glacial la saisit, même à côté du vaste foyer. Elle s'enveloppa donc dans ses fourrures, impatiente de voir poindre le jour qui devait lui permettre de sortir de cette demeure inhospitalière, et la conduire à Olmutz où un accueil brillant était réservé à la parente de l'empereur, à la fidèle alliée de la maison d'Autriche.

Tout à coup la porte intérieure s'ouvrit, et l'intendant se présenta à l'improviste dans l'appartement. Les gardes de la porte qui luttaient avec peine contre le sommeil, le laissèrent passer en s'apercevant qu'il était seul, et quand il eut annoncé à la starostine qu'il venait de la part de la maîtresse de la maison, celle-ci, quoique contrariée d'être troublée dans son repos, crut

néanmoins devoir le conduire auprès de Bonne de Milan. Arrivé en sa présence, il dit, que sa maîtresse n'avait appris qu'à l'instant même qu'une dame de haut rang se trouvait au nombre de ses hôtes, et, mécontente de la réception qui lui avait été faite, elle l'invitait à l'honorer de sa société dans un lieu qui serait plus convenable pour elle que les appartemens déserts des princes de la race de Piast.

Ce message transmis à minuit parut étrange à la reine ; mais il lui tardait de quitter la chambre où elle se trouvait et des alentours qui offraient tant d'alimens à la tristesse de ses pensées. Elle sentait d'ailleurs que son véritable rang, qu'elle tenait beaucoup à cacher dans ce château, pouvait seule l'autoriser à refuser une pareille invitation. Elle se leva donc, et accompagnée de la starostine, elle suivit l'intendant. A un regard de la dame Falczeska, les deux hallebardiers les suivirent de loin, et les domestiques éveillés se levèrent de dessus leurs lits de paille.

Le vieillard, toujours muet, conduisit

les deux dames à travers des galeries retentissantes jusqu'à un escalier qu'il descendit. De longues galeries voûtées se présentèrent de nouveau à leurs regards, puis encore des escaliers; mais aucun de ceux-ci n'allait en montant, et les humides vapeurs qui s'élevèrent devant elles après qu'elles eurent descendu le dernier, leur indiquèrent qu'elles se trouvaient dans un souterrain. Alors Bonne rompit le silence.

« Où nous conduis-tu, vieillard? dit-elle. J'espère que tu n'as pas de mauvaises intentions. Les habitans du village savent que nous sommes dans ce château; s'il nous arrivait quelque malheur, on ferait des recherches, et les coupables seraient infailliblement punis. »

« Ne craignez rien, répondit l'intendant avec humeur mais avec calme; vous êtes dans le château d'un duc silésien; la perfidie n'habite pas chez lui, à moins qu'elle n'y soit introduite par des mains étrangères. C'est dans la chambre de ma maîtresse que je vous conduis, et puisqu'elle y de-

meure depuis un an, vous pouvez bien y passer une nuit. »

« Elle a des goûts singuliers, dit la starostine; on dirait que nous approchons de l'habitation des morts plutôt que de celle d'une dame châtelaine. »

« Vous croyez! dit le vieillard en ouvrant une lourde porte de fer qui conduisait dans une espèce de vestibule. Entrez... Mais ce n'est que vous, Madame, ajouta-t-il en s'adressant à Bonne, que ma maîtresse a invitée. Souffrez donc que cette autre dame vous attende ici. »

La reine balança un instant; mais ayant entendu par une ouverture pratiquée au plafond du caveau, les pas des hommes de sa suite qui se promenaient dans la cour du château; ayant même distinctement reconnu leurs voix, la présence d'une troupe si considérable de personnes armées la convainquit qu'elle ne courait aucun danger. Elle s'avança donc vivement et se trouva bientôt dans ce que l'intendant appelait la chambre de sa maîtresse.

Si la situation de cette pièce indiquait, selon l'avis de la starostine, un goût singulier, celui qui avait présidé à son architecture et à sa décoration ne l'était pas moins. Deux ou trois marches descendantes conduisaient dans une pièce médiocrement grande, éclairée par une lampe suspendue au plafond élevé et voûté. Cette lampe jetait une lumière incertaine sur les côtés de l'hexagone qui formait cette chambre, pendant que la partie inférieure demeurait dans une ombre épaisse. Les murs étaient revêtus de marbre gris noir, et leur uniformité n'était interrompue que par quelques colonnes gothiques flûtées et à chapiteaux chargés d'ornemens. Point de meubles consacrés aux usages ordinaires de la vie ne se voyait dans cet étrange séjour. En face de la porte s'élevait quelque chose de blanc qui ressemblait à un autel. A mesure que les yeux de la reine s'accoutumaient à l'obscurité, elle reconnut que cet objet, qu'elle ne distinguait pourtant pas encore parfaitement, reposait sur un large piédestal. Au bas de cette espèce d'autel, et

sur le piédestal, était couchée une figure humaine vêtue de noir. Une sensation pénible agita la reine en entrant dans ce caveau où elle était entourée des vapeurs de la mort. Son pied s'arrêta sur la dernière marche, et elle éprouva encore un mouvement de crainte, sentiment auquel elle était peu accoutumée. Cependant elle réfléchit encore qu'il suffirait d'un cri pour appeler près d'elle ses protecteurs, et elle se dit que si réellement elle courait quelque danger, c'était alors précisément qu'il lui convenait de se munir de cette froide tranquillité d'esprit qu'elle n'avait presque jamais perdue dans les momens les plus délicats et les plus douloureux auxquels le crime même, lorsqu'il est heureux, ne saurait échapper.

En ce moment la figure noire se leva, s'approcha d'elle, et d'une voix qui ne lui était pas inconnue lui parla en ces mots :

« Le hasard m'a fait connaître la personne à qui je donnais cette nuit l'hospitalité, et je vous ai fait prier de venir voir la

demeure que ma malheureuse destinée, et vous qui l'avez dirigée, m'avez préparée pour le reste de mes jours.

Bonne avait reconnu celle qui lui parlait, et elle fut tout à coup saisie par la pensée que, seule avec sa mortelle ennemie, avec celle qu'elle avait poursuivie sans relâche pendant tant d'années, et que peu de temps auparavant elle venait encore de tromper avec tant de cruauté, le peu de momens qui s'écouleraient entre ses cris et l'arrivée de sa suite seraient les plus périlleux de sa vie et pourraient bien se changer pour elle en l'éternité. Elle recula en pâlissant, puis elle se dirigea involontairement vers ce qu'elle regardait comme un autel pour l'embrasser. La princesse de Mazowie la suivit promptement ; elle saisit avec violence la robe de la reine et l'attira de côté. Ses yeux brillaient comme ceux d'une lionne à qui le chasseur veut enlever ses petits, et elle s'écria d'une voix tremblante :

« Loin d'ici, mère de Sigismond Jagel-

lon! Que ta main sanglante ne touche pas la demeure de ta victime! Que le pied de la méchanceté triomphante ne foule pas la place où le plus cruel repentir verse des larmes qui ne tariront jamais! »

« Que signifient ces paroles? demanda la reine qui cherchait avec peine à conserver du calme. Sachez que je ne suis pas seule : que tous les cheveux de ma tête sont gardés, et que vous aurez un compte difficile à rendre si le moindre mal m'arrivait. »

— « Un compte à rendre! regardez autour de vous : vous n'êtes pas ici dans votre palais, environnée d'esclaves gagnés par votre or ou par vos ruses. Vous êtes dans la demeure de la mort; c'est votre ennemie qui est devant vos yeux, et au-dessus de ces voûtes s'élève le château d'un Piast, d'un rejeton de cette race qui vous accuse de sa ruine. C'est le tombeau de ma fille devant lequel vous vous trouvez, ce tombeau dans lequel vous l'avez précipitée dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. »

— « Vous m'accusez de la mort d'Hélène! Ne sont-ce pas là les discours d'une conscience coupable qui cherche à rejeter sa faute sur un autre! Je ne nierai pas ce que j'ai souvent avoué dans les jours de ma gloire et de ma puissance; j'ai toujours tenu les yeux fixés sur le but, sans les abaisser sur ceux que j'écrasais dans ma route. Mais Hélène n'a point été du nombre de ceux-là. Ce n'est pas *ma* main qui a brisé cette rose. Je crois plutôt que c'est celle qui s'est étendue pour saisir ce qui était hors de son atteinte. »

Penchée en silence sur le tombeau, Anne prêta l'oreille aux discours de son adversaire; et quand elle se releva un brouillard humide avait éteint le feu qui brillait dans ses regards : elle répondit d'une voix beaucoup plus douce :

« Vous avez raison : c'est moi qui ai tué mon unique enfant. Je l'ai écrasée contre mon cœur d'airain.... Mais c'est vous qui avez allumé le feu par lequel je l'ai consumée, vous qui avez forgé le trait avec

lequel je l'ai percée... Et pourtant ma main devait-elle lancer ce trait que sa mortelle ennemie lui présentait ? Partout ailleurs, reine de Pologne, je me regarde comme infiniment supérieure à vous ; partout ailleurs ma voix peut s'élever pour vous accuser ; mais devant ce tombeau je dois me taire.... ici je suis plus coupable que vous. Soyez sans inquiétude, continua-t-elle ; bannissez cette peur que la pâleur de vos joues trahit en dépit de votre orgueil qui la nie : ce n'est pas la fidélité de vos serviteurs qui vous protége. Le pied du mercenaire est lent et la main de la mort est prompte. C'est l'ombre d'Hélène qui vous défend et qui crie du fond de ce tombeau : Assez de meurtres et de crimes ; assez de vengeance qui ne produit que des crimes et des meurtres sans fin. Et de quoi pourrai-je encore me venger sur vous, moi qui ai privé mon enfant du bonheur et de la vie ? Nous sommes égales en toutes choses. Toutes deux nous avons sacrifié la nature à de noirs projets de vengeance et d'ambition. Si nos crimes ont été pareils, notre récom-

pense l'est aussi. Toutes deux chassées de nos foyers, le blâme nous accompagne dans notre exil ! »

« Vous vous trompez, répondit la reine ; notre destinée n'est pas aussi semblable que vous le pensez. Vous avez suivi aveuglément la passion, et un seul moment a suffi pour vous rejeter à jamais loin du but. Pour moi, au contraire, je me suis toujours fiée plutôt à mes propres forces qu'au hasard, et je n'ai point succombé. J'ai quitté volontairement l'arène où je n'avais plus rien à espérer ; mais ma force m'accompagne et m'ouvre un nouvel avenir. La reine retourne dans le royaume de ses aïeux, et le blâme sous lequel plient les têtes vulgaires n'atteint point les fronts couronnés. »

A ces mots la princesse se leva et s'avança vers la reine d'un air de dignité :

« Ce n'est pas ici, dit-elle, qu'il faut proférer des paroles téméraires que les murs du caveau funèbre répètent avec mépris. C'est en vain que vous cachez sous le

sourire du triomphe, la douleur qui vous ronge le cœur. C'est votre ennemie qui vous contemple. L'œil de la haine est perçant et n'a pas coutume d'épargner ceux qu'il regarde. C'est pourquoi je veux arracher de votre cœur blessé l'appareil que la vanité y a posé, et le dernier regard que je jetterai sur vous me montrera votre humiliation dans le malheur dont vous êtes vous-même la cause. Encore une fois je veux boire dans la coupe de la vengeance, après quoi le seuil de ce caveau me séparera pour jamais du monde et des temps passés. De même que tous les mortels, le sort t'a vaincue, ô reine ! il a anéanti tes projets avec autant de facilité que ceux du dernier des hommes. Ta force t'a conduite, dis-tu? c'est dans un but bien méprisable. Tu croyais braver le sort, et tu ne voyais pas qu'il t'entraînait avec lui : tu ne t'en es aperçue qu'il t'a fait voir la route que tu avais suivie. Oui, tu t'en es aperçue, quoique tu cherches à le nier, et c'est en vain que tu te places au-dessus de moi. Regarde en arrière. Tu es entrée dans le

monde ornée de beauté, d'une naissance illustre et des dons de l'esprit ; un héros te donna la main, un vaste empire était à tes pieds, le bonheur te comblait de ses plus riches faveurs. Mes souvenirs me présentent au contraire une race, illustre à la vérité, mais déchue; des frères assassinés par toi et l'exil. Ton fils porte la couronne qu'il a reçue de son père; tes filles ont pour époux des rois ou des princes. Moi, j'ai porté mon infortune dans la maison de Léon Odrowonz. Fugitive, c'est dans une cabane solitaire que j'ai donné le jour à ma fille unique; j'avais réuni sur cette enfant chérie tous les droits de ma race, tout l'éclat de mon origine. Tu n'eus jamais pour les tiens le cœur d'une mère. Les infantes ne te regardaient qu'en frémissant. Sigismond n'a connu en toi qu'une impérieuse tutrice. Cependant la destinée réunit les deux mortelles ennemies, et le sombre génie de la vengeance et de l'ambition les fit travailler de concert à des projets destructeurs. Et quand ma fille, sur qui je fondais mes vaines espérances, dé-

daigna ce que je lui offrais, trompée par tes artifices, je détruisis le bonheur de sa vie, et elle ne quitta le cœur endurci de sa mère que pour descendre dans le tombeau. Toi, l'heureuse, l'illustre sur la terre, tu as jeté les brandons de la discorde dans ta propre maison; afin de contenter les vains désirs de ton cœur, tu excitas la tempête qui fit chanceler la couronne sur la tête de ton fils. Tu fis entrer le meurtre caché dans la demeure de ta race afin de détruire un lien funeste. Vois combien les routes que nous avons suivies ont été différentes, et cependant nous sommes arrivées au même but. Bannie, souillée dans mon honneur et le cœur déchiré, je suis devant le tombeau de ma fille, d'où une voix accusatrice ne cesse de sortir. Toi, chassée par ton fils, mille bouches prononcent des malédictions après toi. Qu'avons-nous donc à nous envier l'une à l'autre? La maison du duc Conrad s'écroule, et ta race est éteinte. Le dernier des Sforces fait pénitence dans un cloître pour les péchés de ses ancêtres. En ce lieu repose la fille de l'obscur Léon Odrowonz.

Bientôt le nom des Jagellons sera oublié, et le météore brillant s'éteindra, qui pendant plusieurs siècles a éclairé l'Orient de l'Europe (1). C'est là ton ouvrage, et je t'en remercie : car tu as vengé mes griefs et ceux de mes aïeux. Va maintenant chercher ce bonheur que tu as dédaigné quand tu pouvais en jouir et que désormais tu ne connaîtras plus. Tu vois que, dans ce caveau solitaire, j'appuie ma tête coupable contre le tombeau de ma fille : la tienne continuera à porter fièrement sa couronne. Mais quand une vie de repentir et la mort que j'appelle m'auront purifiée, la terrible main de la rétribution t'entourera, toi, que la justice humaine ne saurait atteindre. Ton image se distinguera jusqu'aux siècles reculés, au milieu des sombres groupes des vulgaires criminels ; et quand mes fautes seront effacées du souvenir des hommes, les malédictions de nos derniers neveux

(1) La prédiction de la princesse de Mazowie s'accomplit. Sigismond-Auguste mourut sans enfans le 7 juillet 1572. Avec lui s'éteignit le nom des Jagellons.

poursuivront la mémoire de Bonne de Milan !..... Maintenant j'ai fini, Reine. Votre suite fait déjà les préparatifs de votre départ. Quittez pour jamais Anne Odrowonz et le château des Piast. »

Le coursier de Bonne la porta promptement à Olmutz. Mais son cœur était rempli des images les plus funestes. Elle se croyait poursuivie par le jugement du ciel. Le canon qui retentit à son arrivée lui parut son tonnerre. Les trompettes lui semblaient ceux du dernier jour, et les cris de joie de la multitude résonnèrent à son oreille comme des imprécations ou d'amères railleries.

A mesure que Bonne de Milan s'approchait de l'Italie, sa conscience cessa par degrés de faire entendre une voix importune ; et quand elle arriva dans sa principauté de Bari, elle avait repris tout son ancien caractère. Sa première passion avait été la volupté : l'âge avait remplacé celle-là par la soif du pouvoir. Forcée de renoncer à tout espérance de gouverner les hommes,

des goûts long-temps oubliés reprirent leur premier empire sur son âme; et quoique ses charmes fussent flétris, moins encore par les années que par les passions tumultueuses auxquelles elle s'était long-temps livrée, elle ne laissa pas de trouver des êtres assez vils pour rechercher les faveurs d'une femme qui ne pouvait plus donner à ses favoris des places et des dignités, mais qui avait encore de vastes trésors à sa disposition. Au nombre de ces amans se trouva le marquis de Cassano, dont il a été question dans les premiers volumes de cet ouvrage. Depuis son départ de Cracovie, c'était lui qui avait été chargé de l'administration de la principauté de Bari au nom de la reine Bonne, et il avait maintenu avec elle une correspondance régulière et intime. Il passait pour être instruit d'une foule de secrets d'une nature fort étrange et qui étaient demeurés inconnus au reste du monde.

Profondément versé dans le caractère de sa maîtresse, le marquis de Cassano n'eut pas de peine à effacer tous ses rivaux et

à s'assurer sur elle un pouvoir que rien n'était capable d'ébranler. Ce pouvoir ne tarda pas à devenir si grand que Bonne de Milan, oubliant les filles qu'elle avait laissées dans le nord de l'Europe, fit un testament par lequel elle instituait son amant unique héritier de ses immenses richesses.

La reconnaissance du marquis ne fut pas de longue durée. Il ne tarda pas à céder à l'impatience de se voir possesseur des biens de la reine, afin de les partager avec une compagne plus jeune à laquelle il était en secret attaché. Comme il songeait aux moyens de hâter le moment auquel tous ses vœux aspiraient, il se rappela le château de Giovenazzo, et se flatta d'y trouver ce qu'il désirait. Ce château, situé sur les bords de la mer Adriatique et à l'extrémité d'une pointe de terre qui s'avançait dans les eaux, avait été peu d'années auparavant, et sous l'administration du marquis de Cassano, le théâtre d'un événement étrange et mystérieux dont nous allons rendre compte en aussi peu de mots qu'il nous sera possible.

Peu de mois après la fête donnée par le grand-maréchal Kmita, dans son château de Wysniec, un étranger se présenta au château de Giovenazzo accompagné d'un magistrat de Bari. Cet étranger était porteur de lettres de la dame à qui ce château appartenait et qui habitait un pays éloigné. Ces lettres l'autorisaient à s'y fixer jusqu'à la prochaine arrivée du marquis de Cassano momentanément absent. L'étranger prit en conséquence possession de sa nouvelle demeure, dans laquelle il plaça un grand nombre de malles et d'effets précieux, mais en se contentant des meubles les plus indispensables. Il n'avait point de domestiques. Un seul jeune garçon de Giovenazzo, âgé d'environ quinze ans, qu'il avait pris à son service, faisait les commissions dont il avait besoin au dehors, lui apportait ses provisions qui étaient fort recherchées, lui préparait ses repas et se retirait à la chute du jour. Il parlait fort peu et n'aimait pas les questions : aussi quand Giulio lui demanda comment il se faisait qu'un seigneur aussi riche qu'il paraissait l'être n'a-

vait pas une maison mieux montée, il répondit qu'il n'était pas certain de rester à Giovenazzo, et qu'il ne prendrait de résolution définitive qu'au retour du marquis de Cassano.

Jamais aucun habitant des environs n'allait visiter le mystérieux étranger. Il paraissait ne connaître personne dans le pays. Nous nous trompons. Tous les trois ou quatre jours, un homme, enveloppé dans un grand manteau, arrivait à pied de Bari, se présentait au pont-levis du château après que Giulio l'avait quitté, et soupait avec l'inconnu. Giulio remarquait que, le lendemain de ces visites, son maître était plus sombre et moins communicatif encore que de coutume.

Un soir que Giulio avait été retenu plus tard qu'à l'ordinaire au château, il revint chez son père, tremblant d'effroi; il raconta qu'il avait vu de près l'homme de Bari qui venait souper chez son maître, et que c'était bien certainement le diable. Sa laideur était affreuse; une large balafre

couvrait sa figure ; il avait tenu les discours les plus étranges, disant à Giulio de ne jamais se présenter devant lui si la vie lui était chère, parce que la vue de tout jeune homme lui était insupportable. Il avait ensuite prononcé d'horribles blasphèmes, au nombre desquels l'enfant avait distingué le nom de Mahomet.

Quelques bonnes gens du village crurent devoir dénoncer ces faits au tribunal de l'inquisition ; mais ce tribunal leur répondit de s'occuper de leurs propres affaires, et de laisser les juges veiller aux intérêts de la foi.

Plusieurs jours s'écoulèrent après cette circonstance, lorsqu'un matin Giulio se présenta, selon sa coutume, au château pour y faire son service ; il vit, à son grand étonnement, le pont-levis baissé. Il chercha son maître et ne le trouva point. Après avoir parcouru la pièce qu'il occupait sans avoir rencontré de traces de sa présence, il allait se retirer, quand il vit se soulever une trappe qui servait d'entrée à de astes

souterrains, et une vieille femme qu'il n'avait jamais vue se présenta à ses yeux. Ignorant la langue du pays, cette vieille ne put répondre à aucune des questions de Giulio, qui la quitta pour retourner chez son père.

Le bruit de ce singulier événement ne tarda pas à se répandre à Bari, et les magistrats firent entourer le château d'une garde. Cependant le marquis de Cassano étant arrivé le surlendemain, son premier soin fut de se rendre au château, où il eut un entretien long et confidentiel avec la vieille. En revenant, il déclara qu'elle était irréprochable en ce qui regardait la disparition du précédent habitant du château, et qu'elle devait être regardée désormais comme la propriétaire de ce lieu et de ses dépendances. A compter de ce moment, le pont-levis demeura toujours baissé, le château fut meublé, le jardin entretenu; la vieille prit plusieurs domestiques à son service, et ne tarda pas à passer pour une dame étrangère de haut rang qui était venue finir ses jours sous le beau ciel de l'Italie.

Quoique le marquis ne jugeât pas nécessaire de communiquer aux paysans de Giovenazzo les détails de sa conversation avec la vieille, nous n'avons pas la même raison pour les laisser ignorer au lecteur. Nous lui apprendrons donc que la mère Ursule dit au marquis qu'elle était arrivée dans l'espoir de retrouver ses anciens amis, le docteur Monti et Assano, mais qu'en entrant au château le spectacle le plus horrible avait frappé ses yeux. Près d'une table dressée et d'une caisse remplie de rouleaux d'or, le docteur était étendu sans vie percé d'un coup de poignard, tandis qu'à ses côtés le Turc se roulait dans les dernières convulsions d'une épouvantable agonie. Ne pouvant s'accorder sur le partage des trésors qu'ils avaient reçus pour le prix de leurs crimes, le docteur avait administré à son confident un de ses infaillibles poisons, tandis qu'Assano, ignorant encore qu'il portât la mort dans ses veines, avait immolé Monti à sa cupidité. Ursule, afin de dérober la connaissance de ce tragique événement à tout le monde, avait porté les

deux corps dans le souterrain et avait soigneusement lavé le plancher avant que le jour ne parût.

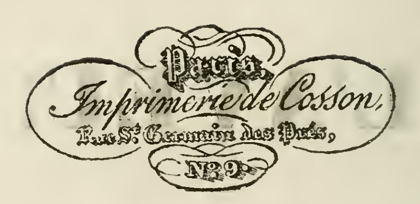
Ce fut donc à Giovenazzo, chez la mère Ursule, que le marquis de Cassano se rendit afin d'implorer son secours pour qu'elle le délivrât des soins trop pesans que lui imposait une maîtresse surannée. C'était contre sa bienfaitrice qu'Ursule devait tourner ses armes ; mais la reconnaissance n'est pas la vertu des gens de son espèce : un matin la veuve de Sigismond le Vieux fut trouvée sans vie dans sa chambre, et la terre se hâta de couvrir les traces du crime qui avait abrégé ses jours.

Les fondés de pouvoir du roi d'Espagne s'étant présentés pour prendre possession de la principauté de Bari, le marquis de Cassano se rendit chez la dame du château de Giovenazzo pour lui annoncer qu'il allait quitter le pays et qu'elle serait obligée d'en faire autant. Il lui proposa de l'accompagner. Ils partirent à l'entrée de la nuit. Arrivés sur le bord de la mer, le mar-

quis profita de l'obscurité pour la conduire par des chemins détournés dans le même souterrain obscur où elle avait précipité ceux qui jadis avaient participé à ses crimes.

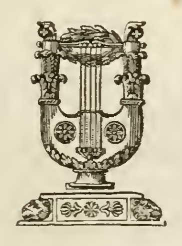
FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

L'AVEU.


Paris,
Imprimerie de Cosson,
Rue St Germain des Prés,
No 9.

L'AVEU,

*Par M. Cléonis C***.*



PARIS.

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

AMBROISE DUPONT, RUE VIVIENNE.
SAUTELET ET COMP., PLACE DE LA BOURSE.
PONTHIEU ET COMP., PALAIS-ROYAL.
MONGIE AINÉ, BOULEVART DES ITALIENS.
LECOINTE, QUAI DES AUGUSTINS.
CORBET, QUAI DES AUGUSTINS.

1828.

L'AVEU.

Achille, comte d'Almont, finissait sa trentième année. Il avait la tournure la plus distinguée, une physionomie noble et expressive, beaucoup d'esprit, une grande fortune, des relations brillantes; mais, de tous ces avantages, il n'en estimait aucun, et en possession de tout ce que la foule envie, d'Almont ne se trouvait point heureux. Le tracas de la vie le fatiguait; il était en proie à cet ennui ardent et vague, maladie d'une âme qui n'est point occupée; il croyait avoir tout senti, tout éprouvé, et pourtant il était isolé, car les jouis-

sances qui avaient bercé sa jeunesse ne lui avaient pas même laissé un souvenir. Son âme éprouvait une espèce de désappointement ; il était irrité contre le sort de ce qu'il ne lui avait pas donné tout ce que ses espérances et sa brûlante imagination lui avaient fait pressentir. Il ne s'apercevait pas que la vie du grand monde qu'il n'avait presque pas quitté l'avait désenchanté.

En effet, cette vie frivole et aride n'est pas bonne pour qui sent le besoin d'éprouver autre chose que des distractions. Un vif intérêt, une grande passion éprouvés dans le monde peuvent y retenir, et alors on le traverse, occupé du seul objet qui nous attire, mais avec une âme dont les émotions ne sont pas fixées, cette existence, si occupée à sa surface et si désœuvrée au fond, use peu à peu ces facultés élevées, partage de quelques êtres privilégiés.

Le comte sentait tout cela, sans le

définir ; il eût voulu qu'un changement de situation quelconque le mît à même de faire usage de ses forces morales presque anéanties sous le poids de l'ennui.

— J'ai vécu trop vite, se disait-il ; en quelques années j'ai épuisé la coupe des plaisirs et de la félicité. . . . . . la félicité ! Ce mot le rendit rêveur ; et pour la première fois il pensa qu'il avait goûté de toutes les jouissances ; mais il y avait encore loin d'elles au bonheur ! — Mais , après tout , le bonheur où est-il ? Nulle part, je crois, lorsque nous ne savons le trouver dans notre propre cœur ; et le mien qu'a-t-il éprouvé ?... Ces derniers mots le firent rêver encore. . . . . Avait-il réellement aimé ?

Je pars dans huit jours, dit le comte en déjeunant un matin avec son cousin Charles de Biré.

— Où allez-vous donc ?

— Je n'en sais rien encore. Probablement en Suisse , et peut-être en Amérique.

— Ah ! c'est donc sans but que vous vous vous décidez ainsi à courir le monde ?

— Mon Dieu, óui ! uniquement pour changer de place : rester ainsi stationnaire m'ennuie.

— Croyez-moi , mon cousin, lorsque c'est une semblable maladie qui inspire le désir de voyager , on n'en guérit pas en courant , car on emporte son mal avec soi.

— J'espère bien le laisser dans Paris ; c'est le vide de ses plaisirs qui me tue.

— Bon ! c'est donc sur *la vie champêtre et les scènes pittoresques de la nature* que vous comptez ?

— Charles , vous raillez.

— Je suis plus raisonnable que vous, car je sais prévoir que ces scènes-là ne vous guériront pas. Ecoutez, Achille, voulez-vous que je vous parle franchement? C'est votre âme qui est malade; c'est elle qui a besoin d'être occupée. Vous m'avez toujours traité de fou: je conviens que je suis beaucoup moins penseur que vous, et cependant j'ai deviné votre secret, parce que je vous connais bien: votre existence attend son complément; l'agitation des plaisirs ne vous convient plus: c'est une vie heureuse et paisible, c'est une fixité de pensées et de sentimens qu'il vous faut.

D'Almont regarda son cousin d'un air tout surpris.

—Le léger Charles de Biré conseiller de se fixer!

— Soyez bien sûr, Achille, que ce n'est pas à moi que je donnerais ce conseil; c'est encore en courant que j'observe; mais je ne devine pas moins

juste, et vous, qui passez votre vie à analyser, vous êtes encore à savoir ce qui vous convient. Mariez-vous, d'Almont, et vous n'aurez plus l'envie d'aller courir si loin; entourez-vous de l'affection d'une femme chérie; confiez-lui le soin d'embellir votre vie; et vous verrez le dégoût et l'ennui qui vous assomment faire place à la paix, à la douce confiance, et au vrai bonheur.

— Mais en vérité, Charles, ou prenez-vous tout cela?

— Mon ami, c'est parce que je suis inspiré et par votre intérêt et par l'ange que j'ai vu.

— Me marier! moi! continua d'Almont en suivant son idée; ne connais-je pas les femmes? ne sais-je pas qu'elles ne sont pas susceptibles d'un attachement véritable?

— Ne parlez pas ainsi, mon cousin; toutes ne ressemblent pas à celles que vous avez connues: c'étaient des co-

quettes, des femmes plus occupées de leur triomphe que de leur amant; mais la beauté modeste, la vertu sans faste n'ont jamais frappé vos regards, ou, je me trompe fort, elles vous auraient fixé.

— Mais, mon ami, vous m'étonnez beaucoup.

— Écoutez, voulez-vous que je vous fasse connaître celle qui me paraît posséder le plus aimable assemblage de grâces et de perfections; une créature toute céleste? Si après l'avoir vue vous persistez dans vos projets de départ et d'isolement, je ne vous retiendrai plus.

— Et quelle est cette dangereuse beauté?

— La fille de la baronne de R. : un grand nom et point de fortune; c'est précisément ce qu'il vous faut.

— Mais je n'ai aucune envie de me marier.

— Qu'importe! voyez-la toujours.

Soit indolence, soit curiosité, le comte se laissa entraîner; il promit à son cousin de se laisser présenter chez la baronne de R., et ils se séparèrent après avoir pris jour.

D'Almont avait toujours eu de l'éloignement pour le mariage; il pensait qu'avec lui finissait l'amour. Comme il n'avait jamais éprouvé d'attachement véritable, il n'avait jamais senti le besoin de s'enchaîner invariablement. Aussi ce fut seulement pour satisfaire la fantaisie de son cousin et sa curiosité, qu'il acquiesça si facilement à une entrevue avec les dames de R. S'il eût eu des projets, peut-être il eût hésité davantage.

Charles arriva au jour fixé; il paraissait fort occupé.

—Comment se fait-il, mon cousin,

dit le comte, que vous me réserviez, à moi, une beauté si séduisante et qui paraît si vivement vous intéresser?

— Parce que je sais, dit Charles avec naïveté, que je suis trop mauvais sujet pour lui plaire, et trop volage pour me fixer; mais si je connais mes défauts, je sais aussi apprécier le vrai mérite.

— Comment avez-vous connu ces dames?

— Pendant un voyage que j'ai fait sur les bords de la Loire; elles habitaient une petite terre, seul reste d'une grande fortune. Je leur fus présenté par les amis chez qui j'étais. Vous connaissez ma gaieté dans le monde; elle parut beaucoup amuser la baronne, faisait sourire son adorable fille; mais je ne me le dissimulais pas, je plaisais sans intéresser; j'en pris gaiement mon parti, et me dis que, puisque je n'avais pas ce qu'il fallait pour devenir son amant, je serais son ami. Je fis part de ce que j'a-

vais éprouvé et résolu, le pacte fut accepté avec une grâce enchanteresse : on eût dit qu'elle voulait me dédommager des sentimens qu'elle me refusait. Depuis lors je suis certain qu'elle n'a pas eu d'ami plus dévoué.

— Et comment se fait-il qu'elle soit à Paris maintenant? demanda le comte avec intérêt.

— Pour un procès sur lequel la baronne fonde de grandes espérances, mais qui n'est pas bon ; et puis je crois que, sans l'avouer, la fière dame ne serait pas fâchée de marier sa fille.

— Vous ne les avez pas prévenues au moins? dit le comte avec inquiétude.

— Mais si : ne fallait-il pas qu'elles le fussent ?

— Quoi! vous m'avez annoncé! vous avez parlé de vos projets?

— J'ai seulement dit deux mots à la baronne, et devant sa fille, que vous

étiez mon parent, que je vous avais beaucoup parlé de ces dames, et que vous m'aviez témoigné le désir de leur être présenté.

— Je n'ai rien résolu, dit le comte, et ne prétends pas être contraint.

— Mon Dieu! soyez tranquille : on n'y songe pas; et au lieu de redouter d'être contraint, prenez garde d'être séduit et qu'on vous refuse, car, je vous en préviens, Célanie est difficile.

En finissant ces mots, Charles donna l'ordre d'arrêter. Le comte descendit tout rêveur; l'avertissement de Charles l'avait troublé. Bien qu'il ne se l'avouât pas, son amour-propre commençait à être intéressé, et ce fut l'inquiétude de ne pas plaire qui émut sa voix lorsqu'il donna son nom au domestique qui vint les introduire.

La baronne de R. était une femme de l'ancienne cour : fière de ses aïeux, fière de son nom, elle eût voulu l'être de ses richesses ; n'en possédant pas, elle mettait son orgueil à les mépriser, et ce n'était qu'avec dépit qu'elle convenait avec elle-même que ce qui lui manquait était précisément ce qui avait le plus de cours et pouvait bien souvent tenir lieu d'aïeux. Cette pensée enflammait son sang et la révoltait contre le siècle qui avait mis au jour de semblables idées. Hautaine, impérieuse, elle savait adoucir ces défauts par cette fleur de politesse, cette urbanité gracieuse qui distinguaient les personnes du bon ton d'autrefois. Elle aimait sa fille avec passion, mais elle l'aimait avec toute l'exigence de son caractère : elle eût donné sa vie pour sauver celle de sa fille, mais elle eût mieux aimé la voir mourir que de lui céder.

Le comte fut frappé de son air imposant, de ses manières nobles et de sa

dignité à la fois fière et bienveillante : quand elle le voulait la baronne pouvait être fort aimable.

Quant à Célanie, il ne l'admira pas, mais il fut touché, ému, et il lui sembla qu'elle venait d'éveiller dans son âme des sensations encore inconnues. Elle était assise auprès de sa mère et tenait un ouvrage de broderie. Après avoir répondu par une profonde révérence au salut du comte, et par quelques mots à demi-voix au compliment que lui adressa M. de Biré, elle se rassit et reporta les yeux sur son ouvrage, sans même avoir jeté un regard de curiosité sur le nouveau-venu. D'Almont se sentit un peu piqué de cette insouciance, mais il y avait tant de modestie dans sa contenance, qu'il se trouva encore plus disposé à l'observer.

Ce fut la baronne qui se chargea des frais de la conversation ; elle la soutint avec esprit et sagacité : un grand tact,

beaucoup d'usage du monde lui donnaient une aisance qu'elle communiquait aux autres. Sa fille, timide et silencieuse, levait parfois ses yeux, toujours légèrement voilés par un sentiment que le comte ne pouvait définir; il ne savait pas s'il devait l'attribuer à la timidité ou à la mélancolie. Une fois il lui adressa directement la parole; elle répondit quelques monosyllabes, mais si bas qu'il ne put distinguer ce qu'elle disait. La baronne, attentive à ce qui se passait, lui lança un regard de courroux; alors, avec le plus touchant sourire, elle se tourna vers Charles et lui fit une question. Celui-ci devenait tout autre quand il lui parlait. D'Almont se sentit attristé : il n'aimait pas encore, et déjà il devenait jaloux. C'est qu'aussi il n'avait jamais vu de femme semblable, non qu'elle fût plus belle qu'une autre, mais c'était la grâce qui accompagnait sa beauté; c'était ce charme indéfinissable de sensibilité exquise et d'intelli-

gence élevée ; c'était ce regard si touchant et si doux, ce sourire qui faisait naître l'amour et pressentir la félicité ; c'était enfin un mélange de timidité et de modestie qui semblait envelopper tout son être et en faire comme une créature à part.

Le comte avait eu de brillans succès auprès des femmes, mais c'étaient des femmes qui toutes se ressemblaient ; ici tout était mystère, enchantement, et ce qui le séduisait était précisément un attrait dont il ne s'était même pas fait l'idée.

Il prit congé de ces dames, non sans avoir demandé la permission de revenir ; elle lui fut accordée avec un gracieux sourire de la part de la baronne ; Célanie s'inclina, et l'exigeant d'Almont fut presque tenté de l'accuser d'impassibilité, tant elle mit de froideur dans son salut.

Charles avait un air triomphant en sortant.

— Eh bien! mon cousin, comment la trouvez-vous ?

— Fort jolie, séduisante au-delà de toute expression ; mais avec cela bien froide et bien sérieuse.

— C'est de la timidité.

— Poussée beaucoup trop loin, car enfin on regarde au moins les gens en les saluant.

— Qui sait? peut-être a-t-elle craint de rencontrer vos beaux yeux ; ce qui est certain, c'est qu'elle a eu l'air surpris en vous voyant.

— Charles, trêve de plaisanterie ; elle ne m'a pas regardé.

— Pas lorsque vous l'avez saluée, mais avant, pendant que je vous présentais ; vous étiez troublé, vous n'avez rien vu ; d'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous ? Elle a de trop ce que beaucoup d'autres ont de moins, et cette

timidité, cette excessive modestie ne sont-elles pas le plus grand charme d'une femme? Le comte ne répondit pas ; il était trop de l'avis de son cousin pour oser en convenir.

En rentrant à l'hôtel, un de ses gens vint lui demander un ordre relatif à son départ.

Mon cousin ne part pas, dit Charles au domestique. Celui-ci regarda son maître pour attendre une affirmation.

— Charles, que dites-vous donc? voulez-vous que sur une simple entrevue je décide ainsi de mon sort, et renonce à un voyage qui me promettait du plaisir?

— Eh bien! mon cousin, qui vous dit que vous ne la verrez qu'une fois? N'êtes-vous pas libre d'y retourner quand cela vous plaira? n'êtes-vous pas certain d'être accueilli? Quant au voyage, vous le ferez avec elle.

Le comte sourit : — Je ne suis pas convaincu, mais je veux bien vous céder puisque cela vous amuse ; allez, dit-il au domestique, j'ordonnerai plus tard mes préparatifs. Charles le laissa dire, mais il le quitta, bien persuadé que son cousin ne partirait pas.

Le comte fut plusieurs jours fort occupé du souvenir de Célanie ; malgré lui, les projets de son cousin se présentaient à son imagination et venaient le tenter ; la gracieuse image de mademoiselle de R***, qui alors lui apparaissait, rendait la séduction bien difficile à vaincre. — Cependant, se disait-il, prendre une femme sans connaître son caractère, ses sentimens ; s'enchaîner pour la vie sans être sûr de rencontrer amour et affection ! Est-elle susceptible de tendresse ? Ne m'a-t-elle pas paru bien froide, bien impassible ? Et pourtant, je ne sais quoi de tendre, de tou-

chant qui se décèle dans tout son être, et comme à son insu, me fait penser qu'elle est toute âme, et cette âme vierge encore n'aurait besoin que d'un soupir de l'amour pour s'animer et se faire comprendre..... Heureux mille fois celui qu'un semblable bonheur attend! Je veux la voir encore, l'observer, chercher à lire dans ce cœur qui se cache; et si j'étais assez heureux pour le toucher, pour lui plaire... eh bien! je suis libre, riche, quel plus noble usage pourrais-je faire de ma fortune que d'assurer le sort de deux femmes intéressantes?

C'est ainsi que le comte se trouvait peu à peu disposé à se marier, lui qui, depuis sa jeunesse, et encore quelques jours avant, avait constamment rejeté ce projet.

Cependant désirant de revoir mademoiselle de R., mais se craignant, il hésitait encore à y retourner, lorsque son cousin vint le décider.

— Eh bien, Achille, que faites-vous donc? Est-ce poli de négliger ainsi ces dames? elles m'ont plusieurs fois demandé de vos nouvelles. Je suis sûr qu'elles trouvent très-étonnant qu'après avoir fait une apparition vous n'y retourniez plus : cela a l'air de dire : Vous ne me plaisez pas.

— Quoi! elles pourraient penser!... Charles, vous les avez désabusées au moins?

— Moi, j'ai dit que vous étiez un peu singulier, un peu original, et toujours très-long à prendre une décision.

— Vous avez dit cela!.... Et mademoiselle de R. qu'en a-t-elle pensé?

— Mais... elle a dit que vous faisiez bien.

— Ah!..... Ainsi donc elle se soucie fort peu que j'aille la voir?

— Au contraire, c'est que j'ai cru re-

marquer un peu de dépit dans le ton dont elle a prononcé ces mots.

—Du dépit! Charles, ne vous êtes-vous pas trompé?

— Venez vous en assurer vous-même.

— Mais on m'a reçu si froidement!

— Comme une nouvelle connaissance; d'ailleurs, persuadez-vous bien que mademoislle de R. a peu vu le monde, qu'elle est d'une timidité excessive; et je crois que jusqu'à ce qu'elle soit votre femme, vous ne la verrez pas changer de manière d'être.

— Vous conviendrez alors que ce serait beaucoup hasarder ; car enfin, qui m'assurera que ce ne sera pas une belle statue que j'épouserai ?

Charles haussa les épaules , et répondit à son cousin qu'il lui croyait trop de pénétration pour qu'il pût comparer mademoiselle de R. à une statue.

Le lendemain d'Almont se présenta chez la baronne; il fut reçu par elle avec toute l'affabilité d'une ancienne connaissance : point de reproches sur l'intervalle qu'il avait laissé passer, mais un air qui voulait dire : Vous me faites plaisir d'être venu. Et pourtant il y avait quelque chose dans sa manière qui ne plaisait pas au comte ; il voyait qu'elle avait un but, et sa politesse le mettait mal à l'aise. Il fut presque tenté de préférer la réception cérémonieuse et froide de sa fille; car, à quelques nuances près, elle fut absolument la même que la première fois. — Cependant, tout en convenant de sa franchise, le comte en était impatienté ; il eût voulu l'entendre causer, que même elle ne se trouvât pas de son avis pour la voir s'animer ; mais elle se bornait à répondre aux questions qu'il lui adressait, ou aux interpellations de sa mère. S'il la regardait trop souvent ou fixement, il la voyait rougir, baisser ses longues paupières ; et

s'il blâmait sa froideur, il était forcé de s'avouer que cet air de modestie la rendait bien séduisante.

Madame de R., aussi contrariée que d'Almont de l'éternel silence de sa fille, lui demanda un peu de musique. Il la vit hésiter et se troubler. La baronne réitera sa demande du ton de quelqu'un qui veut être obéi. Alors elle se leva et fut chercher sa harpe.

Le comte crut remarquer qu'elle étouffait un soupir ; il s'approcha pour l'aider à transporter l'instrument, et lui dit : — Combien je suis désolé de vous causer un moment de peine! Voulez-vous que je prie madame votre mère de vous dispenser de faire de la musique?

— Non, répondit-elle ; je suis habituée à faire tout ce que ma mère désire.

D'Almont fut touché de sa soumission, et il se prépara à l'entendre avec intérêt. Elle chanta avec goût et méthode, mais fort peu d'expression. Le

comte en fut péniblement surpris : quand l'âme ne se décèle pas en faisant de la musique, se dit-il, c'est qu'on n'en a pas du tout. Et il s'en fut avec humeur, contrarié de ne pas rencontrer tout ce que tant de charmes lui avaient fait pressentir. —Eh quoi ! disait-il, avec tous les dehors de la sensibilité ; avec ce regard qui trouble l'âme, ce sourire qui vient l'attendrir, cette grâce exquise qui paraît être l'essence de son être ; rester aussi froide, aussi sérieuse ! Est-ce réserve ? est-ce crainte de paraître ? ou enfin n'est-elle qu'une jolie poupée ?... Son époux pourra seul deviner ce mystère. Oui, ajouta-t-il en rêvant, pour un homme fatigué des scènes turbulentes de la vie, qui, rassasié de plaisirs, veut finir son existence au sein du repos, voilà bien la femme qui lui convient : belle et modeste, soumise et vertueuse; la vie serait avec elle un beau jour sans orage ; et celui qui a beaucoup vécu doit aspirer au calme.

D'Almont n'était pas précisément amoureux, mais il se trouvait dans une situation qui ne demandait autre chose que de l'occupation. Avant de connaître mademoiselle de R., il avait projeté de voyager uniquement pour avoir un but; il n'avait point songé à se marier, parce que, de toutes les femmes qu'il avait connues, il n'y en avait pas une dont il eût voulu faire la sienne, et c'était d'après cette opinion qu'il en était venu à penser qu'il n'existait point de bonheur dans la condition d'époux. Mais, en voyant mademoiselle de R., ses idées furent changées : il considéra le mariage sous un tout autre jour. Il se représenta sa vie s'écoulant dans une union paisible avec une compagne belle et sage, qui, embellissant son âge mûr, ferait encore le charme et la consolation de ses vieux jours. Enfin il se dit : qu'il ne s'était pas marié parce qu'il n'y avait jamais pensé, mais que, puisqu'on l'y avait fait songer, c'était Célanie qu'il

fallait choisir, ou rester célibataire.

Malgré ses nouveaux projets le comte hésitait encore; il était comme ces personnes qui prenant difficilement une résolution la considèrent sous toutes sortes de faces, et après en remettent au temps, pour avoir à le considérer encore. Cependant il allait quelquefois chez madame de R. Sa conversation lui plaisait, et puis l'attention silencieuse de sa fille, les regards pleins de mélancolie qu'elle jetait parfois autour d'elle, l'attiraient, l'occupaient; il cherchait à pénétrer dans cette âme qui prenait tant de soin de se dérober.

Célanie le recevait poliment, se mêlait rarement à la conversation; mais le peu qu'elle disait était toujours si juste et si bien senti que d'Almont voyait augmenter son désir de la connaître mieux, Non, se disait-il; elle n'est pas ce qu'elle veut paraître; c'est

peut-être sa mère qui la tient ainsi en si grande réserve; cette madame de R. a quelque chose de si impérieux dans le regard, surtout lorsqu'elle lui parle! Et puis, la retraite dans laquelle elle a continuellement vécu doit avoir nécessairement influé sur son caractère et ses manières; voilà sûrement la cause de ce ton toujours si contenu, de cet air touchant et triste; son âme, ses sentimens n'ont pu se développer. Si elle devient ma femme elle sera bien toujours un peu froide, mais tant mieux, elle n'exigera pas plus de tendresse que je ne me sens disposé à en accorder.

Le comte était encore entre le oui et le non, lorsqu'il vint un jour chez la baronne, qui était seule et paraissait inquiète; il lui demanda des nouvelles de sa fille; madame de R. répondit que Célanie était souffrante, et gardait la chambre. — C'est ce qui me décide à m'en retourner, ajouta-t-elle en soupirant.

— Quoi, madame! vous allez quitter Paris?

—Eh! mon Dieu, oui. J'étais venue ici pour ce malheureux procès, espérant, si je l'eusse gagné, qu'il aurait amélioré ma situation, et alors j'aurais pu procurer à ma fille les distractions si nécessaires à son âge. Mais vous le voyez, je n'avance pas, on me remet de jour en jour, et ne pouvant pas conduire cette enfant dans le monde, j'aime mieux la ramener à la campagne, où sa santé aura moins à souffrir que dans la triste réclusion où nous vivons, car la solitude offre autant d'ennui à la ville qu'elle a de charmes à la campagne. Mais c'est avec regret que je quitte Paris sans avoir procuré aucun amusement à ma fille. Célanie, vous avec dû le remarquer, est naturellement sérieuse, presque triste; je ne puis me dissimuler que c'est la retraite dans laquelle elle a été élevée qui l'a rendue ainsi; si en y retournant elle allait s'en

trouver plus mal, si sa santé devait en souffrir!... si j'allais la perdre!

La baronne joignit les mains avec engoisse. D'Almont se sentit ému; il s'offrit du ton le plus aimable à conduire ces dames dans quelques lieux publics, et à leur procurer tous les agrémens qui seraient en son pouvoir. La baronne s'inclina avec dignité et le remercia.

— Vous êtes fort aimable, M. le comte, lui dit-elle, j'ai pour vous la plus sincère estime; mais à quel titre m'offririez-vous vos politesses? vous n'êtes ni mon parent, ni assez vieux pour que je puisse les accepter.

Alors d'Almont prenant subitement son parti, fit l'offre de sa main, et dit que s'il était assez heureux pour ne pas déplaire à mademoiselle de R., il mettrait tous ses soins à faire son bonheur.

La baronne l'écouta avec émotion, et lui dit: —Je ne dissimulerai point avec

un homme comme vous, je vous dirai simplement que votre demande satisfait mes vœux les plus chers. D'Almont, croyez-le bien, vous êtes précisément l'homme qui convient à ma fille et que j'eusse choisi parmi tous les autres : je connais trop la noblesse de votre caractère pour qu'une semblable déclaration puisse changer vos intentions; ainsi, sans vous dire que je veux réfléchir ou me consulter, ce qui serait faux, dès cet instant ma fille est à vous, et c'est mon plus cher trésor que je vous confie.

Cette apparente franchise de la baronne qui venait enfin d'atteindre le but secret de ses espérances et de bien des démarches toucha le comte; il baisa sa main avec respect, et lui dit qu'il se croirait parfaitement heureux s'il était sûr de trouver mademoiselle de R. aussi favorablement disposée; mais, ajouta-t-il, d'après la manière dont elle me traite, je crains bien d'avoir à essuyer un refus, et je vous en supplie, ma-

dame, surtout point de contrainte et que ce soit elle seule qui décide.

—Écoutez, d'Almont, dit la baronne, je vois bien que c'est la froideur de ma fille qui vous inquiète; mais songez à l'extrême réserve dans laquelle elle a été élevée; songez qu'elle n'a aucune habitude du monde, et puis, je vous l'avoûrai, son âme est sensible, mais point passionnée, elle ne sait point feindre plus que ce qu'elle éprouve, et avec elle vous aurez à vous louer de la solidité de ses sentimens; mais point à vous plaindre des écarts de son imagination. D'ailleurs comme elle n'a jamais aimé elle m'obéira sans répugnance, vous aimera d'abord pour remplir son devoir, et bientôt, j'en suis certaine, ce devoir deviendra son bonheur.

Le comte parut plus satisfait, et il prit congé de madame de R. en la priant de préparer sa fille à le recevoir sous son nouveau titre

Le comte était si étonné de la résolution subite qu'il venait de prendre, qu'il n'osait s'interroger, ne sachant pas s'il éprouvait réellement plus de contentement que de peine. Ce qui le charmait, c'est qu'il était débarrassé du poids de l'incertitude, et qu'il n'avait plus à disputer aves ses idées. A présent c'est une chose terminée, se dit-il, il n'y a plus à en revenir, à moins que la belle Célanie ne me trouve trop vieux, ou qu'enfin elle avoue ce que ses froides réceptions me font pressentir, une aversion décidée pour moi... Eh bien, je m'éloignerai sans regret ni colère ; elle est assurément fort jolie, mais la beauté ne suffit pas pour faire une passion, et si elle eût eu l'âme que je lui supposais d'abord, je sens que j'aurais pu attacher plus de prix à son consentement.

Le surlendemain lorsque d'Almont entra chez la baronne, il vit Célanie pâlir et se reculer ; incertain de ce qu'il devait faire, il s'arrêta au milieu de

l'appartement; madame de R. lui tendit aussitôt la main.

Venez, monsieur le comte, lui dit-elle, venez encourager la timidité d'une jeune fille qui s'étonne de ce qu'on la recherche, et qui redoute un engagement parce qu'elle ignore le bonheur qu'il lui promet.

Le comte s'avança, il prit la main de Célanie, et la pressant doucement :—Serai-je assez heureux, mademoiselle, pour ne rencontrer d'autres obstacles que ceux que votre timidité et votre touchante modestie feraient naître ? Madame votre mère a dû vous le dire, je ne veux rien devoir qu'à vous-même, et ma félicité ne sera réelle qu'autant que je pourrai espérer de vous la voir partager.

Ici il crut sentir la jolie main qu'il tenait toujours dans la sienne trembler et s'agiter ; sans rien répondre, Célanie leva ses beaux yeux vers sa mère, et sembla implorer sa pitié ; mais la ba-

ronne, sans paraître la comprendre, se pencha vers elle et lui dit quelques mots à voix basse. Il vit Célanie tressaillir et se tournant alors vers lui, elle lui dit d'une voix faible et à peine articulée :

— Je serai heureuse d'obéir à ma mère.

Elle n'en dit pas davantage et fondit en pleurs ; le comte ému saisit de nouveau sa main et la baisa. La baronne, satisfaite par ces paroles, lui fit mille caresses et la combla d'éloges. D'Almont ne disait rien, il était un peu inquiet, il ne savait pas s'il devait aussi attribuer à la timidité les larmes qu'il voyait répandre, et il se promit de chercher à se trouver seul un instant avec mademoiselle de R. pour la conjurer de lui dire si la contrainte n'avait pas dicté sa réponse.

La baronne déclara qu'elle voulait que le mariage se fît le plutôt possible,

elle allégua pour raison, qu'étant soutenue par le crédit et la protection de son gendre, elle aurait bien plus de hardiesse à poursuivre son procès. D'Almont lui dit qu'elle avait tort d'y songer, et que dès cet instant elle pouvait disposer d'une partie de sa fortune; mais elle lui répondit qu'elle était comme les vieilles gens, fort entêtée, et qu'elle tenait autant à gagner sa cause qu'aux profits du procès; et elle ne le congédia qu'après lui avoir fait promettre de s'occuper sur-le-champ des préparatifs de cette union.

D'Almont ne pensait point à son mariage avec sécurité; maintenant que tout était convenu, il se demandait ce qui avait pu l'entraîner si loin et le conduire à un engagement qu'il allait former sans plaisir; car il se l'avouait, si l'aspect enchanteur de mademoiselle de R. l'avait séduit d'abord, sa froide réserve, l'air de profonde tristesse qu'il

lui voyait souvent l'inquiétaient et lui faisaient craindre de n'épouser qu'une femme belle, mais maussade. Il communiquait ces réflexions à son cousin et lui en voulait quelquefois de l'avoir détourné de ses projets; il se blâmait aussi lui-même de sa précipitation, et il avait besoin de se dire, que puisqu'il avait cédé à la pitié que lui avait inspirée la situation de Célanie, il ne devait pas se repentir d'une résolution qui assurait le bonheur de deux personnes; car il s'était promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour rendre heureuse celle qui allait devenir sa femme. Dans les préparatifs qui furent faits il n'épargna rien pour que tout fût digne de son rang et de la beauté à laquelle il allait s'unir. Tout ce qui peut flatter les goûts et les fantaisies d'une femme fut offert à Célanie; un hôtel élégant fut préparé pour la recevoir; des invitations nombreuses et brillantes furent envoyées de tous côtés pour donner de l'é-

clat à la cérémonie. Celle qui était l'objet de tous ces soins les recevait avec douceur et modestie, elle approuvait tout ou plutôt restait indifférente à tout; et d'Almont se disait quelquefois qu'assurément ce ne serait pas la différence des goûts qui troublerait la paix de son ménage. — Dans quelle profonde tranquillité je vivrai! se disait-il; et il n'était pas marié que déjà il s'effrayait de la monotone existence qui l'attendait.

Cependant il eût bien voulu avoir un entretien particulier avec mademoiselle de R. avant d'être irrévocablement lié; il avait cru remarquer qu'elle-même paraissait le désirer aussi vivement; mais la baronne ne leur en laissait pas la possibilité. Attentive à surveiller sa fille, c'était toujours en sa présence que celle-ci recevait les soins et les hommages du comte.

Un jour, impatienté de cette contrainte, il s'en plaignit à la baronne;

elle ne le laissa pas achever et l'interrompit en lui disant :—Je sais tout ce que vous avez à m'alléguer, mais c'est ainsi que j'ai élevé ma fille; habituée à ne jamais m'en séparer, à surveiller toutes ses actions, je ne me démettrai de mon autorité que pour la confier à celle de son époux. C'est aussi de cette manière que les dames de la famille de R. ont été élevées; je veux que Célanie, moins riche qu'aucune d'elles, soit au moins aussi considérée. D'Almont ne répondit plus rien, et il fallut qu'il se résignât à attendre d'être marié pour faire connaissance avec sa femme.

La nouvelle du mariage du comte fit sensation dans le monde : on connaissait son humeur fière et indépendante, la délicatesse de ses sentimens, et combien il lui était difficile de se fixer; ce qui faisait dire à tous ceux qui parlaient de ce mariage, qu'il n'y avait qu'une grande passion qui eût pu le décider. Charles, qui connaissait son cousin

mieux que personne, s'étonnait autant de ce qu'il restait indifférent pour sa prétendue que de sa résolution prise si subitement et sans le conseil de l'amour. Aussi tous ceux à qui il contait que son cousin se mariait sans éprouver de passion refusaient de le croire ; et la curiosité, déguisée sous le nom de l'intérêt, attira la foule à l'église le jour de la cérémonie.

Tout le monde connaissait d'Almont, et pourtant il fit sensation en entrant, tant sa contenance était noble et imposante ; le sérieux plein d'expression de sa physionomie allait bien avec la circonstance et le lieu où il se trouvait. Quant à sa jeune épouse, on se disait tout bas qu'il était impossible qu'il n'en fût pas amoureux. Elle était en effet si jolie ! ces voiles et ces roses blanches s'accordaient si bien avec la pureté de son teint et le gracieux de ses formes ; il y avait tant de dignité dans son maintien et de mélancolie dans ses regards,

que d'Almont, malgré ses préventions, ne put s'empêcher de la regarder avec amour; et, en voyant la foule les admirer, il se dit tout bas et avec orgueil que son sort était digne d'envie.

Cependant la cérémonie ne s'acheva pas sans un peu d'inquiétude : au moment où le prêtre joignit leurs mains et prononça la bénédiction, il vit Célanie frémir, se reculer et rester immobile et silencieuse aux questions qui lui furent adressées. Le comte inquiet se pencha vers elle et lui demanda avec affection si elle se sentait incommodée. Sans lui répondre elle tressaillit, parut se recueillir un instant, puis relevant la tête, elle prononça le *oui* éternel et s'évanouit.

La rumeur fut grande dans l'église ; la baronne se hâta de secourir sa fille. Cet accident fut attribué, par madame de R. et par tous ceux qui étaient présens, à l'excessive chaleur et à l'émotion. D'Almont aussi eut bien voulu

être de cet avis ; mais un vague pressentiment lui disait qu'un motif plus sérieux en était la cause ; et c'était avec une impatience mêlée de crainte qu'il voyait arriver l'instant qui éclaircirait ses doutes.

La journée se passa en félicitations ; d'Almont commençait à être un peu las de l'éternelle répétition de souhaits dont il s'entendait gratifier. Sans s'en rendre compte ils lui faisaient mal ; et lorsqu'on l'accablait ainsi de complimens, il jetait un regard sur sa jeune épouse, dont la pâleur était encore augmentée par son accident du matin, et il se disait : L'apparence du bonheur vaut quelquefois mieux qne la réalité ; qui me dit que cette union que tout le monde admire ne sera pas troublée par des peines intérieures ? Mais non, ajouta-t-il en regardant Célanie dont la contenance était absolument la même que quand il l'avait quittée, elle est trop impassible pour me causer de vives douleurs ; je

serai son ami, et avec ce titre-là on est toujours content.

Le soir, un bal brillant fut offert à tous ceux qui se disaient les amis ou les connaissances du comte, et il ne pouvait s'empêcher de sourire en voyant cette foule élégante et empressée si occupée de s'amuser et s'inquiétant si peu que le motif de bonheur qui l'attirait fût réel.

Le comte ne dansait jamais ; il vint prier Charles et deux ou trois de ses amis de faire danser sa femme : elle se refusa à leurs instances ; alors d'Almont vint lui dire avec douceur qu'il lui semblait convenable qu'elle ouvrît le bal, et qu'elle lui ferait plaisir si elle lui donnait cette preuve de complaisance. Sans prononcer une parole, elle présenta sa main à Charles, et ils furent se mettre au rang des danseurs. D'Almont la suivit des yeux lorsqu'elle dansa : il fut charmé de sa grâce noble et décente ; elle avait

avec cela quelque chose de si touchant et de si doux, son air rêveur, presque résigné, formait tant de contraste avec les pas légers que la musique l'obligeait à faire, qu'on ne pouvait en la regardant s'empêcher d'être ému. Elle est réellement séduisante, se dit d'Almont ; quel dommage que ces dehors enchanteurs ne cachent pas une âme plus active et plus aimante !

A minuit la baronne fit un signe à son gendre et emmena sa fille ; le comte un peu ému s'arrêta dans un petit salon qui précédait la chambre à coucher de Célanie ; la baronne en sortit quelques momens, après et avec un serrement de main amical, lui fit signe qu'il pouvait entrer.

D'Almont en entrant dans la chambre de sa jeune épouse s'attendait à des larmes et à une scène de timidité à peu près semblable à celles dont il avait déjà été le témoin ; aussi fut-il un peu

surpris en la voyant assise avec l'air le plus calme. La sérénité de son regard et la tranquillité de sa contenance le frappèrent ; il s'approcha d'elle avec embarras et voulut prendre sa main, mais elle ne lui en donna pas le temps ; se levant aussitôt, elle lui dit :

— Vous serez surpris, M. le Comte, que j'aie attendu d'être liée irrévocablement avec vous pour vous déclarer mes véritables sentiment; mais, dit-elle avec force, mon excuse est dans l'obéissance que je devais à ma mère ; je savais qu'elle désirait si ardemment de fixer mon sort, je la savais si persuadée qu'il serait heureux avec vous, et d'ailleurs sa volonté est si absolue, que je n'ai pas eu assez de courage pour lutter et la convaincre que pour moi il n'est plus de bonheur.

Ici le comte tressaillit, et Célanie s'arrêta ; elle reprit après s'être recueillie quelques instans.

— Assurément je suis coupable, car obéir à ma mère n'était pas mon seul devoir, j'en avais à remplir avec vous, M. le Comte, dont la délicate bonté venait au secours de l'infortune ; j'aurais dû vous dire que celle que vous combliez de bienfaits n'en était pas digne, car elle ne peut plus aimer ; j'aurais dû vous dire enfin, avant que vous eussiez généreusement sacrifié votre liberté pour améliorer ma situation, que ce sacrifice serait pour moi une chaîne douloureuse... Vous le savez, ô mon Dieu ! ajouta-t-elle en élevant ses beaux yeux vers le ciel, si j'ai combattu et désiré de m'en affranchir de ce redoutable lien, mais vous m'avez abandonnée, et je suis restée sans force.

Ici elle pencha sa tête sur ses mains et soupira profondément.

D'Almont, de plus en plus surpris, jetait sur elle des regards d'étonnement et d'anxiété ; il lui semblait que ce n'é-

tait plus la même femme qu'il avait devant les yeux. Son teint était animé des plus vives couleurs, sa physionomie brillait d'expression, et ses beaux yeux si habituellement voilés, laissaient dans cet instant deviner toute l'exaltation de son âme. Excessivement troublé, le comte la regardait, l'admirait, se sentait prêt à l'adorer, et allait lui parler sans savoir ce qu'il pourrait lui dire, lorsqu'elle posa sa main sur la sienne, et le pria avec douceur de lui laisser finir ce qu'elle avait encore à lui apprendre. Il s'inclina et elle continua ainsi :

—Dans cette alternative de combats et d'hésitation, ma seule consolation c'est que je savais, M. le Comte, que vous n'aviez cédé qu'au mouvement d'une compatissante bonté, et que vous ne m'aimiez pas.

A ces mots, le comte fit un mouvement pour parler, mais avec le plus aimable sourire, elle mit un doigt sur

ses lèvres, et lui fit signe de ne pas l'interrompre.

— Avec cela, je connaissais la noblesse de votre caractère, la délicatesse de votre âme, et sans courage pour résister à ma mère, et nous affranchir tous deux d'un lien que l'indifférence allait former, j'osai compter sur vous; je me dis que si j'avais manqué à la vérité en ne vous éclairant pas avant notre union, le sincère aveu de mes fautes immédiatement après, serait mon excuse et le devoir qu'il me resterait à remplir... Ici Celanie fit encore une pause, ensuite elle reprit d'une voix oppressée et un peu tremblante: — Ce triste cœur que je viens de vous promettre, n'est plus à moi, il appartient pour toujours à un infortuné dont le sort m'a impitoyablement séparée.

Ici le comte fit un mouvement, et elle continua d'une voix plus altérée :

— Mais en lui donant mon cœur, j'au-

rais cru l'aimer faiblement, si je ne l'eusse pas accompagné du don de tout mon être........

Alors le comte, hors de lui-même, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Eh quoi ! la baronne m'a donc trompé !

Célanie, le front couvert de rougeur, et baissant les yeux, lui répondit :

—Non, M. le Comte ; ma mère savait, il est vrai, que l'amour avait régné dans mon âme, mais elle ignorait que sa fille n'était plus digne d'elle. Cet aveu humiliant pour celle qui vient d'être nommée votre femme, mais point pour une amante dévouée, telle que je le fus ; cet aveu, si je l'eusse fait à ma mère, m'aurait, je le sais, séparée de vous ; je connaissais trop son rigide honneur pour en douter ; mais j'étais sûre aussi de m'attirer sa malédiction éternelle, et peut-être de la conduire au tombeau ;

pardonnez, monsieur le Comte, si j'ai préféré sa tranquillité et la mienne à votre repos et au bonheur que vous deviez attendre de moi ; pardonnez d'avoir osé compter sur votre délicatesse, et d'avoir pensé que se fier au noble d'Almont, recourir à lui, c'était s'adresser à la générosité elle-même.

Célanie s'arrêta : elle était oppressée, tremblante ; ses mains étaient jointes, son attitude était celle de la prière ; ses larmes, qu'elle ne retenait plus, coulaient sur son sein gonflé de soupirs ; son voile, ce voile que quelques heures auparavant d'Almont, bercé par des idées bien différentes, s'était préparé à détacher, était rejeté en arrière, et laissait voir le désordre de sa toilette et l'élégance de ses formes. Sur sa physionomie on lisait à la fois tant d'humilité, de confusion, et pourtant un sentiment de fierté si prononcé, que d'Almont saisi, éperdu, ne savait pas s'il devait l'admirer ou se plaindre, fuir ou pardonner, et en la voyant

si belle, il fut un instant prêt à se jeter à ses pieds pour lui demander de l'aimer.

Cependant, pour l'âme fière du comte, hésiter était beaucoup, c'était trop, et ce combat cessa bientôt ; mais à l'instant où son orgueil blessé et le juste sentiment de ce qu'il se devait déterminèrent sa résolution, il sentit qu'il faisait un sacrifice, aussi il répondit avec un peu de fierté :

— Je vous remercie, Madame, d'avoir assez bien présumé de mes sentimens pour prévoir ceux que me dicterait un semblable aveu ; ils seront conformes à la situation dans laquelle votre franchise nous a placés tous deux. Rassurez-vous, et ne craignez point que je cherche à faire valoir des droits qui ne sont réels qu'autant que le cœur les approuve. Dès cet instant vous êtes libre ; ne voyez en moi qu'un ami, et celui qui désire sincèrement votre bonheur.

A ces mots, la plus vive satisfaction

brilla dans les regards de Célanie. — Croyez, monsieur le Comte, dit-elle avec noblesse, que je saurai apprécier votre procédé, et comptez sur celle qui vient de prendre votre nom. Je fus faible, il est vrai, dit-elle en s'attendrissant, mais je n'offensai que moi ; maintenant je connais mes devoirs et saurai les remplir.

— Je crois, dit le comte en détournant les yeux, car il craignait de voir ce beau visage mouillé des pleurs de l'amour, qu'il est inutile de laisser deviner dans le monde, et même à madame votre mère, la singularité de notre situation ; vivons donc en bonne intelligence. Votre mère nous eût épargné bien des chagrins si elle eût eu plus de franchise ; mais quelque victime que je sois de sa dissimulation, je vous le dis encore, je serai pour vous un protecteur et un ami dévoué.

Célanie, vivement émue, saisit la main du comte, la pressa dans les sien-

nes et lui dit : — Vous êtes vraiment l'homme généreux que j'avais jugé ; agir ainsi, noble d'Almont, c'est répondre à mon attente.

— Mais, dit le comte en souriant avec un peu d'amertume, convenez, Madame, qu'il n'y a pas grand mérite à ne pas réclamer un cœur qui nous dédaigne et qui s'était donné.

Célanie, un peu embarrassée, ne put prendre sur elle de répondre sur ce même ton, et après un moment de silence et d'hésitation, elle dit en posant une main sur son cœur : — La reconnaissance est là, et l'amitié d'une sœur aussi.

Le comte, excessivement troublé, fit quelques pas pour s'éloigner, puis se rapprochant : — Parlez-moi sans détour : si votre mère eût agi avec plus de vérité, si elle m'eût appris que vos affections étaient engagées, n'aurais-je pu par mon crédit ou ma fortune vous réunir à vo-

tre ami ? Célanie baissa la tête et soupira.

— Il est trop loin d'ici, dit-elle, et puis ma mère n'aurait pu vaincre ses préventions.

— Ah ! s'écria le comte avec chaleur, pour vous voir heureuse il n'est point d'obstacles que je n'eusse bravés.

— O mon Dieu ! dit Célanie, qu'ai-je fait pour mériter tant de générosité ! — Monsieur le Comte, ajouta-t-elle avec effusion, si vous saviez combien vos nobles procédés me touchent ! Ah ! croyez-le bien, après avoir accordé ce que je dois à un amour malheureux, tout ce qui restera d'affection dans ce cœur infortuné vous sera réservé.

D'Almont sans lui répondre se leva et prit congé d'elle ; il sentait qu'il ne pouvait plus sans danger continuer cet entretien. Il s'éloigna froissé, désespéré, mieux que tout cela, amoureux fou,

et désolé de l'être, car ce fut à l'instant où il venait de renoncer à sa femme qu'il sentit qu'il l'adorait.

Qui l'aurait pensé! s'écria le comte en rentrant chez lui et en se jetant dans un fauteuil. Qui m'aurait dit que cette femme, que j'avais jugée si calme et si froide, cachait une âme si tendre, si passionnée! qui aurait dit que déjà....... Comme il faut que l'amour règne sur elle avec empire, pour qu'elle ait pu se décider à faire un semblable aveu! et c'est lorsqu'elle est pour toujours liée à mon sort que j'apprends et combien elle est sensible et combien je dois regretter qu'elle le soit...... O destinée! Qu'elle était belle lorsqu'elle me parlait! comme tout ce qu'elle disait était bien! Et son regard, qu'il était brillant! Tout le feu de l'amour animait sa physionomie déjà si expressive; c'est lui, c'est l'amour qui lui don-

nait tant de courage... Et ce n'est pas pour moi!

Il tomba dans la rêverie. Du moins, dit-il après quelques instans, durant lesquels il n'osa penser tout haut, car il avait un peu honte de lui-même; du moins elle m'a bien jugé, elle a eu raison de penser que j'agirais ainsi. Qui? moi, supplier ou commander en maître pour obtenir ce qu'un autre ne dut qu'au plus tendre amour, chercher à gagner un cœur qui s'était donné!.. Oh! non, jamais; et quelle que soit la force du sentiment qu'elle vient de faire naître en moi, sentiment qui, je le vois trop, ne ressemble point à ceux que j'éprouvai, elle ignorera toujours et ma faiblesse et son pouvoir. Quelle est ma bizarrerie! disait-il ensuite, il n'y a encore que quelques heures que j'envisageais presque comme un devoir les soins que j'aurais à lui rendre... Quelques paroles m'ont changé; et quelles paroles! — Précisément celles qui de-

vraient me guérir. Voilà donc les contradictions de l'amour? Voilà donc le pouvoir magique du sentiment, pouvoir si illimité, que quand même sa voix se fait entendre en faveur de ce que nous devrions haïr, elle pénètre dans notre âme et l'attendrit! Que ferai-je? faut-il la fuir? Oui, assurément; ma présence ne doit-elle pas lui être odieuse? ne lui rappellera-t-elle pas sans cesse que j'occupe la place de celui qu'elle adore, qu'il pourrait être là, avec les mêmes droits... Et tant d'amour!... Oui, oui, je la fuirai! — Et il frémissait d'impatience. Je la fuirai, mais pas encore; je veux la voir, l'observer sous le nouvel aspect où elle s'est montrée;... et après, quand les premiers mois de cette fatale union seront passés, quand le monde aura cessé d'avoir les yeux sur nous, je m'éloignerai, je la laisserai toute à son amour, à ses souvenirs, et j'irai, sous un autre ciel, oublier tout ce

que le cœur d'une femme peut renfermer de dissimulation et de caprice.

Et en parlant ainsi, d'Almont marchait avec agitation dans sa chambre, s'étonnant de ce qu'il éprouvait, adorant et haïssant à la fois celle qui venait de le bouleverser ainsi, jurant de la fuir, et allant par momens soulever ses rideaux, pour voir si le jour allait naître, et si l'heure qui devait la lui montrer avec toutes ses séductions sonnerait bientôt.

La conduite du comte toucha vivement Célanie. Tout entière à son amour et à ses regrets, ce n'était qu'en frémissant de douleur qu'elle s'était décidée à céder à l'impérieuse volonté de sa mère; aussi elle s'était promis d'éloigner d'elle autant qu'elle le pourrait son époux par ses dédains et sa froideur, comme elle avait réussi à le tromper sur son véritable caractère avant son mariage.

Elle avait commis une grande faute assurément, et son repentir était extrême ; mais sa délicatesse et la sensibilité exquise dont elle était douée l'avaient portée à exagérer ses torts et à se montrer aux yeux du comte plus coupable qu'elle ne l'était réellement. Voulant rester fidèle à ses premiers engagemens et s'y croyant obligée, elle n'avait pas craint de dissimuler ses remords, ni cherché à expliquer à d'Almont les motifs qui eussent pu la faire paraître moins indigne de ses regrets.

A peine âgée de seize ans, innocente et candide comme un ange, parée des plus charmans attraits de la jeunesse et de la beauté, Célanie avait inspiré une ardente passion à Isidore de.... ; les parens de ce jeune homme avaient ainsi que ceux de Célanie perdu leur fortune lors de l'émigration.

Isidore vit Célanie et n'exista plus que pour elle ; il parvint à se faire présenter

chez la baronne et réussit à la laisser dans l'ignorance par rapport à son manque de fortune.

La baronne, prévenue par les dehors brillans de ce jeune homme et par le nom qu'il portoit, trompée sur l'article essentiel, l'accueillit avec distinction et acquiesça tacitement aux soins et à l'attention passionnée qu'il avoit pour sa fille.

Isidore était beau, aimable; il avait dans le caractère cette teinte un peu sombre, presque toujours l'indice d'une grande passion. Il peignit sa tendresse en traits de feu; Célanie l'écoutait avec étonnement, avec trouble, et son cœur innocent s'abandonnait sans défiance à ce charme entraînant que fait éprouver l'expression d'un amour vrai.

Une imagination de seize ans est bien facile à séduire : l'inexpérience, la nouveauté des sentimens que l'on inspire, ces émotions encore vagues, fugitives,

mais délicieuses, que l'on éprouve soi-même, ce plaisir flatteur et jusqu'alors inconnu d'occuper de soi, tout sert à tromper un cœur qui s'ignore. Célanie vaincue par tant de séductions, croyait aimer pour la vie, et savait à peine dissimuler le trouble charmant qui s'était emparé d'elle ; son amant, ivre d'espérance, voulut entendre les paroles d'amour qui devaient assurer son bonheur, et naïve et tendre, Célanie lui jurait chaque jour une constance éternelle. La baronne vint mettre fin à ces instans de pure félicité; elle résolut de faire expliquer le jeune homme, et lui dit qu'elle n'entendait pas qu'il donnât plus long-temps des soins à sa fille, sans avoir fait connaître ses intentions. Alors Isidore implora l'indulgence de madame de R., lui fit un exposé sincère de sa position, et finit par demander avec instance la main de Célanie, jurant que l'amour doublerait ses forces, et que par son travail et son industrie il sau-

rait la mettre à l'abri de l'infortune.

Que devint la baronne à cette confidence! Une femme comme elle avoir été la dupe d'un artifice! s'être laissé abuser et se voir forcée de revenir sur les sentimens de confiance et de désintéressement dont elle avait fait l'étalage, ou de consentir à l'hymen qu'on lui demandait! L'alternative où la plaçaient son amour-propre et son ambition augmentait son courroux ; mais avec un caractère impérieux et sévère, l'ambition devait naturellement l'emporter ; elle rejeta donc avec le plus froid dédain les propositions d'Isidore, fut insensible à ses prières, et, avec toute la hauteur dont elle était capable quand elle était offensée, elle lui interdit sa maison.

L'amant de Célanie s'éloigna le désespoir dans le cœur. Il avait bien plus de passion qne d'amour ; il était violent, emporté ; sa manière de sentir l'entraînait à tout ce qui était extrême..... Il jura que Célanie serait à lui.

Confiante comme on l'est à son âge, Célanie ne doutait pas que sa mère ne consentît à l'unir à celui qui l'aimait si tendrement. La surprise, la douleur et l'effroi se pressèrent dans son âme, lorsque la baronne vint avec sévérité lui défendre d'aimer et de revoir son ami. La jeune fille, désolée, se jeta aux pieds de sa mère, lui demandant sa pitié, bien plus pour son amant que pour elle; mais l'ambitieuse mère fut inexorable, et Célanie n'eut d'autre consolation que ses larmes. Ce fut alors qu'exaltée par les obstacles qu'on lui opposait, sa jeune imagination, dépassant de beaucoup ce qu'avait éprouvé son cœur, s'abandonnait à tous les rêves d'un amour malheureux et déchu d'espérance, et elle crut aimer davantage.

Isidore trouva les moyens de lui écrire plusieurs fois secrètement. Ces lettres, empreintes de l'ardeur qui le dévorait, peignant ses désirs et sa douleur, achevèrent de porter le trouble et l'égare-

ment dans l'âme de sa jeune et innocente amie.

Cependant la baronne se trouva tout à coup extrêmement indisposée, et fut obligée de garder le lit pendant deux ou trois jours. Alors Célanie oublia tout et la soigna avec la plus touchante piété. Mais un soir sa mère reposait, elle était seule dans sa chambre et rêvait tristement à ses amours si tôt enfuis, lorsqu'un bruit léger, incertain, se fait entendre vers sa croisée ! Elle se lève, s'approche; que devient-elle... c'est Isidore, c'est son amant... Instruit de la maladie de la baronne, il est parvenu à s'introduire dans la maison et à s'approcher de la terrasse où est située la chambre de Célanie. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il la supplie par les gestes les plus expressifs de le recevoir. Célanie, effrayée, éperdue, oubliant l'obéissance qu'elle doit à sa mère, ignorant les dangers qu'elle court, ouvre la croisée d'une main tremblante, et l'ange gardien de

son innocence s'envole en gémissant. Isidore s'élance et vient tomber aux pieds de son amante.

—Je vais partir, lui dit-il, m'éloigner de toi peut-être pour toujours. Mais que dis-je? O ma bien aimée! je vais en de lointains climats, sur une terre étrangère, tenter la fortune et acquérir les richesses qui me manquent pour unir mon sort au tien... Ah! je le sens, cette espérance me fera vivre, elle me donnera le courage dont j'ai besoin pour supporter ton absence... Je viens te dire un long adieu; mais en nous séparant, en renonçant au bonheur de te voir, bonheur qui doublait ma vie, n'accorderas-tu pas à ton amant ce titre d'époux qu'il ambitionne autant qu'il t'adore... O Célanie! prends pitié de moi! qu'un même lien nous enchaîne, que l'amour unisse ceux que le sort voulut séparer... Sois à moi, laisse-moi te nommer mon épouse pour la vie et l'éternité; et alors, bravant la destinée, je

reviendrai dans peu t'apporter l'assurance de ma constance et de ma fidélité...

Bouleversée de ce que lui apprend son amant, interdite par ses prières, étonnée de leur expression, Célanie jette un cri plaintif, tombe à genoux, et le visage baigné de pleurs elle s'écrie: —O Dieu! inspirez-moi!... que faut-il que je fasse?... que me demande-t-il?

Isidore, à genoux comme elle, prend le ciel à témoin de ses sermens et du nœud qui va les unir. Célanie égarée l'écoute, lui répond, mais le conjure aussi de s'éloigner; un instinct secret lui dit que si son amant reste elle est perdue.

—Tu le veux, s'écrie Isidore le regard étincelant d'amour et de désespoir, tu veux que je m'éloigne!... Eh bien, c'est la mort qui va nous séparer... Adieu, Célanie, adieu pour toujours! En parlant ainsi, il s'avance vers la croisée.

—Isidore! s'écrie Célanie épouvantée, et accablée par l'émotion. L'infortunée perd connaissance. . . . .

. . . .

Isidore partit enfin, mais trop tard ; et le lendemain la désolée Célanie, le cœur brisé de remords, ne demandait autre chose au ciel que de ne pas la punir selon sa faute, et de lui conserver l'amour de cet amant dont elle se croyait aussi saintement l'épouse que si les lois et l'église eussent assuré la réalité de leur engagement.

Depuis lors une profonde mélancolie s'empara de mademoiselle de R. Elle pleurait sa faute involontaire autant que son amant, et vivait de remords bien plus que de souvenirs. Isidore s'expatria comme il l'avait annoncé; mais deux ans s'étaient déjà écoulés, et le plus impénétrable silence semblait envelopper sa destinée ; Célanie n'entendit jamais parler de lui, et dans l'incertitude

de sa peine, elle ne savait pas si elle devait pleurer la mort ou l'inconstance de son ami. Cependant elle ne s'en regardait pas moins liée pour toujours, et ne lui eût-elle pas conservé un souvenir aussi tendre que douloureux, elle eût considéré comme un devoir de lui rester fidèle. Aussi quels furent son effroi et son triste étonnement lorsque, peu après leur arrivée à Paris, la baronne lui ordonna de se préparer à donner sa main au comte d'Almont !

Célanie fut effrayée, et repoussait de toutes ses forces l'idée de trahir ses sermens et d'être condamnée à oublier celui qui s'était donné les droits d'un époux, et que dans le silence de ses rêveries elle s'était habituée à considérer sous ce titre. Révoltée par la tyrannie de sa mère, ses regrets, ses tendres sentimens se ranimèrent avec plus de force que jamais. Presque mourante, aux genoux de la baronne, en vain elle a supplia de la laisser à son amour et de

l'épargner. Madame de R. la menaça de sa malédiction, et la faible Célanie, sans courage pour résister à une autorité aussi sacrée, redoutant moins la mort que d'avouer sa faute à sa mère, promit d'obéir, mais en même temps jura dans le secret de son âme de s'expliquer sincèrement avec le comte aussitôt qu'il serait son époux, si elle ne pouvait lui parler avant, et de lui montrer tant d'éloignement et de si vifs regrets, qu'elle le forcerait à ne point troubler ses souvenirs.

Mais la manière remplie de grandeur avec laquelle agit d'Almont la toucha de reconnaissance; malgré les regrets qu'elle donnait à son amour, elle éprouva un sentiment qui ressemblait presque à la honte d'avoir été obligée de faire un semblable aveu à un homme qui, par l'élévation de son caractère et ses nobles qualités, lui semblait fait pour mériter une affection véritable. D'ailleurs, bien qu'elle fût à peu près sûre de ne pas lui

inspirer de l'amour, je ne sais quel instinct secret lui disait que tout en agissant ainsi d'Almont avait fait un sacrifice; et quelle que soit sa passion pour un autre, une femme, sans peut-être se l'avouer, n'est jamais fâchée d'inspirer des regrets; ceci est à part l'amour, à part le dévouement de soi-même; c'est comme une puissance qui se cache en nous, mais qui ne perd jamais ses droits.

Enfin quelle que fut sa manière de sentir, il y avait trop de noblesse dans l'âme de la jeune comtesse pour ne pas être touchée de la conduite délicate de son époux; aussi, lorsqu'elle lui promit d'avoir pour lui tous les sentimens d'affection hors ceux qui pourraient porter atteinte à cet amour qu'elle alimentait solitairement dans son cœur, elle était de bonne foi. Lorsqu'elle se trouva seule, encore exaltée par la gratitude, elle réitéra cet engagement avec elle-même, et renonça dès cet instant à

toute dissimulation de caractère, certaine qu'avec un homme tel que d'Almont, se montrer à lui ce qu'on valait était un sûr moyen de mériter sa confiance.

Lorsqu'ils s'abordèrent le lendemain, il y avait beaucoup de timidité d'une part et beaucoup de contrainte de l'autre. D'Almont s'était promis de se montrer ami dévoué, mais point empressé, ni galant; il avoit senti que, s'il dépassait certaines lignes, il pourrait bien ne pouvoir plus s'arrêter. Et nécessairement ce qu'il éprouvait et ce qu'il voulait être donnèrent à sa manière cet air de contrainte qui intimida Célanie; car si elle s'était promis à son tour de se montrer plus naturelle, c'est que, d'après la manière bienveillante dont le comte lui avait parlé la veille, elle s'attendait à plus de prévenance. L'air froid et sérieux du comte lui fit éprouver un

léger serrement de cœur; il lui sembla que c'était du mépris, et pour la première fois depuis qu'elle avait projeté d'éloigner son époux, moins soutenue par l'exaltation de l'amour malheureux, le souvenir de sa faute vint renouveler ses remords.

La baronne, qui vit sa confusion, l'attribuant à tout autre motif, essayait par ses soins et ses caresses de la diminuer. Le comte s'aperçut de l'intention de madame de R.; il vit aussi combien Célanie souffrait, il en fut touché, et dès lors, oubliant sa résolution, il ne chercha qu'à faire cesser son embarras. Il lui adressa la parole avec tant de respect et d'intérêt, s'occupa d'elle d'une façon si aimable bien que réservée, qu'elle se sentit renaître; sa tête charmante se releva, elle osa le remercier par un regard, regard qui fit tressaillir d'Almont, et elle mit une si grande douceur et tant de grâce dans ses manières et sa conversation, que le comte en-

chanté, tout entier au plaisir de l'admirer, se demandait tout bas comment il trouverait le courage de fuir une créature aussi séduisante.

Les premiers jours du mariage se passèrent en fêtes et en visites. Le comte était fier de montrer partout sa jeune épouse, et Célanie, qui savait que sa mère voulait qu'elle vît le monde, d'ailleurs toujours un peu embarrassée quand elle se trouvait en tête à tête avec son époux, se prêtait sans trop se faire prier aux désirs de tous deux. Le comte aussi redoutait l'intimité, et il acceptait avec joie toutes les invitations qui lui étaient faites. Alors s'oubliant quelquefois et mettant la contrainte de côté, il profitait avidement des plus légères circonstances pour se montrer ce que les bienséances exigeaient encore qu'il parût, époux empressé et tendre.

Mais le plus souvent, sans paraître s'en occuper, il ne voyait qu'elle, et

retiré dans le coin d'un brillant salon, il se plaisait à la suivre des yeux, à l'écouter parler, à la voir sourire ou rougir. Elle était si gracieuse, sa physionomie, qu'elle ne contraignait plus, offrait un si charmant mélange d'esprit et de sensibilité qu'il ne pouvait se lasser de la contempler. Et si ensuite son regard devenait rêveur, s'il lui voyait étouffer un soupir, si un air de mélanlancolie remplaçait la gaîté de convention qu'elle s'était faite, alors d'Almont n'observait plus; trop sûr de deviner où s'égarait sa pensée, frémissant de jalousie et retiré en lui-même, après s'être enivré d'amour il ne trouvait que des regrets.

Ils revenaient un soir d'une grande réunion; la baronne, s'étant trouvée incommodée, n'avait pu les accompagner. Célanie était arrivée fort rêveuse; mais en écoutant causer, sa tristesse avait paru se dissiper; elle s'était même montrée plus communicative, et deux

fois, dans le courant de la soirée, elle a traversé la foule pour venir conter à son époux des remarques fines et piquantes.

D'Almont, de plus en plus épris, s'étonnait de ses grâces, de son esprit, appelait l'indifférence à son secours et s'indignait de ses vains efforts.

Lorsqu'ils furent dans leur voiture, ce ne fut pas sans éprouver une vive émotion que le comte se trouva enfermé avec sa femme dans un si petit espace; il sentait près de lui le froissement de sa robe, il voyait son sein se soulever, et il respirait avec délices le parfum qu'exhalaient ses cheveux : son cœur battit violemment; il garda le silence, et s'efforçait de reprendre peu à peu toute sa réserve. Célanie, toujours plus timide quand elle était seule avec lui, mais de plus en plus touchée de ses bontés, était disposée à entrer en conversation; elle leva deux fois les yeux,

l'air sérieux du comte la troubla un peu ; enfin, voyant qu'il continuait à se taire, elle se hasarda à lui dire : —Seriez-vous souffrant, monsieur le Comte? Il y avait tant de douceur dans cette voix, le regard qui l'accompagna peignait si bien l'intérêt ! D'Almont tressaillit.

— Je vous remercie, répondit-il ; je suis seulement un peu préoccupé.

— Mais ce n'est rien qui vous afflige, j'espère ?

—Vous seriez donc assez bonne pour vous y intéresser ?

Ah ! n'en doutez pas ; mon âme sait comprendre la souffrance.

— En effet, dit le comte, vous devez avoir beaucoup souffert; mais, ajouta-t-il avec un peu d'amertume et beaucoup de fierté, car dans ce moment il était violemment irrité, mes peines ne sont point du genre des vôtres : jamais

un amour malheureux n'eut accès dans mon âme.

— Est-ce un reproche? demanda-t-elle d'une voix troublée.

— Un reproche! Oh! non, madame; vous n'en méritez aucun, et s'ils étaient connus, personne aussi bien que moi n'apprécierait la *constance* et la *fidélité* de vos sentimens.

— Je sais, dit-elle en hésitant un peu, qu'ils ne sont pas conformes à ma situation; mais ce triste cœur fut si déchiré! comment espérer que la paix puisse jamais y rentrer?

— Pas conformes à votre situation! répète le comte; vous oubliez que votre ami les tolère.

Célanie ne répondit pas, et tomba dans la rêverie; sans oser se plaindre, elle se sentait un peu froissée de la franchise presque insouciante du comte; elle ne s'y attendait pas, bien qu'elle dût la désirer.

Quant à d'Almont, il avait tant de dépit qu'il éprouvait un secret plaisir à parler ainsi : c'était pour lui une amère jouissance de bien convaincre sa femme de son indifférence, et plus il souffrait plus il voulait qu'elle l'ignorât.

En l'aidant à descendre de voiture il s'aperçut que sa main tremblait ; il la suivit jusqu'au salon, et fut frappé de sa pâleur et du trouble de ses regards. — Grand Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria-t-il ; n'êtes-vous point souffrante ? Et il s'approchait avec intérêt.

— Ce n'est rien, dit Célanie en s'efforçant de paraître calme ; cette conversation m'a rappelé des choses... Je ne sais pourquoi, ce que nous avons dit m'a bouleversée, et, ajouta-t-elle de l'air le plus doux, j'ai presque besoin de me rappeler votre indulgence passée, monsieur le Comte, pour me rassurer.

— Vous aurais-je fâchée ? s'écria-t-il ; ah ! croyez-bien que mon intention n'est

pas de blâmer vos regrets ni de chercher à les diminuer.

— Et pourtant, dit-elle avec un aimable sourire, si ce pouvoir était donné à quelqu'un c'est assurément vous qui l'auriez.

— La coquette! pensa tout bas d'Almont.

Mais à peine Célanie a-t-elle dit ces mots que, se repentant déjà de s'être laissé aller à ce ton de gaîté, et faisant un retour sur elle-même et sur le passé, qu'elle vient d'oublier, elle soupire profondément, et dit: — Mes peines me regardent seule: je ne veux ni vous en entretenir, ni m'attirer vos consolations; mais promettez-moi, monsieur le Comte, de me conserver cette indulgence et cette bonté que vous m'aviez témoignées d'abord; je les mérite bien peu, il est vrai; mais, je le sens, votre mépris me serait trop pénible à supporter.

— Vous mépriser, moi! s'écria-t-il. Oh! non, ce n'est pas en mon pouvoir; croyez-le bien, ce n'est assurément pas du mépris que vous m'inspirez. — Mais elle l'entendit à peine, et s'était éloignée après lui avoir parlé.

Voyez la bizarrerie d'une femme! Célanie n'avait que ce qu'elle avait voulu; dans sa situation, les choses étaient telles qu'elle devait les désirer; avec un cœur plein de souvenirs, l'amour de son époux lui eût été odieux... Eh bien! elle était non pas piquée, il y avait trop de candeur dans son âme, mais c'était une espèce de mécompte qu'elle n'eût pas voulu éprouver: elle était surprise, peut-être fâchée d'être aussi peu regrettée; si elle l'eut été davantage elle s'en serait affligée, mais ne l'être pas la mettait mal avec elle-même: elle valait donc bien peu! Elle eût donc été bien faiblement aimée, elle qui avait inspiré de si vifs sentimens! — Cette réflexion lui

fit faire un second retour sur le passé, elle s'étonna de l'avoir oublié : elle s'en étonna, et l'oublia encore, car le présent la froissait, et on cherche toujours à se dégager de la contrarieté du moment, comptant retrouver ensuite les souvenirs; mais elle ne savait pas que s'occuper ainsi du présent c'était éloigner le passé, et presque lui dire adieu. — Et le lendemain lorsque le comte, honteux de l'humeur qu'il avait laissé voir la veille, vint avec un aimable interêt s'informer de ses nouvelles, elle ne put se défendre de recevoir ses soins avec froideur; d'Almont ne manqua pas d'en attribuer la cause à des souvenirs plus vivement réveillés. — Il eût été bien surpris si on lui eût dit que la contrariété du moment influait peut-être davantage sur son humeur, que ses regrets sur ce qui n'était plus.

Depuis ce jour il s'établit une nuance encore plus froide entre les deux époux :

Célanie ne s'avouait pas trop pouquoi elle était ainsi, car elle avait tous les jours de nouveaux sujets d'apprécier le beau caractère du comte; — et d'Almont n'était contraint que parce qu'il sentait le besoin de le paraître. Il adorait sa femme, et il eût mieux aimé endurer toutes les tortures que de lui laisser entrevoir sa peine ou son amour ; son orgueil blessé, sa fierté, et plus encore une sombre jalousie qu'il nourrissait secrètement dans son âme, lui faisaient une loi de cacher ses tourmens.

Lorsqu'il était de sang-froid, il faisait tous ses efforts pour esquiver les rencontres, et le plus souvent il ne voyait la comtesse qu'à table; mais c'était encore assez pour qu'il ressentît son pouvoir. — Un jour la conversation s'est engagée ; on parle littérature, poésie. — Célanie s'anime peu à peu, et sans le vouloir se livre à tout l'enthousiasme qu'elle ressent pour les belles créations du génie ; son regard est brillant de tout

le feu de l'intelligence, ses expressions décèlent l'ardeur d'une âme qui après avoir beaucoup éprouvé trouve encore des sentimens pour admirer et s'identifier avec ce que les autres ont dépeint. — Le comte était surpris, enchanté; il l'écoutait, la dévorait du regard, et se perdait en extase. — Tout à coup Célanie s'aperçoit de l'attention de son époux ; elle rougit, baisse les yeux, et s'arrête subitement.

— Eh bien ! que disions-nous ? dit le comte après un moment de silence.

— Oh ! plus rien ; je m'étais oubliée ; mais quand je m'aperçois qu'on m'écoute, je n'ose plus continuer.

— Ah ! comment ne pas s'oublier ! répéta d'Almont à part lui.

Il se leva , et fut bien surpris quand il s'aperçut qu'il était resté deux heures de plus à table. —Mais aussi, disait-il en s'éloignant, comment résister à tant de

grâce, tant d'amabilité!... Oh! pourquoi, pourquoi est-elle aussi séduisante?

Cependant la mélancolie de la jeune comtesse se dissipait insensiblement. Sans s'en apercevoir, elle avait chaque jour plus de laiser-aller, et parfois des momens de gaîté qui faisoient ressortir tout le piquant de son esprit. — Elle paraissait prendre goût au monde, recherchait la société, et l'air un peu rêveur qu'elle y apportait encore ne servait qu'à la rendre plus intéressante.

Le comte employait toutes les puissances de son âme à la fuir; et elle, touchée de ses nobles procédés, surprise de les voir unis à tant d'indifférence, semblait le remercier, et, quelquefois un peu malgré elle, le secondait dans ses projets d'isolement.

Mais c'est en vain qu'ils se fuyaient; d'Almont la voyait encore beaucoup trop pour son repos. — N'habitaient-ils pas

sous le même toit? Tous les matins, quand elle sortait belle et fraîche de son appartement et qu'elle venait se réunir à lui et à sa mère pour le déjeuner, n'était-il pas obligé d'être là ? — Avec quelle touchante humilité elle l'abordait ! comme elle avait l'air de lui demander grâce ! et pourtant comme on lisait sur ce front un peu élevé la volonté d'une âme fière ! — Combien elle bouleversait l'âme du comte quand elle voulait par ses manières aimables faire oublier ses fautes et la situation où elles l'avaient placée ! elle paraissait s'avouer coupable, et c'était d'Almont qui, en la voyant si séduisante et si belle, était tenté de se jeter à ses pieds.

C'était ordinairement au déjeuner que se décidaient les projets du jour. La baronne en parlait la première ; Célanie avant d'accéder consultait toujours son époux, et d'Almont, heureux de tout ce qui pouvait la charmer, l'encourageait à suivre sa mère. — Assez souvent, quand

tout étoit convenu, d'Almont avait l'air de se rappeler un engagement oublié, et s'excusait de ne pouvoir accompagner ces dames. — Mais elle se hasardait quelquefois à lui dire, d'un ton un peu chagrin et en levant sur lui des yeux pleins d'expression : — Quoi ! monsieur le Comte, vous ne viendrez pas avec nous ? — Et quand il entendait cet accent, qu'il rencontrait ce regard, d'Almont, ne sachant plus ce qu'il voulait, oubliait et l'engagement qu'il avait feint et ses résolutions, et n'éprouvait qu'un désir, celui de la suivre partout où elle voudrait le mener.

Bien que d'Almont conservât toutes les apparences de l'indifférence, il avait pour la comtesse les attentions les plus délicates; et souvent, en prodiguant ses richesses pour aller au-devant de ses fantaisies, il se satisfaisait lui-même, et

semblait vouloir se dédommager de tous les sacrifices faits à l'orgueil de se taire. Célanie se montrait ordinairement fort touchée de ses attentions ; elle les attribuait à la bonté de son âme, et sentait s'accroître son humilité. — Un matin, le comte lui ayant entendu dire la veille qu'elle aimait passionnément les fleurs, vint chez elle avec un superbe bouquet de roses et d'héliotrope ; ce bouquet était précieux vu la saison qui était des plus rigoureuses. Il s'avançait vers elle avec l'intention de le lui offrir, lorsqu'elle, en apercevant les fleurs, pousse un cri, pâlit, et se recule..... O Dieu ! Dieu ! dit-elle en cachant sa tête dans ses mains, que venez-vous me rappeler !

— Qu'avez-vous ? s'écrie le Comte ; craindriez-vous ces fleurs ?

Elle ne répondit pas.

— Se rattacheraient-elles à des sou-

venirs?.. Et il s'arrêta interdit, n'osant en demander davantage.

— Oui, dit-elle d'une voix altérée, elles me rappellent des momens bien doux, que j'avais,.... que je devrais oublier. — Mais votre attention ne me touche pas moins, monsieur le Comte; je vous en remercie...... Et les devoir à l'amitié a aussi son charme. En parlant ainsi elle s'approchait, et fit un mouvement pour recevoir le bouquet.

— Non, dit d'Almont tremblant de colère et se contenant avec peine, — je ne veux point disputer avec vos souvenirs. — Et il disparut, froissant et déchirant le malheureux bouquet aussitôt qu'il fut loin de l'appartement.

— Quelle était ma faiblesse! s'écria-t-il quand il fut seul; m'occuper d'elle!.. N'est-ce pas lui laisser deviner son pouvoir? n'est-ce pas lui prouver un amour qui lui serait odieux, et ranimer dans

son âme un sentiment qu'elle chérit...? Qui! moi, lutter de soins et de prévenances avec un autre qu'elle aima! lui rappeler par mes attentions tout le bonheur dont elle a joui..., bonheur dont j'abhorre jusqu'au souvenir! — Ne croirait-elle pas que je demande grâce.... Et alors sa pitié.... Non, non jamais! Je la fuirai, je m'éloigne dès demain, et plutôt que de l'aimer, ou de le lui laisser croire, — je me sens le pouvoir de la haïr.

Le soir le comte prit avec un de ses amis l'engagement d'aller passer quelques jours à sa campagne.

L'offre de ce bouquet produisit un singulier effet sur Célanie : il lui sembla qu'il lui avait rappelé des détails déjà loin de sa pensée. Ce souvenir l'avait émue ; mais dans son émotion il y avait la surprise d'avoir oublié ; elle en était interdite, et pour la première fois elle entrevit que le présent avait, sans

qu'elle y eût songé, pris la place du passé. Elle s'en affligea, elle en rougit, puis rêva beaucoup, voulut revenir en arrière en s'occupant de ce qui fit son bonheur; mais l'exaltation l'avait abandonnée, et sa pensée distraite la ramenait souvent à sa situation présente : elle y songeait pour savoir ce qui l'avait conduite à oublier. — Plus d'une fois la noble figure du comte vint traverser son imagination errante; elle la repoussa comme un fantôme, mais elle ne put s'empêcher de s'arrêter un peu plus long-temps lorsqu'elle pensa à sa conduite si fière et si délicate. Assurément elle n'osa s'avouer que c'étaient là les distractions qui avaient causé son oubli; quelque chose lui disait qu'elle ne devait pas en convenir; elle aima mieux penser que c'était le tourbillon dans lequel elle avait vécu depuis son mariage; et en se rappelant la fière impatience avec laquelle le comte l'avait quittée et avait repris son bouquet, elle sentit un léger trouble,

mais elle craignit de s'appesantir sur les réflexions que le souvenir de cet incident faisait naître.

La comtesse était ainsi, doutant d'elle-même, lorsque le lendemain le comte vint prendre congé d'elle et lui dire qu'il allait passer quelques jours chez un de ses amis.

D'Almont en parlant évitait de la regarder, et paraissait troublé.

— Quoi! monsieur le Comte, vous partez! s'écria Célanie excessivement surprise; vous allez me laisser? et ma mère qui me disait ce matin qu'elle voulait retourner dans sa province! je vais donc me trouver seule, tout-à-fait seule.

— Si c'est ainsi, dit le comte en essayant de surmonter son émotion, je prierai madame votremère de nous accorder encore quelque temps; en lui disant l'engagement que j'ai pris, j'es-

père qu'elle ne me refusera pas. — D'ailleurs vous oubliez, ajouta-t-il en souriant avec un peu d'amertume, qu'une âme occupée n'est jamais solitaire.

Célanie secoua la tête, il y avait presque de l'impatience dans ce mouvement : elle remarqua en elle-même que c'était toujours le comte qui venait lui rappeler ce qu'elle se reprochait d'oublier.

— Quelquefois on craint de se retrouver, dit-elle.

— Mais non lorsqu'on fait sa vie du passé.

— Le passé ! Et elle soupira. — Mais enfin vous voulez partir ?

— Assurément ; n'ai-je pas promis ?

— Penserez-vous à vos amis ?

— Vous n'en doutez pas ; comment oublier... ?

— Eh bien! songez quelquefois qu'il y en a qui désireront votre retour.

— Madame! s'écrie d'Almont vivement agité, voulez-vous que je reste?

— Non sûrement, Monsieur; n'êtes-vous pas libre, et personne moins que moi n'a le droit de demander un sacrifice; c'est seulement en songeant au peu de temps qui s'est écoulé depuis que j'ai paru dans le monde, et combien j'y serai gauche étant seule. Mais si vous obtenez de ma mère de prolonger son séjour, alors.....

— Je pourrai partir, dit le comte en achevant la phrase.

— Si vous le désirez.

— Oui, dit-il en portant la main à son front et en étouffant un soupir, il faut absolument que je parte. — Et vous aussi, ajouta-t-il, songez quelquefois à votre meilleur ami, à celui qui désire sincèrement vous voir heureuse. — Vous verrez le monde, n'est-ce pas? amusez-vous,

et faites ce qui vous plaira ; j'en suis certain, votre ami n'aura rien à désapprouver. — Et il s'éloigna.

— Revenez bientôt! lui cria-t-elle. — Cette douce voix retentit au fond du cœur de d'Almont ; il s'arrêta incertain, doutant s'il pourrait partir. — Un mot de plus, et il restait. —Mais Célanie, déjà confuse d'avoir tant dit sans l'avoir voulu, courut se cacher au fond de son appartement, et un quart d'heure après le comte galoppait sur la route de ***.

— Comment concevoir autant de bizarrerie! disait-il en soupirant; ce qu'elle ressent pour moi est assurément bien plus près de la haine que de l'affection, et pourtant elle ne voulait pas que je parte, elle en paraissait contrariée, elle aurait préféré me voir rester. — Comment ai-je pu vouloir autre chose que ce qu'elle désirait!... Et désirer ma présence, *elle*, ce modèle enchanteur de grâce et de beauté! — Mais pourquoi donc voulait-

elle me faire rester? N'en aime-t-elle pas un autre? n'occupe-t-il pas sa pensée tout entière?.. Et moi que ferais-je là ?... Serait-ce un esclave qu'elle voudrait?— Oui, je commence à le croire; à la manière pleine de douceur dont elle me traite, je vois que c'est sa coquetterie qui joue un rôle, et non la crainte de m'avoir fait supporter ses dédains. — C'est mon cœur qu'elle voudrait subjuguer...; qu'elle ne s'en flatte pas..., je fuirais plutôt au bout de l'univers. — Pourtant elle n'est pas coquette; tant de candeur, tant de modestie ne peuvent se feindre... Oh non, elle n'est pas coquette! — Mais elle est la plus inconcevable comme la plus séduisante des femmes.

Et il poussa son cheval, espérant que le mouvement ferait taire l'agitation de son âme. Hélas! celui qui porte la peine avec soi change en vain de place, les affections véritables ne varient pas.

Célanie s'ennuya de l'absence de son époux; elle le voyait peu, il est vrai, mais enfin on se rencontrait à table, et elle s'était habituée à ces rencontres. Et puis il l'accompagnait quelquefois dans le monde, elle avait alors un véritable plaisir à se trouver avec lui. Le comte était fort aimable; sa conversation instructive et variée était des plus intéressantes. Il possédait l'art de donner un tour spirituel à ces riens frivoles, à ces bagatelles importantes qui se débitent dans le monde. Il y avait une nuance de causticité dans sa manière, mais cette nuance n'atteignait jamais que les ridicules, et si la raillerie était un besoin de son esprit observateur, la sensibilité de son âme arrêtait le trait prêt à blesser. Sans qu'il en fût convenu avec lui-même, il n'avait jamais été aussi vivement possédé du désir de plaire; cette émotion toujours contenue qu'il éprouvait rendait sa physionomie, déjà fort belle, plus mobile, et le feu

de son âme venait animer ses discours.

Célanie fut loin de s'attribuer ce surplus d'amabilité; mais elle remarqua très-bien que l'absence du comte jetait du vide et de la langueur dans ces cercles où elle s'était jusqu'à ce jour étonnée de trouver tant de plaisir.

Elle ne s'était pas aperçue que ce qu'elle prenait pour le charme de la société était une attention dirigée vers d'Almont, attention de plus en plus excitée par l'intérêt qu'elle ressentait en l'écoutant.

Elle revint fatiguée, ennuyée.—Il y a réellement fort peu de personnes aussi aimables que le comte, dit-elle en se déshabillant; et elle pensa avec un peu de dépit qu'il y avait déjà huit jours qu'il était parti, et qu'il n'avait pas songé à donner une seule fois de ses nouvelles ni à s'informer des siennes.

— Cela doit être ainsi, dit-elle en

réprimant un léger soupir, ne l'ai-je pas voulu, et ne l'ai-je pas mérité; oui, sûrement. Mais, en vérité, d'Almont était digne d'être plus heureux, et, s'il m'eût aimée, je sens que j'aurais eu quelques remords de lui causer de la peine... Mais il ne m'aimait pas... et à présent, c'est bien fini.

Cette pensée la suivit long-temps, et, lorsqu'elle voulut l'éloigner, il y avait presque un regret.

La lutte que Célanie avait eu à soutenir avec sa mère avait altéré la confiance et l'abandon qui avaient régné entre elles.

La baronne avait fait beaucoup de mal à sa fille, autant par son caractère impérieux que par ce qu'elle avait exigé; Célanie ne pouvait l'oublier, et depuis fort long-temps elle avait avec elle les manières respectueuses d'une fille soumise, mais elle ne savait plus

en faire une amie : aussi sa société ne fut d'aucune ressource pour Célanie, qui craignait toujours de l'entendre récriminer sur le passé, ou de s'attirer quelques-uns de ces mots amers qui venaient froisser son âme encore affectée par le souvenir de ses souffrances.

Ne voulant pas s'amuser, Célanie se renferma chez elle. Mécontente d'elle et de ses idées, elle voulut essayer de ses souvenirs pour faire cesser ce vague dans lequel se perdaient ses pensées.

Elle ouvrit une cassette, et essaya de relire des lettres qui autrefois avaient fait le charme et l'occupation de sa solitude. Elle lut d'abord avec attention ; un peu après elle fut obligée de recommencer ; il lui sembla qu'elle parcourait froidement ces caractères, jadis chéris : le même feu ne courait plus dans ses veines.

Elle s'arrêta interdite, cherchant dans

sa pensée pourquoi elle était ainsi. En face d'elle était un portrait en pied et très-ressemblant du comte : c'était une attention de Charles, qui lors de son mariage s'était lui-même occupé de l'arrangement de l'hôtel.

En levant les yeux ses regards se portèrent involontairement sur cette figure expressive, elle les baissa aussitôt et rougit. Confuse, sans savoir pourquoi, elle voulut reprendre sa lecture, mais ses idées n'étaient pas distinctes ; elle lisait, et sa rêverie l'entraînait ailleurs.

Puis, tout à coup, s'interrompant brusquement, elle la repoussa. — Non, s'écria-t-elle, je n'en suis plus digne ; et elle fondit en pleurs. — Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle, que m'est-il donc arrivé ? je n'aime plus, et je n'ai pas retrouvé la paix. Elle pleura long-temps et ne fut pas soulagée, car au-dedans d'elle tout était confusion.

Charles vint voir la comtesse ; il la trouva pensive et triste ; Charles imagina tout simplement qu'elle s'ennuyait, et il s'emporta sérieusement contre d'Almont de ce qu'après deux mois de mariage il laissait ainsi sa jeune femme livrée à elle-même.

— En vérité, dit-il, depuis quelque temps je ne reconnais plus mon cousin, il est d'une bizarrerie ! lui que j'ai toujours vu si simple et si raisonnable !

— Est-ce donc manquer à la raison que d'aller passer quelques jours chez un ami ?

— Au milieu de l'hiver et en venant de se marier, oui sûrement.

— Voudrait-il me fuir ? pensa Célanie.

— A la bonne heure, il vient de se

marier, dit-elle, mais il ne m'aime pas. — Et elle sourit tristement.

— Il ne vous aime pas! s'écria Charles; comment voulez-vous qu'on puisse ne pas vous aimer?

Célanie ne répondit pas, elle se reprochait ce qu'elle venait de dire, car elle avait senti qu'elle n'avait aucun droit de se plaindre.

— Oui, continua Charles, il vous aime, j'en suis certain; mais peut-être vous trouve-t-il trop sérieuse et point assez tendre. Je sais qu'avant son mariage c'était le seul reproche qu'il vous adressait, il doutait de votre sensibilité.

— Ah! dit tristement Célanie, je crois bien qu'il n'en doute plus maintenant.

— Eh bien, n'est-il pas devenu plus aimable?

— Il l'est beaucoup plus que je ne le mérite.

— Pardon, belle cousine, vous ne m'en voudrez pas si je vous parle sincèrement : vous êtes charmante, il est impossible de réunir plus de moyens de plaire; mais, j'ai cru le remarquer, votre conduite avec le comte n'est pas ce qu'elle devrait être : vous êtes avec lui trop digne et froide, il y a trop de sérieux ou de timidité dans vos manières; je vous ai bien vu des momens de laisser-aller, mais ils ne duraient pas, vous sembliez craindre de vous y livrer. — L'âme de mon cousin est aussi fière qu'elle est tendre : il a besoin d'être cherché, ou bien il se replie en lui-même, et fuit parce qu'il doute de l'affection; témoignez-lui un peu plus de tendresse, et vous verrez cette âme contenue se dilater et vous entourer de tout ce que l'amour a de séductions.

Célanie pensa que, s'il en était ainsi, le cœur du comte était à jamais perdu pour elle; car non-seulement elle n'avait aucune espèce de droit de lui

montrer de l'affection, mais encore la confidence qu'elle avait faite devait avoir aliéné envers elle les sentimens d'une âme aussi fière et aussi délicate. En faisant cette réflexion, Célanie craignit de sonder ce qu'elle lui faisait éprouver, son cœur se serra, mais elle ne voulut pas le remarquer. — Décidée à ne pas instruire Charles de son secret, elle lui répondit vaguement, et au lieu de continuer l'attention sur elle, elle fit des remarques sur le caractère du comte. — Charles aimait beaucoup son cousin, il était enthousiaste de ses qualités : aussi il s'étendit avec plaisir sur son éloge, il cita plusieurs traits de sa jeunesse, qui tous montraient une âme aussi belle que sensible, et faisaient ressortir le plus heureux naturel. — Célanie l'écoutait avec attention ; elle écoutait beaucoup trop, pour une personne qui veut rester fidèle à ses premiers sentimens et qui a juré de n'aimer plus. — Lorsque les jours suivans Charles revint la voir,

ce fut elle qui remit la conversation sur le même sujet, — et, bien qu'elle sortît fort peu, le temps lui parut moins long.

D'Almont était parti avec l'intention de prolonger son absence autant qu'il le pourrait; il n'y avait encore que deux semaines qu'il était chez son ami, et déjà il avait peine à contenir l'agitation qui le dévorait. — Il voulait rester, il s'y forçait, et son cœur bondissait d'impatience. — Tantôt il se représentait Célanie avec toutes ses grâces, son doux sourire, son regard touchant et tendre, sa voix et ses paroles si expressives, et alors il éprouvait l'ardent désir de la voir, de la contempler, de s'enivrer d'amour même au prix de la souffrance. Mais bientôt le souvenir de ce rival adoré, le bonheur dont il avait joui, le culte qu'elle lui vouait dans son âme, reveillaient son orgueil, sa fierté; il s'indignait de sa tendresse, jurait en frémissant de fuir cette femme si sédui-

sante et si peu digne de lui ; et, tour à tour en proie au feu de l'amour ou de la jalousie, ses jours se consumaient en regrets et en émotions passionnées.

Cependant le désir de la voir, de respirer le *même air*, commençait à triompher de ses résolutions, et il ne résistait plus que faiblement, lorsqu'une lettre de Charles vint faire cesser son incertitude.

« Je cherche en vain la cause de l'inconcevable caprice qui vous fait fuir ainsi une femme aimable et belle, lui disait Charles, et vous enterrer dans les bois au milieu de l'hiver. Votre femme s'en étonne aussi, n'ose s'en plaindre, mais elle est triste, ne va nulle part, et sa seule distraction est de me parler de vous. La baronne est partie depuis hier... »

— De parler de moi ! s'écria le comte ; Charles s'abuse assurément, ou ce

qu'elle en dit est dû au désœuvrement de la solitude. — Mais elle est triste, elle s'afflige. Je pars à l'instant, je vais la retrouver. — Hélas! ma présence ne la guérira pas, car ce n'est pas moi qui cause sa peine! Mais mes soins la distrairont, peut-être ils lui feront du bien; d'ailleurs Charles ne dit-il pas qu'elle s'ennuie? J'aurais dû le penser: si jeune et si timide, elle n'ose aller nulle part; — la baronne l'a quittée, elle est donc seule, absolument seule... et je vais me trouver avec elle! — A cette idée le comte fut sur le point de révoquer son départ, il frémit des combats qu'il aurait à soutenir; — mais la passion l'emporta, et deux jours après il fut rendu chez lui.

D'Almont arriva assez tard dans la soirée. En entrant il demanda si madame était à l'hôtel; ses gens lui dirent qu'elle était dans son cabinet et faisait de la musique. Alors, pensa le comte, elle est visible pour tout le monde, et

je puis bien ne pas me faire annoncer.

Il traversa non sans émotion les deux pièces qui conduisaient à ce cabinet : — la porte était entr'ouverte, il entendit la voix de Célanie ; cette voix brillante et pure le surprit : il s'arrêta, et prêta l'oreille. — Il l'avait entendue une fois avant son mariage, mais il n'en avait pas été content, elle avait chanté comme une écolière bien apprise, et d'Almont n'avait plus songé à lui demander de la musique.

Dans cet instant cette voix l'étonne, le frappe ; ce n'est plus la même, ou plutôt la touchante expression qui l'accompagne en a changé les inflexions ; il croit entendre la mélodie des anges exprimant les émotions de l'amour.

Le couplet était fini et il écoutait encore. Enfin, hors de lui, transporté, il pousse la porte, et se présente brusquement devant la comtesse.

Elle était debout devant sa harpe et ressembloit au génie de la mélancolie. En l'apercevant elle jette un cri, s'avance rapidement vers lui, et dit en lui tendant la main : —Ah! vous voilà donc, mon ami!

Le comte, interdit, n'osant se livrer à tout le bonheur que lui cause cet accueil, reste sans voix, et s'appuie contre le lambris.

— C'est bien aimable à vous d'être revenu, ajoute-t-elle; et, voyant qu'il ne répondait pas, avec un peu de confusion elle retire sa main que d'Almont ne retenait plus.

Ils restèrent tous deux en silence; enfin le comte lève les yeux, et se hasarde à la regarder : il se craint, il ne sait ce qu'il va dire; l'embarras de Célanie l'étonne, et redouble le sien.

C'est elle qui prend encore la parole : — Ce n'est pas Charles, j'espère,

qui vous a décidé à revenir, car j'aurais alors moins de plaisir à vous savoir de retour.

— Non, dit le comte, c'est le besoin de vous voir qui m'a ramené, et puis je vous savais seule.

— C'est vrai, dit-elle ; mais, si vous vous amusiez, il fallait rester.

— Je ne le pouvais plus. Contrarié des mots qui lui échappent, le comte change de place ; il parcourt ce cabinet qu'il ne connaissait pas, il n'avait fait qu'y jeter un coup d'œil avant que Célanie en prît possession. Son portrait frappe ses regards ; il s'étonne de le voir là, exprime tout haut sa surprise. Célanie, un peu embarrassée, fait l'éloge de la peinture : elle en parle en connaisseur.

Le comte rêve, puis il dit : — Je crois me rappeler maintenant que c'est une étourderie de Charles ; je la réparerai, Madame, et ferai placer autre part une

image qui ne doit pas se trouver dans une pièce consacrée à vous seule.

— Quoi! s'écrie Célanie, vous voulez l'ôter d'ici! Oh non! monsieur le Comte; c'est mon meilleur ami que je vous prie de me laisser.

— Ah! s'il est de quelque prix pour vous, s'écrie d'Almont entraîné malgré lui, l'original voudrait y passer sa vie.

— Je n'oserais le souhaiter, dit-elle; mais pour le portrait, c'est différent, il restera.

— Et vous forcerez à envier son sort, dit le comte d'un ton galant.

Honteux, dépité de tout ce qu'il s'oublie à dire, il s'éloigne encore, et va rêver devant la croisée. Célanie promenait lentement ses doigts sur sa harpe, et n'était pas moins troublée, car elle s'étonne autant de son entraînement que de celui du comte. Enfin il se rapproche, et

d'un ton beaucoup plus sérieux, il la prie de faire un peu de musique ; elle y consent avec grâce, et choisit une barcarolle animée qui la dispense de mettre dans sa voix l'expression pleine de langueur qui, quelques instans auparavant, avait transporté le comte ; mais il ne fut pas moins charmé, et le ton de gaieté qu'elle employa éveilla en lui de nouvelles sensations.

Heureux et ne voulant pas l'être, cherchant à s'arracher à tant de séductions, cette soirée fut pour d'Almont un rêve enivrant, et ce ne fut pas sans un effort de courage qu'il songea à s'éloigner, il le fallait pourtant ! il se leva... — Déjà ! dit involontairement Célanie... Vivement ému, il s'approche, saisit sa main, et, pour la premiere fois depuis qu'ils étaient mariés, la baise ; elle rougit, baisse les yeux, mais ne la retire pas.

— A demain, dit-elle. — Oui, répète le comte ; à demain.... et, étouffant un

soupir, il s'élance hors du cabinet, et court dans son appartement se livrer à toutes ses émotions.

— Pourtant elle ne m'aime pas, répétait-il lorsqu'un souvenir trop vif faisait battre son cœur rapidement, elle ne m'aime pas, et elle me traite ainsi ! Son ami, elle m'a appelé son ami ! Hélas ! c'est parce qu'elle ne compte que sur ce sentiment d'amitié qu'elle a autant de laisser-aller, et puis son âme tendre et délicate veut me dédommager ; cette âme candide est incapable de haine, et, malgré tout le mal que lui fait ma présence, elle me voit sans peine : mais cet amour brûlant, passionné, ce délire qu'elle excite en moi, jamais, jamais elle ne le sentira, elle ne l'éprouvera. Que dis-je ? ne l'a-t-elle pas connu ! ne s'est-elle pas donnée ?... et c'est à moi qu'elle réserve sa tranquille amitié.... son amitié ! Je n'en veux pas, elle me fait mal; elle sait y donner la couleur de l'amour : elle est trop enivrante, je n'y

résisterais pas. Ah! j'imposerai à mon accent, à mon regard ; elle ne saura pas ce qui se passe en moi. Je puis être faible contre ses charmes, mais la puissance de me taire est invincible comme mon amour ; qu'elle garde ses témoignages d'amitié, ou par mes manières je saurai m'y soustraire.

Le lendemain le déjeuner les réunit. Le comte avait bien voulu sortir dès le matin, mais il ne l'osa pas ; il pensa que d'après la manière dont on s'était quitté la veille, ce serait incivil, et il vint.

Il regardait partout autour de lui, hors celle qui lui faisait les honneurs de la table avec une grâce enchanteresse. Célanie avait l'air fort animé; elle suivait tous les mouvemens du comte, et semblait presque chercher ses regards. Mais il eut assez de pouvoir sur lui pour tenir constamment la conversation sur un sujet indifférent, et quand on parle de choses insignifiantes on n'a pas besoin

de se regarder. Un ami du comte vint le voir : d'Almont l'accueillit comme son sauveur, car il se sentait faiblir. Après quelques momens de conversation générale, ils prirent tous deux congé de la comtesse ; en sortant, d'Almont dit qu'il ne rentrerait pas de la journée.

Célanie entendit cet ordre. Qu'éprouva-t-elle ? En vérité, si elle eût été capable d'un mouvement de colère, elle l'aurait ressenti ce moment-là.... Il arrive, et c'est pour s'éloigner encore! c'était donc moi qu'il fuyait! oh ! je le vois, il me hait, ou me méprise ; être méprisée de d'Almont, cela fait mal, c'est plus que je ne puis supporter.... Charles se trompe, son cousin n'est pas ce qu'il dit, susceptible d'être ramené par l'affection. N'ai-je pas été prévenante hier ? lui-même n'était-il pas plus aimable ?... et ce matin il ne m'a pas regardée. Ah ! c'est qu'avec moi c'est différent, hélas! je fais exception : ne l'ai-je pas dédaigné !

Célanie courut à sa musique, à ses livres ; elle craignait de s'appesantir sur une foule d'idées qui la froissaient, l'agitaient ; elle voulait, ne voulait plus, s'effrayait de sensations si nouvelles et si vives, et pourtant ne les repoussait pas tout-à-fait ; quant aux souvenirs, il n'en fut pas question.

Elle fit dire qu'elle était un peu souffrante le lendemain, et ne parut pas. Voilà d'Almont alarmé, s'accusant déjà d'insensibilité. Il lui envoya demander la permission de faire chercher le docteur, mais elle fit répondre qu'elle n'avait besoin que de repos ; alors, craignant d'être indiscret, il n'osa demander à la voir : cependant comme il était inquiet, il rentra de bonne heure, et ne sortit plus de la journée. Célanie l'apprend, et elle se repent de s'être enfermée. Est-elle réellement souffrante? il lui semble qu'elle est beaucoup mieux. Elle pourrait bien paraître au salon, mais ne l'ose pas.... Si elle faisait de la musique....

mais non ; quelle apparence que le comte, qui n'entre jamais chez elle, y vienne ce moment-là. D'ailleurs à quoi bon se montrer! sa présence ne cause aucun plaisir ; pourtant les conseils de Charles se présentent encore à sa pensée, et depuis quelque temps elle y songe souvent.

Enfin le hasard la sert : une dame de sa société lui envoie un billet de loge pour le soir, elle est décidée à refuser; mais elle se dit que, pour adoucir son refus, elle doit répondre elle-même au domestique qui attend dans une antichambre qui précède le salon : elle le traverse, donne son message, et revient lentement dans le salon, s'y promène un instant, et va enfin rentrer dans sa chambre. Cependant le comte l'a entendue ; il vole après elle, et la suit.

Après un long regard, il s'informe avec intérêt de ses nouvelles.

— Vous êtes pâle, dit-il en la regar-

dant encore ; pourquoi tant vous livrer à la solitude, et pourquoi toujours vous affliger de maux sans remèdes ?

— De quels maux voulez-vous parler ? s'écrie Célanie en rougissant beaucoup.

— Il est vrai, dit le comte, que ce n'est pas à moi.... je ne dois pas vous exhorter à rien oublier ; soyez certaine que l'intérêt seul de votre santé....

— Oh ! je le sais, reprend Célanie avec un peu de dépit...... Mais croyez bien, monsieur le Comte, que je n'ai rien qui *m'afflige*.... Je suis bien.... je me trouve heureuse *à présent.*

— Tant mieux, dit le comte, c'est mon vœu le plus cher.

Il allait sortir, lorsqu'elle le retient en lui montrant une invitation pour un bal très-brillant qu'elle a refusé.

— Irez-vous ? demande-t-elle.

— Non, sûrement, si vous n'y allez pas. Mais pourquoi n'irez-vous pas?

— J'ai craint de m'ennuyer, et puis toute seule.

— Madame de G., ma parente, a-t-elle refusé de vous accompagner? vous savez qu'elle a promis de tenir la place de votre mère et d'être votre chaperon lorsque mes occupations ne me permettraient pas de vous suivre.

— C'est vrai, mais elle est si sérieuse!

D'Almont, un peu surpris, la regarda... Depuis quand le sérieux des gens la contrariait-elle?

— D'ailleurs, ajoute-t-elle en hésitant un peu, si j'avais pu penser que vous y fussiez...

— Mais, dit le comte de plus en plus surpris, voulez-vous que je vous accompagne?

— Comme vous voudrez.

— Eh bien ! nous irons.

— Ah ! oui, nous irons, répéta-t-elle avec satisfaction. Et le comte croyait être le jouet d'un rêve.

Comme ils ne sortaient ni l'un ni l'autre, et qu'ils étaient réunis, il était tout simple qu'ils passassent la soirée ensemble. Ils restèrent donc tête à tête, tous deux contenus, rêveurs, et n'osant se livrer à ce qu'ils éprouvent.

Le comte, bien qu'il ne veuille pas s'y livrer, le sait ce qu'il éprouve ; il essaye de s'y soustraire par autant de froideur qu'il peut en montrer, mais l'enchantement est plus fort que sa raison, et ses regards le trahissent souvent malgré lui.

Célanie, au contraire, ne s'est pas encore rendu compte pourquoi elle est si changée et si occupée du soin de

plaire et d'attirer ; elle n'a pas encore interrogé son cœur ni sa raison ; si elle l'a fait, c'est vaguement, et elle agit encore sans que sa volonté soit décidée. Elle est entraînée : c'est une puissance inconnue, un je ne sais quoi qui l'attire ; elle va plus loin qu'elle ne veut, mais ne s'en repent pas.

— N'importe, disait le comte, tandis qu'il se perdait dans la contemplation des charmes de sa femme, encore un peu de temps et je m'y soustrairai ; il ne sera pas dit qu'une femme qui m'a dédaigné, qui en aime un autre, déploie autant de grâces pour me séduire, et m'aura séduit... Elle ne le saura pas du moins. Pourtant le soir, quand il fallut s'éloigner, il baisa encore sa main, et le soupir qu'il étouffa fut encore plus profond que celui de la veille. Et lorsque le lendemain, à l'heure convenue, elle vint à lui pour aller au bal, qu'elle lui apparut belle, charmante, et parée comme les Grâces, il n'eut pas encore

le courage de se soustraire à l'enchantement qu'il éprouva ; et que d'efforts il lui fallut faire pour ne pas presser cette main si jolie qui s'abandonnait à la sienne, lorsqu'il aida la comtesse à monter en voiture !

Les jours se passaient ainsi. — Ils se fuyaient après s'être cherchés ; leur existence était une alternative de sensations exquises et de souffrances pénibles et isolées. — Pourtant le plus souvent l'orgueil du comte l'emportait sur ses autres sentimens, et c'était précisément parce qu'il aimait tous les jours plus ardemment qu'il l'écoutait davantage ; car il s'irritait de ses peines, et croyait en alléger le poids en nourrissant sa fierté.

Mais tous ces combats tournaient au profit de l'amour ; et quand il était resté plusieurs jours sans paraître s'oc-

cuper de Célanie, qu'il avait mis tous ses soins à la fuir, si enfin il rencontrait son éloquent regard, s'il la voyait triste, si elle lui parlait avec son accent si doux...., alors il oubliait tout : l'amour, qui l'avait éloigné, le ramenait auprès d'elle ; il s'y dévouait comme l'ami le plus tendre, et le sourire qu'il voyait dans ces instans briller sur son charmant visage, le transportait à un tel point qu'il lui fallait toute la puissance de son caractère pour ne pas se montrer amant passionné ; — et son malheur s'augmentait par son silence.

Cependant Célanie commence à s'étonner des bizarreries de son époux, elle se dit bien qu'elle ne mérite pas qu'il la traite mieux; ce qu'elle éprouve lutte avec son humilité, et tout en convenant de ses torts et qu'elle a mérité son sort, elle avance peu à peu; non qu'elle n'ait aussi sa fierté, mais il y a tout à la fois dans ses manières le sentiment de ses

fautes, et un autre sentiment beaucoup plus tendre qui ressemble à l'amitié, qui est mieux qu'elle, qui tient de la dignité d'une âme fière, et qui pourtant a tout l'abandon d'une aimable confiance. Cette façon de se montrer la rend bien séduisante, et la rassure contre elle-même, car elle croit n'éprouver que ce qu'elle laisse voir; et si, lorsque son époux la néglige et paraît l'oublier, elle s'accuse de l'avoir mérité, lorsqu'il revient à elle, la gratitude qu'elle croit lui devoir de ce qu'il ne la punit pas davantage fait qu'elle l'accueille toujours comme si elle ne s'attendait pas à être aussi bien traitée.

Pourtant un peu de dépit commence à l'emporter. Voilà huit jours qu'elle a à peine entrevu le comte; il n'a dîné que trois fois à l'hôtel, et encore avec du monde. — Ensuite, il sort de bonne heure le matin, rentre quelquefois pour s'habiller, s'informe de ses nouvelles, mais sans jamais demander à la

voir, et il ne revient plus que fort tard dans la soirée. — Célanie s'étonne, s'afflige, n'entrevoit pas encore la vérité, mais cherche à la découvrir.

Un jour enfin il lui fait demander si elle veut aller chez madame de G., sa parente; il a promis d'y passer la soirée. — Mais elle, de plus en plus dépitée, surprise que ce soit par l'intermédiaire de ses gens qu'il envoie demander ses ordres, fait répondre qu'elle ne sortira pas. — Le comte insiste, il fait dire qu'il a presque promis pour elle; mais elle est réellement contrariée.

— Non, dit-elle à sa femme de chambre, dites à monsieur le Comte que je le remercie; et qu'on me laisse, ajoute-t-elle assez haut pour être entendue du salon, dont les portes sont ouvertes, je veux être seule.

D'Almont entend cet ordre, et s'éloigne désespéré.

La voilà solitaire, mais non tranquille ; elle vient de se livrer à un mouvement d'humeur, ils sont rares chez elle ; elle s'en repent, voudrait le réparer, mais il n'est plus temps.

— Que pensera d'Almont? Qu'il l'importune peut-être. Et avec les préventions qu'il a déjà... C'est affreux! —Sûrement il serait entré, voyant qu'elle refusait encore..., il va croire que c'est pour se livrer à ses souvenirs qu'elle refuse ainsi de l'accompagner.... Oh! non, s'écrie Célanie, je ne veux pas qu'il pense cela, je n'en ai plus de souvenirs..., il y a long-temps qu'ils ont fui.

Elle s'arrête interdite et soupire, mais ce n'est pas le moment de raisonner avec elle-même; ce qu'elle veut avant tout, c'est de convaincre le comte qu'elle n'a ni humeur ni caprice, car s'il avait cette idée il s'éloignerait tout-à-fait, et c'est en songeant à tout ce qu'elle éprouveroit de peine qu'elle sent combien ce

sentiment qu'elle croyait être de la reconnaissance a pris d'empire sur elle. Elle frémit, mais ne veut pas s'appesantir sur tout ce qu'elle entrevoit.

Elle se promène avec agitation, puis tout à coup sonne avec violence. — Je veux m'habiller, dit-elle à sa femme de chambre ; qu'on prépare ma voiture, je sortirai.

Elle est décidée, elle ira chez madame de G., elle essayera de réparer son humeur. En dix minutes elle est prête, et le char léger l'entraîne.

Je voudrais parler au comte d'Almont, dit Célanie, un peu émue, au domestique qui s'avance pour l'introduire ; voulez-vous lui dire qu'il vienne. — D'Almont paraît un instant après ; il s'arrête excessivement surpris.

— Me pardonnez-vous, mon ami? lui dit Célanie avec un doux sourire, d'avoir refusé votre bras tout à l'heure?

j'étais souffrante, pas disposée à m'amuser; mais en changeant de projet j'ai voulu vous prouver que je ne savais pas me passer de ce soutien. — En finissant ces mots, avec l'air le plus aimable elle passe son bras sous celui du comte.

— Et vous êtes charmante, adorable, s'écrie celui-ci, partagé entre l'étonnement et l'adoration; et pour cette fois il céda à l'entraînement qu'il éprouvait, il pressa avec transport ce bras qui venait ainsi chercher son appui. Célanie sentit battre son cœur, et détourna la tête.

— Vous m'avez excusée auprès de madame de G., dit-elle avec un peu d'embarras, je puis espérer de trouver grâce.

— Ah! s'écrie le comte, de plus en plus troublé, pour ne pas vous l'accorder il faudrait être plus sévère que le

sort même. — Et ils entrèrent tous deux rayonnans de plaisir.

—Ah! voilà une agréable surprise, s'écrie madame de G. Et bien! jolie boudeuse, vous vous êtes donc lassée de nous tenir rigueur?

— Ne la grondez-pas, dit le comte; ne lui devons-nous pas des remercîmens?

— Oui assurément, toutes les fois que je la vois, répond madame de G. Mais voilà huit jours que je ne vous ai rencontrée nullepart; qu'êtes-vous donc devenue?

— Je n'aime pas de sortir sans lui, répond Célanie en montrant le comte.

— Ces mots lui échappent, c'est la naïveté elle-même qui les a prononcés. D'Almont en est bouleversé; cette expression, « sans lui! » retentit dans tout son être. — Est-il possible que je sois *lui* pour elle? se dit-il; et il s'éloigne, il va autour

des tables de jeu dérober son émotion, et les tendres espérances qui, malgré lui, se glissent dans son âme.

Célanie, déjà animée par la démarche qu'elle vient de faire et par l'accueil qu'elle a reçu du comte, un peu rassurée contre elle-même, se sent animée aussi du désir de plaire. Elle est aimable, elle est charmante quand elle veut, et ce soir-là elle le devient beaucoup, trop peut-être par rapport au regard observateur et jaloux du comte. Il devient inquiet, agité; disposé au soupçon par sa situation, une idée désespérante traverse son esprit : si sa femme était coquette! si c'était là le secret de tant d'aimables prévenances!

Pourtant en cet instant il rencontre le doux regard de Célanie fixé sur lui; elle est entourée d'un cercle nombreux qui l'admire et lui rend hommage, et elle ne voit que son époux.

Pauvre d'Almont! que de sensations

variées l'assiégent! Qui lui eût dit que cette union qu'il considérait comme devant être le refuge de son repos, et dont la monotonie l'effrayait par avance, serait si agitée? que de tempêtes dans son âme! — Et pourtant il ne donnerait pas ses jours de peines pour ces longs jours d'isolement et d'ennui, alors que, fatigué du poids de l'existence, il ne connaissait pas ces émotions terribles, dévorantes, mais aussi quelquefois délicieuses, et effaçant par l'instant de bonheur qu'elles donnent tout ce que la vie renferme d'amer et de douloureux.

Cependant la comtesse s'est aperçue que son époux est moins contraint, qu'il s'en éloigne moins lorsqu'ils sont dans le monde. Leur tête-à-tête a bien des charmes, mais trop d'embarras s'y fait sentir, et puis, elle le voit maintenant, d'Almont paraît le redouter beaucoup : c'est toujours par surprise qu'il s'y trouve, et si quelques traits de sen-

timent lui échappent, sa froideur augmente, et il semble vouloir les faire oublier en fuyant.

Célanie remarque tout cela, elle ne peut encore se dire pourquoi il est ainsi; sa pensée incertaine ne lui présente encore que des soupçons, ils sont trop vagues et souvent trop contradictoires pour qu'elle puisse s'y arrêter.

Mais ce qu'elle veut, c'est la présence de son époux, c'est un besoin ardent de lui plaire, d'en être cherchée et de l'occuper. Son humilité et le sentiment de ses fautes lui disent bien qu'elle prétend beaucoup trop; mais comme le mot d'amour n'a pas été prononcé, qu'elle ne veut pas s'en croire atteinte, elle se rassure et compose avec elle-même.

La voilà donc qui recherche la société, attire du monde chez elle, et fait les honneurs de son salon avec cette

grâce, ce tact exquis des convenances qui donnent à la simple politesse l'expression de la bienveillance.

Comme elle ne peut se défendre d'éprouver un peu de dépit par rapport à la conduite parfois singulière de d'Almont, que ses manières froides et contraintes la choquent, mais qu'elle n'ose s'en plaindre ni prétendre à plus d'abandon, il y a dans sa manière à elle une légère nuance de coquetterie. Cette coquetterie innocente est tout en faveur du comte, mais tout ce qui l'approche s'en ressent. Elle est plus animée; elle chasse cette paresse d'esprit qui depuis ses chagrins l'avait tenue comme en arrière du monde; enfin elle fait plus de frais pour paraître aimable, et y réussit. On l'entoure, elle séduit, elle enchante, mais dans ses succès ne songe qu'à son époux, et trouve un secret plaisir à lui faire hommage des louanges qu'elle reçoit.

Les hommes ne sont pas suscepti-

bles d'apprécier ce sentiment exclusif d'une femme qui apporte la pensée de celui qu'elle aime jusque dans les succès les plus indifférens, et dont les triomphes d'amour-propre n'ont de prix qu'autant qu'ils peuvent servir à enflammer davantage celui qui seul l'occupe, au milieu de la foule adulartice dont elle est entourée.

D'Almont est bien loin de deviner ce qui se passe dans l'âme de sa femme; il s'effraye de la voir si brillante. Il se consumait de jalousie quand il la savait tout à un seul objet, maintenant le passé et le présent l'offusquent tour à tour. Pourtant elle ne sort qu'avec lui ou madame de G.; elle ne voit que la société qu'il lui a présentée; chez elle, elle s'occupe de tout le monde, et ne distingue personne. Il se dit bien tout cela, mais il est importuné du bruit des louanges qu'on lui prodigue; il voudrait que son mérite fût connu de lui seul, il l'accuse de trop chercher à le faire pa-

raître ; et il prend pour un besoin de plaire en général, le désir exclusif de charmer son époux, désir qui la suit et dans les fêtes brillantes, et dans son cabinet solitaire.

Une sombre tristesse s'empare du comte ; il fuit également le monde et la solitude ; — il est mal partout, et se nourrit de sentimens amers. Porté à l'injustice, il interprète tout différemment les nuances d'interêt qui échappent à Célanie. Est-elle triste ou timide, c'est le regret du passé et la crainte qu'il lui inspire ; s'abandonne-t-elle à une aimable gaîté, a-t-elle pour lui de tendres prevenances, elle veut le séduire, et, non contente de l'avoir dédaigné, elle se plaît à lui faire sentir le pouvoir de ses charmes. — A cette idée il frémit d'indignation, et jure de nouveau de fuir et d'oublier. — Il rentre chez lui, un doux regard, un mot expressif le soumettent encore.

Il la rencontre un matin comme il allait sortir, avec le projet de ne pas rentrer de la journée. Elle l'aperçoit ; court à lui légère comme un oiseau, et, lorsqu'elle l'a atteint, s'arrête interdite, et n'ose plus parler. D'Almont la regarde ; qu'elle est séduisante dans ce déshabillé du matin ! que de charmes épars !

— Souhaitez-vous quelque chose ? lui dit-il en détournant les yeux de tout ce qu'il admire.

— Non, répond-elle en hésitant ; je voulais seulement savoir si vous dînez ici.

— Je ne le crois pas.

— Alors je n'irai pas ce soir chez madame de G.

— Pourquoi ? dit le comte ; et, appuyant sur ces paroles : — Quand on est accueillie et recherchée comme vous

l'êtes, on doit vaincre une timidité qui ne s'accorde pas avec d'aussi brillans succès.

— D'aussi brillans succès! répète-t-elle ; de quels succès voulez-vous parler ?.... Ah ! je n'en ambitionne point, hors ceux... Elle s'arrête et n'ose achever. — Bon Dieu ! monsieur le Comte, combien je parais vous être odieuse !

— Odieuse, vous ! s'écrie-t-il très-ému ; oh ! non, jamais odieuse... Mais vous savez bien qu'entre nous les choses ne peuvent pas être naturelles.

— C'est vrai, dit-elle en baissant la tête ; je ne mérite pas une opinion favorable.

D'Almont la regarde ; ce regard est bien rassurant, il dit plus que les éloges. Elle le sent si bien qu'elle en est émue ; elle voudrait trouver un mot qui répondît à ce regard ; mais si elle disait toute sa pensée, ce mot serait trop tendre.

Elle se contente de répondre au comte qu'elle se trouvera heureuse de lui plaire, et qu'elle ne désire point d'autre succès.

— Vous avez tort, dit-il en souriant, car de tout ce qui vous entoure, je suis l'être le moins important, et celui dont vous devez le moins vous occuper.

— Ah! s'écrie involontairement Célanie, si j'ai pu le penser j'en suis bien punie!

D'Almont tressaille. Que veut-elle dire? serait-il possible qu'elle se repentît de l'avoir dédaigné! Cette pensée le bouleverse, il n'est plus à lui; il craint en demandant un mot de plus de voir tomber l'illusion qui l'a ravi.

Il s'éloigne, prend congé de la comtesse sans savoir ce qu'il dit; et il va rêver tout le jour à cette nouvelle sensation qui vient d'enivrer son cœur. Il cherche un sens à ces paroles, il se de-

mande cent fois ce qu'elle a voulu dire et ce qu'elle éprouve ; mais la vérité ne peut encore pénétrer dans son âme, il en est trop loin par ses préventions. Il s'agite, s'afflige ou s'abandonne à l'espérance, et l'incertitude vient se joindre à tous ses tourmens.

Pourtant il sent le besoin de revoir Célanie, il veut ramener la conversation sur ce qui a causé son trouble ; d'ailleurs il a à réparer de l'avoir quittée si brusquement. Il saît qu'elle n'ira pas chez madame de G. sans lui ; elle sera seule, il veut passer la soirée avec elle.

Il arrive chez lui disposé à l'espoir, à l'indulgence. Mais le voilà contrarié : la comtesse est en société. Charles et une dame de ses amies sont venus la voir dans la journée ; elle leur a dit qu'elle ne sortirait pas le soir, et ils lui ont amené du monde.

On joue, on cause, on va faire de

la musique. Célanie est gaie, animée, ce regard du matin est encore présent à sa pensée ; il lui a fait du bien, il lui a donné du bonheur pour tout le jour.

En apercevant d'Almont elle vole à lui : — Vous ne vous attendiez pas, mon ami, à me voir si bien entourée, lui dit-elle en montrant sa société ; que je suis contente que vous soyez revenu !

Mais d'Almont n'est plus le même, la vue de ce cercle l'a changé; ses soupçons renaissent, et ses rêves d'espoir se sont dissipés.

— En effet, répondit-il, je suis charmé que vous soyez entourée comme vous le désirez ; et j'avais bien raison, ajoute-t-il en souriant amèrement, de vous dire ce matin, que la timidité ne sied pas à qui sait si bien attirer ; mais je vois avec plaisir que vous savez la vaincre.

Célanie ne répond pas ; elle est trou-

blée, interdite; que veut-il dire? que lui reproche-t-il?.... Oh! comme son cœur se serre! comme elle est attristée par ce ton sévère! mais c'est en vain qu'il change ainsi de manière, elle saura découvrir ce qui se passe dans son âme.

Après quelques instans, elle lui demande s'il veut jouer; mais il refuse, et va s'asseoir dans le coin le plus solitaire du salon. Son regard scrutateur suit la comtesse, il l'observe, il épie la moindre de ses paroles.

Célanie allait chanter lorsque d'Almont est arrivé, mais elle est devenue triste tout à coup, elle se refuse aux instances de ses amis. Elle vient s'établir non loin du fauteuil du comte. Charles et deux ou trois autres personnes la suivent, et la conversation s'engage. Elle roule d'abord sur des sujets indifférens; bientôt elle prend une tournure plus sérieuse, et insensiblement d'Al-

mont s'en rapproche. On parle de l'amour, des affections durables.

Charles soutient que l'amour n'en est pas une. — Il est fait, dit-il, pour embellir les jours brillans de la jeunesse, mais doit passer avec elle.

Une femme d'esprit assure que le véritable amour ne finit point, et qu'après avoir été orageux et brûlant dans les premiers jours de la vie, il devient une affection solide et sincère pendant le reste de l'existence; car, ajoute-t-elle, le véritable amour est celui qui survit à l'exaltation; celui qui passe avec elle, exista bien plus dans l'imagination que dans le cœur.

Célanie n'ose parler, elle a peur de dire sa pensée.

— Je suis parfaitement de votre avis, Madame, dit le comte; mais cet amour épuré dont vous parlez est rare chez les femmes; beaucoup connaissent celui

que l'imagination gouverne, et lorsque cette imagination est forcée de s'apaiser, par l'absence ou par d'autres circonstances, c'est la coquetterie, c'est un ardent désir de plaire et d'obtenir des succès qui s'empare d'elles.

En finissant ces mots le regard du comte s'est arrêté sur Célanie, c'est presque à elle qu'il s'adresse; on dirait qu'il veut pénétrer dans son âme et y chercher la vérité de ses paroles.

La comtesse se trouble, elle baisse les yeux; elle n'est pas coupable de torts semblables; jamais elle ne fut coquette, et pourtant elle sent que c'est à cause d'elle que d'Almont a parlé ainsi... Serait-il possible qu'il l'eût aussi mal jugée?... Ah! maintenant elle devine pourquoi il la fuit plus que jamais.... Ingrat d'Almont! devriez-vous interpréter ainsi un oubli qui n'est dû qu'à vous seul!

Tout entière à ses pensées elle n'é-

coute plus la conversation, n'aperçoit même pas les regards plus doux que le comte lui adresse, car en voyant sa préoccupation, il craint de l'avoir blessée.

Sa société la quitte, elle se trouve seule avec le comte. Il est un peu embarrassé ; depuis les paroles sévères qu'il a prononcées elle n'a plus dit un seul mot.

— Vous n'êtes pas souffrante, j'espère ? lui demande-t-il du ton de l'intérêt.

— Non, répond-elle avec douceur, mais j'ai besoin d'être seule et de m'interroger ; il me semble que j'ai entendu des choses que je ne mérite pas.

D'Almont va répondre, il va essayer de se justifier ; mais elle ne lui en donne pas le temps, il y a trop de confusion dans son âme. Sait-elle ce qu'elle répondrait ? et puis elle est froissée, of-

fensée presque ; elle sent qu'elle doit s'éloigner.

— Adieu, monsieur le Comte, dit-elle avec dignité ; ni vous ni moi ne devons nous justifier ; mais c'est à celle qui a des torts à se reprocher, à prouver que pourtant elle ne les eut pas tous. Et elle fuit ; elle laisse d'Almont désolé, surpris ; combien il se repent de ses paroles ! comme il voudrait les reprendre !

Il l'a offensée, il le sent. C'est elle qui est faite pour connaître l'amour véritable : ne le lui a-t-elle pas prouvé ? Que veut-il donc ?.... Ah ! ce sont ces fugitives espérances qui ont un instant fait palpiter son cœur, qui l'ont conduit à croire qu'elle pouvait oublier.... Combien elles étaient trompeuses ! Lui seul les avoit crées..., et elles l'ont rendu injuste. Il réparera ses torts, il lui prouvera qu'il croit à la durée de ses affec-

tions..... Hélas! il n'en est que trop convaincu.

Que fait Célanie pendant que d'Almont s'abandonne à toute la violence de ses émotions? Blessée d'abord de l'injuste application du comte, elle évite sa présence ; mais bientôt elle en revient à s'accuser elle-même. Elle se dit qu'en effet d'Almont a dû se méprendre par rapport au plaisir qu'elle paraissait trouver dans le monde; elle sait bien, elle, ce qui l'y attirait; mais le comte, si prévenu, comment pourrait-il le deviner?... Eh bien! elle fuira le monde, elle lui prouvera que c'était lui seul qu'elle y cherchait.

Mais le comte paraît si triste et si sombre, il prend tant de soin de la fuir, comment se décider à l'aborder? Pauvre Célanie! mille sensations agitent son âme ; un mot de son époux la transporte dans le ciel, un regard sé-

vère la replace dans sa situation, et elle se fait un crime de ses espérances.

C'est alors qu'elle entrevoit l'état de son cœur; elle en est attérée, veut se vaincre, parce qu'elle prévoit la souffrance; mais le sentiment l'entraîne, et c'est en faisant des projets pour y échapper que l'instant d'après elle en suit les inspirations. Hélas! un cœur gouverné par la passion sait encore comprendre le langage de la raison, mais il a perdu le pouvoir d'y obéir.

Que fera-t-elle? Ira-t-elle implorer la présence de son époux, lui dire tout ce qui se passe en son âme, lui demander sa tendresse comme étant devenue nécessaire à son bonheur?... Oh! non, jamais elle ne l'osera. Ne l'a-t-elle pas rejeté, dédaigné? n'est-il pas justement offensé? Que lui dirait-elle qui pût réparer l'injure qu'il a reçue? l'offre de son amour? Peut-être il le dédaigne-

rait. N'en tirerait-il pas la preuve de la légèreté de ses affections?...

Ici elle rêve profondément. — Mon Dieu! s'écrie-t-elle ensuite, cette femme aurait-elle raison? mon imagination fut-elle seule séduite... ou peut-on aimer deux fois?... Ah! pour rester fidèle à des sentimens si ardemment jurés, noble d'Almont, il fallait ne pas te connaître, il ne fallait pas devenir ta compagne : mais admirer chaque jour les perfections de ton âme, te voir, t'entendre, être nommée ta femme et se juger indigne de ce titre, comprendre combien ce cœur si tendre et si fier est susceptible d'affection, et craindre d'y prétendre, c'était trop pour une faible créature, c'était trop pour moi, triste jouet des passions et du sort.

Maintenant Célanie s'avoue enfin qu'elle aime son époux; elle le sait, mais elle en devient plus timide, car la fierté naît avec l'amour, et elle, qui a

tant de raisons pour être humble, ne sait pourtant pas l'être dans ses sentimens. Elle ne recherchera plus son époux, ne le préviendra plus comme elle faisait ; elle sent qu'elle ne l'oserait, et sa fierté lui dit qu'elle ne le doit pas ; mais elle lui prouvera qu'elle n'est ni légère ni coquette ; elle lui prouvera que, si elle put oublier l'objet qui causa son égarement, elle n'oublie point qu'elle a failli ; enfin elle le laissera seulement libre de deviner quels étaient les succès qu'elle ambitionnait. Elle est décidée, elle parlera à son époux.

Un matin on lui dit que le comte n'est pas sorti et qu'il est dans le salon ; elle y vole.

D'Almont est debout devant la cheminée, il est occupé à lire un journal. En l'apercevant la feuille s'échappe de ses mains, il se trouble ; pourtant il vient au devant d'elle, et lui dit que, s'il n'avait pas su par ses gens qu'elle n'était

pas indisposée, il aurait été inquiet, ne l'ayant pas aperçue depuis trois jours.

— Mais, dit Célanie en rougissant, il me semble qu'il est dans l'ordre des choses que si vous eussiez eu envie de me voir vous m'eussiez cherchée, et vous voyez, continue-t-elle en souriant, que j'intervertis à cet ordre, puisque je viens la première.

— C'est que vous êtes mille fois meilleure que moi, et je serais bien ingrat si....

— Oh! monsieur le Comte, soyez seulement juste.

— Juste!..... et quand donc ai-je cessé de l'être?.... Auriez-vous à vous plaindre?

— Pas précisément, et c'est parce que je compte beaucoup sur votre justice que je viens vous présenter une requête.

— Parlez, vos désirs seront mes lois.

— Je venais vous prier de m'emmener loin de Paris ; cette vie oisive et toujours occupée de plaisirs me déplaît ; je n'y suis pas habituée, et je sens que je ne pourrais pas remplir ainsi toute mon existence. Je vous ai quelquefois entendu parler de cette superbe terre que vous possédez en Champagne ; voici la belle saison, devançons-la de quelques jours, et conduisez-moi dans vos bois ; je m'y trouverai mille fois plus satisfaite qu'au milieu de ce tourbillon. Quant à vous, monsieur le Comte, et ici il y eut un léger tremblement dans sa voix, si ce séjour vous déplaisait trop, quand vous m'aurez installée vous serez libre de revenir ici.

— Eh ! qu'y ferais-je sans vous ! s'écrie d'Almont transporté, toujours heureux quand il l'entend lui parler, et le

devenant encore plus dans cet instant par ce qu'elle vient de lui demander.

— Quoi ! vous y resterez avec moi !... et vous ne vous ennuirez pas ?

— Non sûrement, répond le comte, un peu plus maître de lui ; c'est plutôt pour vous que je crains ce mal.

— Oh ! non, je suis sûre de moi.

— Sûre de vous ! sans aucune espèce d'auxiliaires ? demande le comte en la regardant.

Elle rougit. — Mais, dit-elle en baissant les yeux, si j'en emploie, ce ne sera pas le passé qui me les fournira.

D'Almont sent battre son cœur ; s'il osait lui demander sur quoi elle compte ? mais non, ce serait trop lui montrer sa faiblesse.

— Eh bien ! répond-il en changeant de ton, nous inviterons du monde.

— Comme vous voudrez, dit-elle un peu piquée, car elle s'attendait à la question que d'Almont n'a pas voulu faire; sûrement s'il l'eût faite elle n'eût pas dit son secret; mais une femme n'aime pas qu'on reste sans curiosité quand il s'agit de ce qu'elle éprouve.

Le comte opposa encore quelques raisons à Célanie; il lui objecta que la saison était peu avancée, qu'il y avait fort peu de voisins aux environs, et plusieurs choses de ce genre: il voulait voir si elle était bien décidée.

Mais elle a trop bien observé le plaisir que lui a fait sa proposition pour qu'elle veuille hésiter; son cœur bat de joie à l'idée de se trouver seule avec cet époux aimable et chéri; elle n'ose encore s'avouer tout ce qu'elle espère de ces momens passés ensemble loin du fracas de la société: elle assure donc le comte qu'elle est irrévocablement décidée, et que s'il ne veut pas l'accompagner elle

ira seule. Alors d'Almont n'insiste plus, et devient bientôt plus empressé qu'elle-même.

D'Almont était si complètement subjugué qu'il n'hésitait plus par rapport à ses résolutions, et pourvu qu'il conservât le pouvoir de se taire, du reste il s'abandonnait à sa situation, et voulait laisser aller les choses ; car il ne se sentait plus assez fort pour lutter avec sa passion et avec les incidens qui semblaient la favoriser. Assez dominé par son orgueil pour savoir cacher son secret, il n'était pas assez maître de ses sentimens pour pouvoir résister à la séduction qui s'offrait à lui.

— Pourtant, se disait-il, je vais me trouver seul avec elle ; que de combats !.... Oh ! n'importe, la voir c'est le bonheur... Je souffrirai, mais je serai près d'elle, et, je le sens maintenant, être auprès d'elle est au-dessus de tout ; je puis tout endurer. Et il s'abandonnait

à sa passion comme on s'abandonne à son sort lorsqu'on est las de lutter.

Ils firent part de leur projet à Charles, qui s'invita de lui-même, et dit qu'il viendrait les installer. Voilà l'embarras du tête-à-tête, sauvé durant le voyage. Le comte en fut-il sincèrement satisfait? Il est probable qu'il se trompa lui-même, et que, les choses ne pouvant pas être différemment, il se donna la gloire de les avoir souhaitées ainsi.

Le voyage fut charmant. Charles et d'Almont étaient aux petits soins auprès de la comtesse, et celle-ci ne s'était jamais montrée si gaie et si animée.

D'Almont, malgré ses préventions et sa modestie, ne pouvait s'empêcher de remarquer l'air de bonheur qui brillait sur sa physionomie. A quoi fallait-il l'attribuer? — C'était ce qui le faisait rêver, et il prolongeait souvent avec délices cette rêverie, lorsqu'il se rappelait que

c'était toujours à lui de préférence que Célanie donnait la main quand il fallait monter ou descendre de voiture.

Un jour, le temps étant très-beau, elle voulut marcher. — Après avoir suivi pendant quelques momens les bords de la route, elle s'enfuit en riant vers une prairie ombragée de saules. Le comte la suit et la bientôt atteinte. Elle s'amusait en marchant à cueillir ces modestes fleurs que l'on trouve dans la campagne. D'Almont l'observait sans rien dire ; il admirait sa tournure gracieuse ; il éprouvait un ardent désir de la presser dans ses bras, mais il aimerait mieux perdre la vie que de le satisfaire. Tout à coup il se penche vers elle, et lui dit : — Ces fleurs ont-elles perdu leur charme? ou sont-elles du nombre de celles qui ne ramènent pas les souvenirs ?... Ne les redoutez-vous pas ?

Elle tressaille, hésite un instant, puis

dit d'un ton timide : — Je n'en ai plus de souvenirs.

— Vous n'en avez plus ! répète le comte.

— Oui, leur danger est passé.

— Je vous en félicite, répond d'Almont d'une voix troublée, et... — Il allait ajouter autre chose, faire une question, mais il ne peut s'y décider, il craint de se trahir ; ce peu de mots à bouleversé son âme : il croit rêver, il lui semble que ce sont les délices célestes qu'il vient d'entrevoir. Ils continuèrent à marcher en silence, tous deux rêveurs, chacun cherchant à deviner ce que l'autre éprouve, mais ne voulant ni l'un ni l'autre avancer d'une ligne. Charles vint les rejoindre, et fit à lui tout seul les frais de la conversation.

———

Le château était fort beau, les jardins enchanteurs ; Célanie les parcourut appuyée sur le bras de son époux. Et elle se demandait comment elle avait pu rejeter volontairement la tendresse de cet époux qui lui inspirait maintenant un sentiment si passionné, sentiment qu'il méritait si bien.

Si elle avait su à quel point elle était aimée, son repentir eût été bien plus profond. Mais, en songeant combien il était aimable et combien il était digne de l'enthousiasme qu'il lui inspirait, elle ne pouvait se défendre d'éprouver beaucoup de honte par rapport à ses torts ; sa timidité en augmentait, et elle se trouvait si coupable qu'elle se disait que jamais assez d'amour, aussi tendre qu'il fût, ne pourrait réparer son erreur : aussi, n'osant se flatter du moindre retour, elle se condamnait au silence.

Après avoir passé quelques jours avec

eux, Charles, qui commençait à s'ennuyer de la vie un peu monotone que l'on menait, prit congé, et s'en retourna à Paris, qu'il disait être son élément.

Les voilà seuls dans une campagne délicieuse; s'adorant, ne pouvant vivre l'un sans l'autre, et pourtant très-décidés à se taire, bien mieux, ayant la volonté de se fuir; mais cette volonté était tout-à-fait illusoire. L'un cachait son secret par orgueil, celle-ci par humilité; mais l'amour était plus fort que tout le reste, il savait les rapprocher en dépit de leurs résolutions, et le silence forcé qu'ils s'imposaient rendait plus vives et plus profondes ces émotions qui composaient, pour ainsi dire, leur existence. Ils souffraient assurément de ne pas s'entendre, mais ils aimaient, mais ils étaient réunis, le même sentiment faisait battre leurs cœurs...: pouvaient-ils se dire malheureux?

Chaque jour d'Almont puisait dans les yeux de Célanie ce poison dangereux qui égarait sa raison, enflammait ses sens, et le laissait à peine assez maître de lui pour pouvoir résister à la séduction qui l'entourait de toutes parts. En vain il voulait s'y soustraire, en la voyant il oubliait tout; et à la campagne on se rencontre souvent, surtout lorsqu'on s'adore et qu'une folie délicate fait une loi de le cacher; le sentiment avide et ingénieux ne crée-t-il pas les occasions? Combien elles était fréquentes! Célanie aimait à se promener, — décemment le comte ne pouvait la laisser aller seule. Rien n'est dangereux pour un homme amoureux comme de suivre les pas de la femme qu'il aime: parcourant les détours d'un labyrinthe, disparaissant et se montrant tour à tour sous ces ombrages parfumés, elle attire en ayant l'air d'éviter; puis elle s'arrête, dit un mot, lance un regard, s'enfuit dans une autre allée, le cherche aussi-

tôt, cueille une fleur, la lui jette, s'avance en folâtrant vers lui pour la reprendre, tout à coup soupire ou rougit, s'échappe encore, et toujours l'enchaîne sur ses traces.

Une autre fois c'était de la musique qu'ils faisaient ensemble, ou bien une course à cheval qu'elle lui demandait; alors, comme elle était novice, il était obligé de la guider; mais que de grâces, en dépit de sa maladresse!

Un jour le comte fut sur le point de la prier de cesser ces jeux désolans; ils le troublaient, il n'était plus à lui. Il s'avance vers elle, la regarde, soupire profondément; mais au même instant sa physionomie prend la teinte la plus sombre, et il s'éloigne sans prononcer un seul mot. Célanie, très-émue, avait suivi attentivement tous les mouvemens de son époux; un éclair de plaisir traversa son regard, car elle avait deviné le transport qu'il venait de réprimer. —

Depuis cet instant elle se montra plus tendre et moins folâtre.

— Si j'étais sûre d'être aimée, se disait-elle quelquefois, quelle serait ma félicité !.... Je lui laisserais peu à peu pénétrer le secret de mon cœur, et peut-être qu'il en aurait pitié ; peut-être il pardonnerait des erreurs dont une excessive jeunesse et trop de sensibilité furent la cause.

Mais d'Almont, presque aussi souvent subjugué par le ressentiment qu'il l'était par l'amour, redevenait sévère ; ses manières glacées éloignaient l'abandon : alors toutes ses émotions refluaient vers son cœur, et elle supportait avec une douceur angélique les variations d'humeur dont son bizarre époux l'accablait.

D'Almont était touché de la patience de Célanie, et souvent, après l'avoir laissée deux ou trois jours, il revenait à elle et essayait de se montrer meilleur;

mais sa passion le tyrannisait trop fortement, et il ne pouvait long-temps se maintenir dans cet état mixte, qui n'est ni l'indifférence ni l'amour. Alors il fuyait au milieu des bois, il errait tout seul, s'abandonnant aux idées les plus sombres.

Ce qui aggravait sa peine c'était l'espérance qui parfois se glissait dans son âme ; car, il ne pouvait se le dissimuler, l'expression de joie que manifestait Célanie quand il était auprès d'elle était trop réelle, il fallait y croire; mais, après s'être enivré de l'idée qu'il ne lui était pas indifférent, son ardente jalousie, évoquant le passé, venait l'arracher à ces rêves de bonheur, et le présent malgré tous ses charmes ne pouvait le rendre heureux.

Un soir il revenait fatigué bien plus de ses pensées que de sa course. On lui dit que la comtesse l'a attendu très-long-temps et qu'elle est enfin sortie

seule. — Je veux aller la rejoindre, se dit-il; elle doit me trouver inexplicable, essayons de réparer mes inconséquences.

— Il la chercha long-temps dans les bosquets. Enfin, au bout du parc, sur une hauteur est une cabane qu'on appèle la Maison du Pêcheur; la rivière passe au bas; elle est habitée par un batelier et sa femme. D'Almont aperçoit une robe blanche, une taille élégante : — C'est elle, dit-il, et il vole.

Célanie descendait la colline et venait du côté de la rivière, elle a l'air pensif; mais elle reconnaît le comte, double sa marche : en voulant faire un détour elle fait un faux pas, ne peut se retenir, et tombe dans l'eau.

D'Almont jette un cri, s'élance, et l'atteint avant qu'elle ait perdu connaissance. Mais la frayeur l'a troublée, ses yeux sont à demi fermés, et sa tête est penchée sur le sein de son époux.

Le comte la pressait dans ses bras avec une ardeur passionnée, on eût dit qu'il comptait sur ces étreintes pour lui rendre la chaleur et la vie ; c'était en effet le meilleur cordial qu'il pût employer, et Célanie, palpitante d'émotion, rouvrit les yeux.

— Je vous dois la vie, mon ami, dit-elle d'une voix faible.

— Ah! s'écrie d'Almont égaré, je t'aurais disputée à la mort même, ou je l'eusse partagée avec toi! Et il la regardait avec extase.

A ces paroles si tendres Célanie leva les yeux aux ciel, et le remercia en silence.

Le comte, un peu rendu à lui-même, s'aperçut alors que les vêtemens de la comtesse étaient mouillés. — Vous ne pouvez rester ainsi, s'écria-t-il; venez, je vais vous conduire chez ces bonnes gens.

Elle voulut marcher, mais il ne le permit pas, et, la prenant dans ses bras, il la transporta ainsi dans la cabane.

Durant le chemin Célanie ne prononça pas une parole, mais elle se disait tout bas en tressaillant d'allégresse: —Il m'aime, j'en suis sûre... Puissance céleste, je te remercie! Et elle bénissait son accident, bénissait son époux, et s'abandonnait avec délices à la tendre pression des bras qui la soutenaient.

Les bons habitans de la chaumière furent très-effrayés de voir arriver la comtesse portée par son époux, et avec des vêtemens mouillés; ils allumèrent un grand feu, l'un d'eux courut au château, et ils semblaient par leur zèle suppléer aux secours qu'ils ne pouvaient offrir.

D'Almont ne parlait pas, mais ses soins étaient ceux de l'amant le plus passionné; il regardait sa femme, il s'en

occupait comme on s'occupe de son bien le plus cher. Célanie le devinait, et jetait sur lui des regards de gratitude. Assis tous deux devant le foyer hospitalier, ils se taisaient, et ils aimaient! il n'eût fallu qu'un mot pour laisser échapper tous les sentimens dont leurs cœurs étaient pleins et les rendre au bonheur, mais ce mot ils étaient trop fiers l'un et l'autre pour le prononcer.

Ce silence expressif fut interrompu par la femme du pêcheur, qui descendit de sa chambre apportant avec elle ses habits de fête, qu'elle venait offrir à la comtesse, en attendant que ceux qu'on avait été prendre au château fussent arrivés. Célanie refusa d'abord; mais le comte l'en pria, elle y consentit. La bonne femme se préparait à la déshabiller lorsqu'elle l'arrêta en rougissant, et fit signe au comte de s'éloigner.

— Eh! Madame, qu'avez-vous peur?

dit la batelière; Monsieur n'est-il pas votre mari?

—C'est égal; répondit Célanie un peu embarrassée; il n'est pas habitué a assister à ma toilette, et puis nous autres gens du monde nous observons des bienséances que vous ne connaissez pas.

Ces mots, «N'est-il pas votre mari?» firent tressaillir le comte, ils lui rappelèrent tout ce qu'il venait d'oublier; il baissa la tête, et sortit. Il fut se promener sur le plateau qui entourait la maison; toutes les pensées désolantes dont il alimentait ses rêveries l'avaient saisi de nouveau.

— Je me suis trahi, répétait-il souvent, et il marchait avec agitation.

Il aperçut de loin la place où il avait sauvé Célanie, il s'arrêta tout-à-coup. — Pourquoi, dit-il en y fixant ses regards et d'une voix concentrée, n'avoir pu laisser dans cette onde le souvenir

du passé ?... Sans lui je serais heureux ; et puisque je le retrouve, il valait mieux mourir.

Célanie, qui s'était approchée doucement, entendit ces dernières paroles.

— Que parlez-vous de mourir, mon ami ? dit-elle ; est-ce au moment où je vous dois la vie que vous maudissez la vôtre ?

— Ah ! répond le comte, pour la rendre supportable il me fallait cette idée.

— Et quelle raison avez-vous pour haïr l'existence ?

— C'est mon secret, dit-il du ton le plus sombre ; ne m'interrogez pas.

— Vous avez donc des secrets pour votre amie ?

— Mon amie ! répète-t-il... Oui, oui, toujours mon amie !... et jamais.... Il

s'arrête et la presse avec ardeur contre sa poitrine.

— Eh bien ! dit Célanie en rougissant, pourquoi n'avoir pas de confiance ?

— Célanie, n'insistez pas ; croyez qu'il m'en coûte beaucoup de vous cacher mes secrets ; mais, si je vous les révélais, peut-être ils m'éloigneraient de vous.

— Oh non ! s'écrie Célanie exaltée ; quelle puissance pourrait m'en éloigner?

D'Almont se trouble, cet accent a retenti jusqu'au fond de son âme ; il va parler, il va lui dire tout ce qu'il éprouve. L'anxiété se peint sur la physionomie de la comtesse. Il hésite, il réfléchit, et encore une fois l'orgueil triomphe de son amour.

Il s'éloigne brusquement en disant : — Au nom du ciel ! ne m'interrogez pas... ne m'interrogez jamais.

Célanie effrayée par cet accent terrible, craignant de s'attirer son courroux, soupire et lui dit : — Eh bien ! je ne vous demanderai plus ce que vous voulez me taire...; mais ne me fuyez pas.

— Non, dit d'Almont à voix basse, ce n'est plus en mon pouvoir.

Célanie n'a pas l'air d'entendre ces mots, mais pour l'oreille attentive d'une amante rien n'est perdu. Elle se tait, et le bonheur fait palpiter son sein.

Le comte la regarda alors : elle était si piquante sous ce costume de villageoise ! l'émotion qu'elle éprouvait rendait sa physionomie si animée.... Le faible d'Almont sentit de nouveau s'adoucir son orgueil ; transporté en la voyant si belle, il se repent d'avoir gardé son secret.

Encore un mot qu'eût dit Célanie, et il avouait tout. Mais, trop timide ou trop

fière pour insister, elle s'était résignée; consolée par les paroles qu'elle a entendues, elle veut devoir à la seule volonté de son époux un aveu qui fera sa félicité.

S'approchant de lui, elle dit avec gaîté : — Venez, mon ami, allons remercier ces bonnes gens de leurs attentions, et préparez-vous à donner le bras à une paysanne, car je suis décidée à retourner ainsi au château.

D'Almont soupira, la suivit en silence; et tous les sentimens violens et tumultueux rentrèrent encore une fois dans son âme.

Célanie osait à peine se livrer à tout le bonheur que faisait naître l'espérance d'être aimée de son époux, car en apprenant son amour elle avait aussi deviné son orgueil. Cet orgueil si irritable

excitait ses alarmes, elle prévoyait les obstacles qu'il saurait élever; elle voyait bien que le comte était décidé à ne céder jamais et à garder constamment son secret. Certaine d'être aimée, elle se disait quelquefois qu'elle devait la première avouer quel sentiment les occupait tous deux; mais elle reculait devant ce même orgueil, elle en redoutait les effets jusque dans cet aveu qu'elle désirait et craignait de faire.

Elle aimait passionnément son époux; cependant, d'après sa situation, elle sentait qu'elle ne pourrait jamais se vaincre assez pour se hasarder d'encourir l'humiliation de ne rencontrer peut-être que du dédain. Enfin sa pudeur et sa fierté s'opposaient également à ce qu'elle rompît le silence; et, en songeant avec quelle fermeté d'Almont avait su se taire jusqu'à ce jour, elle se désolait et désespérait d'obtenir la confiance qui pouvait seule leur donner le bonheur.

Mécontente et malheureuse, Célanie s'abandonnait à la plus profonde tristesse ; mais en présence du comte elle cessait de s'y livrer, parce qu'elle craignait qu'il ne l'attribuât à des souvenirs. Hélas ! ils étaient bien loin, et il lui semblait qu'elle n'avait jamais eu d'autres peines que celles qu'elle éprouvait maintenant.

Timide et tendre, elle paraissait attendre d'un mot et son espoir et son bonheur ; mais l'injuste d'Almont était bien loin de vouloir le prononcer. Il ne savait plus lui-même ce qu'il voulait ; il était malheureux par son silence, et s'arrêtait épouvanté à l'idée de le rompre, car il doutait encore, et, malgré une foule de nuances qui le transportaient, il craignait de se persuader qu'il fût aimé.

Malheureux tous deux en s'adorant, la contrainte et la gêne présidaient à leur tête-à-tête. Qu'ils sont pénibles ces

instans où deux êtres faits l'un pour l'autre, dont les cœurs battent à l'unisson, qu'un même transport rendrait si heureux, et qui ne savent pourtant pas s'affranchir de ces nuances d'amour-propre ou d'orgueil qui tiennent leurs sentimens captifs ! Combien elle leur paraît formidable cette barrière qu'eux seuls ont élevée! Leur sort dépend d'eux-mêmes, ils en décident : et ils souffrent, et ils sont étrangers l'un à l'autre, comme si c'était l'invariable destinée qui les eût séparés.

Ils avaient repris leurs longues promenades ; mais Célanie n'était plus ni vive ni folâtre.

Entièrement livrés à leurs réflexions, ils marchaient souvent des heures entières sans prononcer une parole ; si quelquefois ils laissaient échapper de ces mots qu'on dit au hasard, qui n'ont ni suite ni signification, ils retombaient bientôt après dans leur silence rêveur.

Si le chemin devenait difficile, d'Almont offrait son bras à Célanie, lui évitait les mauvais pas, avait enfin de ces attentions que le cœur seul inspire ; mais, taciturne et sombre, il continuait à se taire, et Célanie, intimidée par une si grande puissance d'orgueil, osait à peine l'aimer.

Ils revenaient un jour de parcourir les bois des environs ; l'orage les surprit. Célanie, excessivement craintive, saisit elle-même le bras du comte, et hésitait en marchant. D'Almont la rassurait ; avec le danger il avait retrouvé son éloquence et ses paroles affectueuses. Il l'avait lui-même enveloppée de son schal, avait passé un bras autour de sa taille et la soutenait. Célanie, plus rassurée, ne savait plus avoir peur en entendant la voix et les douces paroles de son époux ; et elle bénit l'orage,

comme elle avait béni son accident. Cependant la pluie devint si violente et les coups de tonnerre étaient si fréquens qu'ils furent obligés, faute de mieux, de se mettre à l'abri sous un grand arbre.

Célanie sentit renaître ses terreurs ; d'Almont la conjurait de ne pas s'effrayer, et il la tenait avec force pressée contre son cœur.

— Au moins, dit Célanie en cachant sa tête sur la poitrine du comte pour ne pas voir les éclairs, nous mourrons ensemble.

— Oui, dit d'Almont en soupirant, et ce serait plus de bonheur que je ne dois espérer.

— Oh ! mon ami, dit Célanie, n'en est-il donc pas un autre?... Et celui de s'entendre ne fait-il pas oublier la mort?

D'Almont transporté veut lui demander l'explication de ces mots; mais au même instant la foudre vient éclater non loin d'eux, et Célanie s'évanouit.

D'Almont fut sur le point de se livrer au désespoir; pourtant il reprit courage, et prodigua ses soins à la comtesse.

— Reviens, ô ma bien-aimée! lui disait-il; viens me rendre l'existence dont tu t'es emparée; sans toi je ne puis vivre, unique objet de mes affections. Et il l'entourait de ses bras, et il invoquait le ciel, ou demandait la mort.

Elle reprit enfin connaissance. — Cher ami, lui dit-elle, j'ai cru que nous allions mourir.

— Non pas encore, répond-il d'une voix sombre; encore nous aurons à souffrir. Mais, voulant se livrer entièrement au plaisir de la voir renaître, il chasse ses tristes pensées et ne songe qu'à la sûreté de la comtesse.

Comme elle était heureuse et reconnaissante de ses soins ! comme elle eût voulu pouvoir l'assurer qu'ils étaient payés par tout son amour ! Elle eût pu le lui dire, et elle se taisait, parce que chez une femme délicate le sentiment se cache et reste en arrière, tant qu'elle n'a pas entendu ces mots encourageans et délicieux qui lui permettent enfin de se livrer à tout l'abandon de sa tendresse.

L'orage cessa peu à peu, et avec lui l'entraînement du comte. Pourtant il eût bien voulu revenir sur les paroles qui étaient échappées à Célanie avant qu'elle s'évanouît ; c'était une espèce de fausse honte qui l'empêchait de parler.

Toujours en hésitant ils arrivèrent au château ; alors Célanie, qui était extrêmement fatiguée, demanda la permission de se retirer. D'Almont remit au

lendemain sa question, mais le lendemain il n'osa plus du tout.

Cependant le comte s'adoucit peu à peu; maintenant ses manières sont celles d'un amant tendre, mais timide, qui attend pour se déclarer tout-à-fait de ne plus douter du cœur auquel il aspire. Célanie jouit avec délices des progrès qu'elle fait dans le cœur de son époux; elle espère, elle se flatte, et hâte de tous ses vœux l'instant où, d'Almont faisant taire son orgueil, elle pourra enfin lire dans son âme et lui confier la sienne. Mais d'Almont peut bien n'être plus assez maître de lui pour se déceler quelquefois par l'abandon de ses manières, mais la puissance d'orgueil qui le domine est presque aussi violente que son amour, et, pour qu'il l'avoue, il lui faut la certitude qu'il est partagé.

Par une belle soirée ils s'étaient oubliés dans les jardins. Célanie a déjà

demandé à rentrer; d'Almont aime à prolonger ces instans où, seul avec elle, il oublie son sort et s'enivre uniquement du plaisir de la voir et de l'entendre. Quand ils sont ainsi isolés, que la nature, d'accord avec leurs âmes, se voile et s'obscurcit, il lui semble qu'elle est plus à lui; les passions dont son cœur est tyrannisé se taisent, il n'y a de place que pour la tendresse.

Assis sous un berceau de jasmin, ils écoutent le chantre des nuits moduler ses tendres cadences; l'air est embaumé, et la lune répand sa magique clarté vers tout ce qui les entoure; ses rayons frappent sur Célanie, et donnent à son beau visage cette teinte pâle et touchante qui s'accorde si bien avec les transports de l'amour.

D'Almont se tait, il regarde Célanie, et appelle son courage; c'est du feu qui circule dans ses veines. Bientôt Philomèle cesse ses chants, et les ardens sou-

pirs du comte interrompent seuls le silence qui règne autour d'eux.

Célanie est émue, son cœur bat rapidement, une tendre langueur s'insinue dans tout son être. Troublée, elle penche sa tête sur l'épaule du comte et jette sur lui leplus touchant des regards.

D'Almont n'est plus à lui : enivré par ce regard, il la presse avec passion contre son cœur, il ose baiser son front.

— Achille ! vous m'aimez ? s'écrie Célanie éperdue.

Mais ce mot, comme un fatal talisman, vient de réveiller la fierté du comte.

— Non, Madame, non, s'écrie-t-il impétueusement ; vous vous trompez. Et il s'éloigne de quelques pas. Célanie cache sa tête dans ses mains et verse des pleurs.

D'Almont les voit, il en est ému ; il se rapproche, il cherche quelques mots plus doux. Mais Célanie, vivement blessée, sent toute sa fierté se ranimer, elle ne veut point d'un aveu qui paraît coûter si cher; sans paraître remarquer qu'il veut lui parler, elle se lève, s'éloigne rapidement, et rentre aussitôt chez elle.

D'Almont passa la plus terrible nuit qu'il eût passée de sa vie. Le repentir, l'amour, l'orgueil, la jalousie et d'ardens désirs frémissaient tour à tour dans son âme. Il se leva avec le jour, monta aussitôt à cheval et ne rentra pas chez lui de la journée : il sentait le besoin de prendre un parti violent, et ne savait auquel s'arrêter, car il voyait bien qu'il n'avait plus assez de courage pour fuir sa femme.

Il rentra le soir fort tard, et ne s'in-

forma nullement des nouvelles de la comtesse ; mais quelle tourmente dans son cœur ! Le lendemain il n'y put tenir ; toujours dans le même état de fièvre et d'agitation, il entra chez elle.

Elle le reçut comme si elle eût oublié tout ce qui s'était passé, et comme on reçoit celui que l'on aime, toujours pardonné d'avance.

La comtesse fut frappée de sa pâleur et du trouble de ses regards ; elle s'informa avec le plus tendre intérêt des nouvelles de sa santé. Mais d'Âlmont n'était pas à lui, il l'écoutait sans l'entendre. Enfin, vaincu par son amour, il s'écrie après l'avoir long-temps regardée :

— Oh ! si je pouvais oublier le passé !

— Je n'aime plus, dit timidement Célanie.

— Oui, mais vous avez aimé !

— Achille, je ne vous connaissais pas !

Dans tout le désordre de la passion, le comte tombe à ses pieds. — Prends pitié de moi, lui dit-il.

Célanie transportée le regarde avec amour ; elle va lui dire que c'est elle qui a besoin de sa pitié, car elle l'adore.

Mais tout-à-coup, et comme saisi par un vertige, il se relève avec violence. — Non, non, s'écrie-t-il, c'est trop s'abaisser !... Et il s'enfuit brusquement.

— Achille, Achille, s'écrie Célanie éplorée, entends-moi, mon âme répond à la tienne, viens... Je n'ai jamais aimé que toi...

Mais il ne l'écoute pas, il est déjà loin. En proie à la plus violente agitation, il erre dans la campagne ; hors

les émotions qui le tuent, il ne sent plus rien; c'est en vain qu'il veut fixer ses idées, et prendre une détermination, ses forces morales sont épuisées, bientôt il succombe, et, abbattu par la souffrance, il s'évanouit.

Que devint Célanie lorsque des villageois lui rapportèrent son époux, couché sur un brancard, le front ensanglanté, sans connaissance, et qu'on lui eût dit qu'on l'avait trouvé dans cet état vers la lisière du bois!

D'abord elle voulut mourir comme lui; mais le véritable amour donne du courage : elle sèche ses larmes, fait taire l'affreux désespoir qui voudrait s'emparer d'elle, et avec calme donne ses ordres; elle fait porter le comte dans son appartement, s'assied sur son lit, étanche la blessure de son front, blessure qu'il s'est faite en tombant, ensuite appuie cette tête chérie sur son sein, et, dans cette attitude, elle épie

le plus léger signe qui lui rendra la connaissance. Le comte revint à la vie, mais une fièvre ardente le dévore, le délire le plus complet s'est emparé de lui, il ne connaît plus personne.

C'est alors que la triste Célanie apprend combien elle est aimée : les expressions passionnées qu'il lui adresse sans la reconnaître, ses combats, sa jalousie, son ardent amour dévoilent son âme tout entière. Comme elle s'afflige! comme elle regrette d'avoir écouté cette fierté qui fait leur malheur à tous deux! Et, comme elle aime à son tour, comme elle voudrait par tout l'élan de sa tendresse pouvoir calmer les souffrances de son époux!

Combien le passé lui paraît froid, en comparaison de cette ardeur passionnée qui s'est emparée de tout son être!

Elle le sent maintenant, sa jeune imagination fut séduite, ses sens égarés,

mais elle n'aimait pas ; elle a pu survivre à l'absence, à une séparation éternelle, et elle est certaine que si elle perd d'Almont sa vie s'en ira avec la sienne.

Un courrier fut expédié à Charles pour qu'il amenât le médecin le plus en réputation. Ce bon Charles vint sans s'arrêter, et il obligea le docteur à en faire autant.

Ils trouvèrent Célanie assise au chevet du lit du comte, pâle, silencieuse, mais ayant toute sa présence d'esprit, un grand courage, et réunissant toutes ses facultés pour s'occuper de cet être adoré. Le docteur donna des espérances, mais ne voulut rien prononcer, et Célanie attendait pour renaître à la vie que celle de son époux fût en sûreté.

C'est en vain que Charles voulut la remplacer dans les soins qu'elle donnait au comte, il ne put que les partager ; son univers était dans l'alcove.

Elle goûtait une espèce de volupté à entourer d'Almont de ses attentions et de son amour ; c'était pour elle un dédommagement à leur situation et à la pénible contrainte qu'elle s'imposait depuis si long-temps. Le comte, tout malade qu'il était, éprouvait l'effet de la présence de Célanie; il ne lui parlait pas, ne la reconnaissait pas, mais elle était pour lui comme une puissance invisible, il se ressentait de sa douce influence sans l'apercevoir. Et quand, voulant le soulager par un changement de position, elle passait ses bras autour de lui, l'appuyait contre son cœur et laissait reposer sa tête pâle et immobile sur son sein, c'était parce qu'il sentait vaguement que c'était *elle* que d'Almont se trouvait si bien, et l'amour, se faisant jour à travers les ombres de la mort, venait ranimer dans son âme des sensations que la souffrance avait éteintes.

Le comte retrouva la connaissance après cinq jours, mais il était si faible

que le médecin lui défendit de parler. Il n'eut pas de peine à se soumettre ; seulement d'un regard il salua affectueusement son cousin, qui était debout devant son lit, puis il sembla chercher une autre personne ; au mouvement qui agita légèrement son rideau, il devina qu'on n'était pas bien loin : une tendre pression se fit sentir sur sa main, et la charmante figure se montra.

— Chut, dit-elle, ne parlez pas !

Il lui obéit, mais il la regarda... Et Célanie sentit tant de bonheur dans son âme qu'elle pensa que ce n'était pas trop des peines qu'elle avait ressenties pour obtenir un semblable moment.

Presque aussitôt le comte tomba dans un profond sommeil ; alors le docteur assura qu'il était hors de danger, et que ce sommeil allait lui rendre ses forces et bientôt la santé. Célanie, radieuse d'espérance, semblait commander à toute

la terre que le repos de son époux ne fùt point troublé.

Comme elle se sentait heureuse, que d'heureux jours elle prévoyait! car elle était bien sûre maintenant de forcer cet injuste époux à se montrer tel que ses sentimens voulaient qu'il fût. Moins timide dans ses résolutions depuis qu'elle se savait si passionnément aimée, elle se disait qu'elle avait pris possession de la vie du comte, et que c'était à elle à en assurer le bonheur.

Pas aussi maîtresse de sa joie qu'elle l'avait été de sa douleur, elle voulait que tout le monde la partageât. C'était avec effusion qu'elle remerciait Charles, et elle l'assurait de bonne foi que c'était à ses soins qu'elle devait la vie de son époux.

— Mais c'est vous qui l'avez sauvé, s'écrait Charles impatienté; comment ne pas revenir à la vie quand c'est une

créature aussi intéressante qui vous dispute à la mort ?

A son réveil, le comte les aperçut tous deux épiant son premier regard.

— J'ai donc été bien malade ? demanda-t-il.

— C'est cet ange qui vous a sauvé, dit Charles en montrant Célanie, qui rougissait de plaisir.

— Chère amie ! dit le comte en saisissant sa main, avais-je besoin de vous devoir la vie pour vous apprécier !

— Elle m'appartient, répondit Célanie en se penchant vers lui, je prétends en disposer comme je l'entendrai.

— Ah ! si elle est à toi, s'écrie d'Almont, que pourrais-je désirer !

Célanie rougit de nouveau et se tait.

— Tout cela est fort beau, dit Charles, vous parlez comme de vrais amans ; mais attendez, cher cousin,

d'être tout-à-fait bien pour dire ces douces phrases. Maintenant occupons-nous de votre convalescence.

Elle fut rapide ; en peu de jours le comte fut en état de se lever et même de faire quelques tours de jardin. Célanie ne le quittait pas , ses soins étaient toujours aussi empressés , et d'Almont n'osait pas se trouver malheureux.

— Elle m'aime ! se disait-il avec délices , et il aspirait au bonheur de se l'entendre dire. Pourquoi donc ne lui parlait-il pas ? Parce que Charles était toujours là qui allait et venait , et une explication de ce genre ne pouvait avoir lieu qu'en tête-à-tête ; et puis le comte sentait encore un peu d'orgueil, un peu d'embarras.

Célanie était on ne peut pas plus tendre et plus attentive ; mais elle ne disait rien qui rappelât pourquoi il avoit été si mal , et pourquoi elle était si occupée de lui éviter de vives émotions ;

et d'Almont ne savait comment aborder un sujet aussi délicat.

Un jour qu'ils étaient tous réunis, Charles le complimentait sur le retour de ses forces.

— Mais à propos de quoi avez-vous donc été si malade? demanda-t-il tout à coup.

Célanie fixe involontairement d'Almont, d'Almont la regarde à son tour; tous deux baissent les yeux et gardent le silence.

Charles étonné les observe avec curiosité, puis il sourit et dit : — Allons, je vois ce que c'est, quelque querelle de ménage qui aura troublé votre cerveau; en vérité, Achille, ajoute-t-il en montrant la comtesse, je réponds pour elle, et d'avance je suis sûr que c'est vous qui avez tort.

Le comte ne répond pas.

— J'eus les premiers, dit Célanie, et ils furent bien grands, mais les siens sont de n'avoir pas su deviner mon repentir et d'écouter trop son ressentiment. D'Almont la regarde avec tendresse. Si Charles se fût levé et eût sorti, son pénible secret se révélait et il eût demandé grâce; mais Charles ne bouge pas, il est donc forcé de se taire. Charles s'aperçut que cette conversation affectait le comte et il changea de sujet.

Les choses étaient ainsi; hors le mot d'amour qu'ils ne voulaient prononcer ni l'un ni l'autre, ils étaient comme de vrais amans et des plus passionnés. Charles ne les quittait pas. Et le moyen de se dire que l'on s'adore devant un tiers, surtout quand il y a un an bientôt qu'on est marié?

Charles s'étonnait quelquefois des singularités qu'il remarquait dans leur manière d'être, il en plaisantait le

comte... Ce pauvre comte! que n'éprouvait-il pas alors!

Ils jouaient un jour tous deux au billard, la comtesse était spectatrice. Un point difficile se présente, les voilà en discussion. Célanie s'approche.

— Cousine, s'écrie Charles animé par le jeu, celui qui gagne vous embrassera.

— Je le veux bien, répond la comtesse en riant.

Les voilà attentifs. Charles se dépitait; le comte gagne la partie. Célanie baisse les yeux.

— Eh bien! embrassez-la, dit Charles avec humeur.

D'Almont s'est approché, mais timide comme un amant, il n'ose prendre ce baiser qui d'avance porte le trouble dans son âme.

Célanie n'avançait pas non plus; rouge et confuse, elle ne dit mot.

— En vérité, dit Charles en les regardant, je ne vis jamais tant de cérémonie entre deux époux pour un baiser.

— S'il savait que c'est le premier! dit la comtesse, avec un peu de malice, bas à d'Almont. Celui-ci soupire et se trouble.

—Mais embrassez donc, s'écrie Charles, riant comme un fou de la mine embarrassée du comte. Il fallut bien s'y décider. Mais d'Almont ne put s'empêcher de regarder Célanie d'un air de reproche, et de lui dire tout bas: —C'est me récompenser cruellement!

Célanie n'écoutait plus ni son humilité ni ses scrupules, la force de son amour anéantissait sa fierté; certaine de régner dans le cœur de son époux, elle mettait sa jouissance à lui laisser deviner qu'elle partageait des sentimens que ni l'un ni l'autre ne cherchaient plus à combattre. D'Almont, presque heureux,

la regardait, et ses regards semblaient lui dire : Achève ton ouvrage. — Elle le comprit, et n'hésita plus.

Un jour ils sont réunis dans la bibliothèque. Le comte possédait le talent de lire avec perfection ; Célanie aimait à l'entendre. Assise auprès de lui, sa broderie dans les mains, elle l'écoute avidement. Un peu plus loin, Charles prépare un attirail de pêche ; il va, vient, puis s'écrie que ses filets sont arrangés, qu'il s'en va au bord de l'étang, qu'il reviendra pour dîner.

Les voilà seuls.... La voix du comte subit une altération sensible. Célanie s'en aperçoit ; vivement émue, elle pose une main sur le feuillet, et regarde son époux.

Le livre échappe à d'Almont, la plus violente agitation se peint sur ses traits ; alors Célanie, avec un mélange de dignité et de tendresse, rougissant et baissant les yeux lui dit : — C'est assez écouter

l'orgueil. Certaine qu'il lui pardonnera des torts qu'elle n'eut que parce qu'elle ne le connaissait pas (ils sont effacés d'ailleurs par tout ce qu'elle a souffert depuis qu'elle a reconnu qu'elle s'était trompée), elle n'hésite point à lui confier le secret de son âme : elle l'aime..., le lui avoue, et ne regrettera d'avoir fait un semblable aveu que si, écoutant encore son ressentiment, il rejetait un cœur qui ne bat que pour lui.

— Le rejeter, moi ! s'écrie le comte transporté ; ôte-moi la vie si je dois le perdre ! Et il tomba à ses pieds.

Célanie le considéra quelques momens avec un mélange d'orgueil et de joie.

— Homme superbe, dit-elle en souriant, tu conviens enfin qu'il est de quelque prix pour toi.... Puis d'un ton plus sérieux elle ajouta : — Levez-vous, mon ami, c'est moi qui devrais être aux vôtres ; vous avoir méconnu un instant

mériterait une punition plus longue que celle que j'ai endurée. —Mais je n'aurais pas souffert seule, dit-elle avec un regard enivrant..., et je n'ai pas eu de courage.

— Ah! n'en ayons plus que pour nous aimer! s'écrie le comte, et oublions tous les instans qui ne ressemblent pas à celui-ci.

Il n'est pas de mots pour peindre les délicieuses sensations qui remplirent leurs cœurs, et le bonheur dont ils jouirent le reste de leur vie.

Charles n'eut plus de singularités à remarquer dans la conduite de son cousin, et Célanie éprouva tous les jours davantage combien il faut se défier de son imagination dans un premier sentiment.

FIN.

